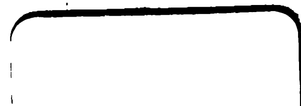



600081567X



VENTIA ET SOLONION.

TYPOGRAPHIE CHARLES DE MOURGUES FRÈRES, RUE J.-J. ROUSSEAU, 58.

Tirage : 100 exemplaires.

N° [redacted]

VENTIA ET SOLONION

ÉTUDE

SUR

LA CAMPAGNE DU PRÉTEUR POMPTINUS

DANS LE PAYS DES ALLOBROGES

LA DERNIÈRE

DES ROMAINS DANS LA GAULE

AVANT LE PROCONSULAT DE CÉSAR

(AN 62 AVANT J.-C.)

PAR

M. JACQUES GUILLEMAUD

Membre correspondant de la Société littéraire de Lyon

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

1869

VENTIA ET SOLONION.



I

Tite-Live nous apprend lui-même que les Allobroges étaient une des plus riches et des plus puissantes tribus de la Gaule (1). Leur territoire embrassait, en effet, le département actuel de l'Isère, à l'exception des hautes vallées du Drac et de la Romanche, toute la partie septentrionale du département de la Drôme, et les deux meilleurs tiers de la Savoie. Il s'étendait, du nord-est au sud-ouest, de Genève, « la dernière ville des Allobroges » (2), à l'embouchure de l'Isère (3); et du nord-ouest au sud-est, du confluent du

(1) « *Allobroges, gens jam indè nulla gallica gente opibus aut fama inferior.* » TITE-LIVE, XXI, 31.

(2 « *Extremvm oppidum Allobrogum.* » Cesar. de B. G., I, 6. — Une inscription triomphale, trouvée à Versoix, village au nord de Genève, semble avoir été placée là par les Romains pour servir de limite septentrionale. Voir Gruter, CCCVI, 6.

(3) Est-ce la même rivière désignée dans Polybe sous le nom de *Scaras* ou *Scoras*, suivant les éditions, et dont la jonction avec le Rhône formait cette plaine nommée l'*Ile*, dont « les habitants, » au dire de Tite-Live, « étaient voisins des Allobroges, » *accolunt propè Allobroges*, d'où il résulterait que le pays des Allobroges, du temps d'Annibal, ne s'étendait pas jusqu'à l'Isère ? Nous en doutons

Rhône et de la Saône, à *Cularo* (1), aujourd'hui Grenoble. Cette région se trouvait circonscrite par le Rhône, au nord et à l'ouest (2); l'Isère, au sud (3); les montagnes de *la Bella-*

(1) Minucius Plancus date de Cularo, « sur la frontière des Allobroges, » *Octavo idus junii Cularone in finibus Allobrogum* (C c., *Lett. famil.*, X, 23), une lettre postérieure à celle dont il sera question à la note 3, et dans laquelle il annonce à Cicéron qu'à la nouvelle de la défection de Lepidus, il a été obligé de battre en retraite, de couper le pont qu'il avait construit sur l'Isère et de rentrer dans le pays des Allobroges. Il est vrai que les éditions de Cicéron varient sur le mot *Cularone*, que quelques-uns écrivent *Cujarone, Culabone, Civarone, Anerone,* et même *Avenione,* mais la version *Cularone* a été adoptée par Scaliger, Sirmon et Champollion-Figeac; de tels noms font autorité. Nous n'insisterons pas sur une question qui ne se rattache qu'indirectement à notre sujet, renvoyant le lecteur, qui voudra la connaître plus en détail, au remarquable mémoire de M. Macé : *Sur quelques points controversés de la géographie des pays qui ont constitué le Dauphiné et la Savoie, avant et pendant la domination romaine* (*), où elle se trouve étudiée à fond. Nous ferons cependant, avec l'auteur du mémoire en question, du reste, une réserve en faveur de la leçon *Anerone,* donnée par plusieurs manuscrits et citée, comme variante, dans l'édition des *Œuvres de Cicéron,* imprimée à Venise en 1583, et dans celle de La Haye de 1709. *Anerone* semblerait, en effet, désigner une localité importante du département de la Drôme, *Anneyron,* commune située à six kilomètres environ des bords du Rhône, et à vingt-six ou vingt-huit au nord de l'Isère, c'est-à-dire bien certainement dans le pays des Allobroges.

(2) César nous dit que *le Rhône coule entre les Helvètes et les Allobroges : inter fines Helvetiorum et Allobrogum..... Rhodanus fluit* (De B. G., I, 6); et Strabon : que *descendu dans les plaines des Allobroges et des Segusiaves, il se joint à la Saône à l'endroit où est Lugdunum* (Lyon) : « *Rhodanus inde in campestra Allobrogum et Segusiavorum lapsus apud Lugdunum cum Arare concurrit.* (Strabon, IV, p. 186.) Donc, le Rhône séparait les Allobroges des Ségusiaves.

(3) Dans les lettres de Minucius Plancus à Cicéron, lettres qui font partie du X[e] livre du recueil connu sous le titre de *Lettres familières*, le fondateur de *Lugdunum* (Lyon), alors gouverneur de la Gaule transalpine, nous apprend que pour aller soutenir Lépidus, attaqué par Lucius Antoine, dans la guerre qui suivit le meurtre de César, *ayant jeté un pont sur l'Isère, grande rivière située sur les confins des Allobroges, il pénétra dans le pays de Voconces :* « *Itaque in Isara, flumine maximo, quod in finibus est Allobrogum, ponte uno die facto, exercitum ad quartum idus maii traduxi.* (*Epist. famil.*, X, 15.) Strabon (liv. IV, p. 203)

(*) Ce Mémoire, lu par l'auteur à la réunion des délégués des Sociétés savantes, à la Sorbonne, en 1861, a été inséré dans le Recueil publié par les soins du Ministre de l'Instruction publique et dans le *Bulletin de l'Académie delphinale*, 2[e] série, tome II, 1861-1862.

done (1), le massif des *Beauges*, les monts *Chervin*, *Aravis* et des *Têtes*, à l'est; et la crête des montagnes qui forment la limite orientale du bassin de l'Arve, à partir du lieu dit *Forclas du prarion*, près de Sallanches, au nord-est (2).

dit formellement que les Voconces étaient limitrophes des Allobroges : *Vocontii usque ad Allobroges pertingunt*. La limite de l'Isère est donc indiscutable.

Voici ce que dit à ce sujet M. Macé dans le mémoire déjà cité :

« Que dans la partie inférieure de son cours, depuis Vinay et Saint-Marcellin sur la rive droite, Saint-Gervais et Iseron sur la rive gauche, et jusqu'à son confluent avec le Rhône, l'Isère ait véritablement servi de limite entre les Allobroges au nord, et les Voconces et les Segalaunes au sud, cela est non-seulement très-vraisemblable, mais on peut dire certain. Dans cette partie de son cours, cette rivière coule entre des berges presque constamment escarpées, composées de cailloux roulés et de terrains de molasse ; son lit est encaissé et profond ; elle est difficile à traverser ; c'est une ligne stratégique importante, une frontière pour ainsi dire naturelle. (*Bulletin de l'Acad. Delph.* Loc. cit., page 395.) »

Cette description topographique du cours inférieur de l'Isère est dès à présent acquise au procès que ce mémoire se propose de juger; nous comptons y revenir lorsqu'il s'agira de discuter *sur les lieux* les diverses phases de la lutte des Allobroges contre les Romains.

(1) A partir de Saint-Gervais, en remontant vers sa source jusqu'à l'endroit où elle reçoit la Bréda, l'Isère, incertaine dans son cours et plus large que profonde, ne constituait plus ce qu'on appelle une frontière naturelle Dès-lors, il est évident que les Allobroges, qui occupaient la rive droite, ont dû s'établir sur la rive gauche jusqu'au pied des montagnes de la Belladone : il y a encore pour cela une raison, c'est que ces montagnes, étant presque infranchissables, formaient une barrière importante dont les Allobroges ont dû s'assurer la possession.

(2) Les montagnes de la Belladone, les Beauges, les monts Chervin, Aravis et des Têtes, et la ligne de collines qui sépare l'Arve de la Dranse, servaient de limites aux Allobroges du côté des Médules, des Ceutrons, des Graïocèles, des Véragres et des Nantuates. César le dit des Nantuates et des Véragres (*qui a finibus Allobrogum ad summos Alpes pertinent* » (De B. G., III, 1), Ptolémée des Médules « *Allobroges sub Medulis* » (Ptol., lib. 115), Dion-Cassius des Véragres « *Veragros qui ad lacum Lemanum, juxta Allobroges usque ad Alpes incolunt* » (lib. XXXIX, *Guill.* XYLANDRO, *interprete*, Lugd. apud Gul. Rovillium, 1559, p. 148) Les Graïocèles, que M. Macé confine à tort sur le versant italien des Alpes, dans le pays qu'on appel e *les Vallées cédées*, occupaient également toute la vallée supérieure de l'Isère, à laquelle ils ont laissé leur nom : *Graisivaudan*. En ce qui concerne les Ceutrons, nous renvoyons nos lecteurs aux articles publiés par M. L. Rénier, en 1859, dans la *Revue archéologique*, sur la curieuse inscription découverte il y a quelques années, et qui indiquerait que la limite entre ce peuple et les Allobroges (nommés *Viennenses* dans l'inscription) se trouvait entre Sallanches et Passy, au lieu-dit : *le Forclas du prarion*.

Toutefois, cette délimitation, nous ne nous le dissimulons pas, bien qu'acceptée assez généralement, ne laisse pas que d'être assez arbitraire sur certains points. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter des questions de détails qui, en somme, n'importent que très-peu à l'objet de notre travail. Ce qui nous intéresse avant tout, ce sont précisément les frontières les moins contestées, celles du Rhône et de l'Isère, à l'ouest et au sud-ouest.

Nous ne pouvons cependant passer sous silence la question tant controversée des « possessions des Allobroges au-delà du Rhône. »

La plupart des écrivains qui ont traité cette matière, placent *in globo*, ces « possessions allobrogiques transrhodaniennes » attestées par César (1), dans le département de l'Ain, ce que rend très-vraisemblable le récit des *Commentaires*. Mais dès qu'il s'agit de préciser leur situation d'une façon exacte, l'accord cesse et les systèmes abondent.

Nous ne citerons que les plus récents :

M. Macé (2) n'accorde aux Gaulois qu'une très-petite enclave à l'extrémité du coude que fait le Rhône à l'endroit où il reçoit le Guiers. L'auteur de la *Vie de César*, dans l'*atlas* qui accompagne cet ouvrage, tranche la question à la manière d'Alexandre coupant le nœud gordien. Sa limite ethnographique ne tient aucun compte des barrières naturelles; partant du Rhône un peu au-dessus de Seyssel, elle passe par le mont Saint-Sulpice, haut de 1,164 mètres, et par le mont Colombier, haut de 1,539 mètres, partage en deux la vallée du Furan, et va aboutir, presque en ligne droite, à la rivière d'Ain, qu'elle suit jusqu'à son embouchure. Enfin M. Debombourg, dans un mémoire très-intéressant sur les *Allobroges* (3), fait occuper à ce peuple le bassin du Furan,

(1) *Item Allobroges qui trans Rhodanum vicos possessionesque habebant.* (De B. G., I, 11.)

(2) *Loc. cit.*

(3) Inséré dans les *Mémoires de la Société littéraire de Lyon* (année 1866).

entre Cordon, Belley et Tenay, du Rhône à l'Albarine (1). M. Debombourg, à l'appui de cette assertion, qui nous a paru la plus probante, cite le texte de Strabon, qui attribue aux Ségusiens toute la rive droite du Rhône, dans la partie *en plaine*, « *in campestria* » (2) qu'arrose ce fleuve, c'est-à-dire depuis son confluent avec le Guiers jusqu'à Lugdunum; nous pensons, toutefois, que cet écrivain n'aurait pas dû confondre les Ambarres avec les Ségusiaves, qui formaient deux *pagi* d'autant plus distincts qu'ils étaient d'origines différentes, les Ambarres, comme les Insubres leurs voisins, les Umbrennici, des rives du Rhône, et les Ambrons de la Rhétie, descendant des fameux Ombres et Isombres, chassés de la Cisalpine par l'invasion des Rhasènes (3).

Quelques écrivains, entre autres M. Debombourg, pensent que les Allobroges possédaient encore, au-delà du Rhône, toute la partie de l'ancien diocèse de Vienne, qui confinait aux diocèses de Lyon, des Vellaves et de Valence, soit l'espace compris entre Bans (4), Tournon et les montagnes du Vivarais. Dans la première édition que nous avons donnée de ce travail (5), nous formulions la même conjecture dans les termes suivants : « Mais n'est-il pas probable que le territoire situé en face de Vienne appartenait déjà à

(1) « Cette fraction du Bugey actuel, » ajoute M. Debombourg, « fut tellement Allobroge qu'augmentée plus tard de certaine partie de la Sapaudie et de l'Allobrogie, elle forma le diocèse de Belley, diocèse composé, suivant l'usage, de fidèles de même nationalité. » Cette dernière assertion ne nous paraît pas tout à fait exacte, par la raison que les diocèses répondaient aux divisions administratives fort arbitraires établies par Auguste et ses successeurs, divisions dont le but était surtout de fractionner et de détruire les anciennes nationalités.

(2) D'après l'examen des lieux, il paraîtrait vraisemblable que les Allobroges possédaient encore des lambeaux de territoire au delà du Rhône, bien au-dessus de Seyssel, notamment dans cette partie du fleuve décrite par César (De B. G., I, 6), « guéable en plusieurs endroits. » (*Isque non nullis locis vado transitur*), c'est-à-dire entre le Jura et Genève, et encore à la *perte du Rhône* et au pont naturel de Geyssins, qui offraient l'un et l'autre aux Allobroges un passage commode.

(3) Cantu, *Hist. universelle*, passim.

(4) Village sur le Rhône, un peu au-dessous de Givors.

(5) Voir la *Revue militaire française*, N° 1, janvier 1869, p. 194.

cette ville? On sait que les anciens diocèses répondaient généralement assez bien, comme étendue, aux circonscriptions administratives qui les avaient précédés. Nous croyons donc trouver une présomption suffisante en faveur de notre conjecture, dans ce fait que plusieurs paroisses de la rive droite du Rhône étaient comprises dans le diocèse de Vienne. »

Aujourd'hui nous serions plus affirmatif.

En reportant aux montagnes de la *Belladone* la frontière sud-est des Allobroges, nous avons, par cela même, reconnu que ce peuple possédait les deux rives de l'Isère depuis le confluent de la Bréda jusqu'à Saint-Gervais (1).

Quelles étaient les villes principales de l'Allobrogie? César ne fait mention que de *Genève* et de *Vienne*.

Strabon dit expressément que les Allobroges vivaient dans des villages, excepté les plus notables d'entre eux, qui habitaient *Vienne, dont ils avaient fait une ville* (2), « car ce n'était autrefois qu'un village (3), ajoute-t-il, quoiqu'il fut dès lors regardé comme leur capitale. »

(1) Voir la note 1 de la page 3, dans laquelle nous expliquons les raisons stratégiques et naturelles de l'occupation de la rive gauche de l'Isère par les Allobroges.

(2) Il est fâcheux que Strabon n'ait rien su de l'antique origine de cette ville; mais à défaut de témoignage écrit, la philologie vient de trouver, dans le nom même de la colline qui domine Vienne au nord et sur laquelle s'élevait probablement la cité primitive, la preuve irrécusable d'une origine phénicienne.

Cette colline, nommée par les Grecs *Sospolis*, et *Mons salutis* par les Romains, est connue aujourd'hui sous le nom de *Mont Salomon*. Il fallait la science et la pénétration de M. Jules Baissac pour retrouver toute l'histoire de Vienne dans ces trois dénominations successives d'une de ses collines : *Salomon*, le nom vulgaire, identique à *Solyme*, à *Salamine*, est phénicien et signifie *Montagne du salut*; *Sospolis* ne veut pas dire autre chose en grec (Σωσος, salut, πολις, montagne); inutile d'ajouter que les Romains, en écrivant *mons salutis*, n'ont fait que traduire le *Sospolis* des Grecs, qui, eux-mêmes, avaient rendu dans leur langue le *Salomon* des Phéniciens. De là, trois occupations successives de la ville : la première par les Phéniciens, ses fondateurs; la seconde par les Grecs ou Phocéens; la troisième par les Romains. Mais il y avait déjà assez de temps que les Phocéens en avaient été chassés par les Allobroges, lorsque les Romains arrivèrent, pour que le souvenir en fût perdu.

(3) Strabon eut dit, avec plus de raison, *un comptoir*. Vienne, en effet, fut, pendant une longue série de siècles, un entrepôt pour le commerce de l'Orient.

Ce passage prouve, évidemment, que du temps de Strabon, il n'y avait encore, chez les Allobroges, que Vienne qui méritât le titre de ville (1).

Cularo, que ne nomme pas une seule fois César, ne devait être, à proprement parler, qu'un *oppidum* élevé sur la frontière, ainsi que *Genève*, du reste, qui n'était pas encore sortie de l'ile où elle avait pris naissance, comme gardienne de l'entrée du Rhône (2).

Citons encore *Lemincum* (vieux Chambéry) et *Bergusium* (Bourgoin) dont le nom rappelle trop celui du peuple Allobroge (3), pour qu'on ne soit pas tenté de conjecturer que l'*oppidum* qui le portait n'eût une certaine importance (4). Peut-être était-il la capitale de l'Allobrogie? La ressemblance des noms n'autorise-t-elle pas à le penser (5)?

Ajoutons enfin *Ventia* et *Solonion*; Ventia, qui fut la Gergovie, Solonion, qui fut l'Alesia de ce héros, digne prédécesseur de Vercingétorix, dont tout descendant des Allobroges doit être fier, Catugnat (6).

(1) Elle ne porta officiellement le titre de capitale que sous Auguste. Il n'est pas démontré qu'elle l'ait jamais porté chez les Allobroges.

(2) De cette position caractéristique lui vient sans doute son nom, qu'on trouve écrit sur plusieurs monuments anciens : *Cenava*. Dans son remarquable travail sur *l'Origine des dénominations ethniques dans la race aryane*, M. Jules Baissac dont nous aimons à citer l'autorité, car elle s'appuie à la fois sur une vaste connaissance des langues et sur une critique éclairée, après avoir constaté que rien n'est plus commun dans l'antiquité grecque que l'association des id et d'*eau*, pour signifier les eaux en général, ajoute : « On retrouve, au reste, cette image dans d'autres idiomes de la souche aryane. Les sources des fleuves et des rivières, en Gaule, étaient *des têtes de rivières et de fleuves*, en gallique : *cean-abhon*, d'où peut-être *Genabum* et *Genava*, et en kymrique, *cyn-aber*. La même formation se constate en allemand dans les noms de *Bronnhaupten* (ville du Wurtemberg), *Bunrhaupten* (ville de l'Alsace, Haut-Rhin), *Bachhaupten* (dans Souabe), *Lohrhaupten* (à la source du Lohr), etc. »

(3) *Bergusium*, le radical *Berg*, *bereg*, se retrouve dans le nom *Allobroge* (*Allobereg*). Voir plus loin l'étymologie de ce dernier mot.

(4) Surtout lorsqu'on se reporte à ce que Strabon nous dit de Vienne, *qui n'était autrefois qu'un village.*

(5) Souvent les capitales, chez les Gaulois, étaient désignées par le nom même de la peuplade, auquel on ajoutait un mot caractéristique de situation : *dunum* (colline), *durum* (ruisseau), *briva* (pont), *magus* (plaine), etc.

(6) Sans prétendre à l'infaillibilité, ce qui serait ridicule en pareille matière,

Nous manquons de documents pour déterminer, d'une façon même approximative, le chiffre de la population de l'Allobrogie. Strabon, dont le témoignage est toujours si précieux, écrivait 30 ou 37 ans après J.-C. : « Autrefois les « Allobroges faisaient la guerre avec des armées nom- « breuses..... » (1). L'histoire confirme son dire : nous voyons les Allobroges perdre 23,000 hommes à la bataille de Vindalie (an 122 av. J.-C.) (2), ce qui suppose une armée du double au moins.

N'oublions pas que les Gaulois qui, sous le nom de *Gésates* (3), et au nombre de 60,000, avaient porté la terreur

surtout quand on se trouve en présence d'une langue aussi peu connue que le gaulois, et dont la plupart des mots ne nous ont été transmis que singulièrement défigurés par les Grecs et les Latins, nous croyons reconnaître dans le nom du héros allobroge les deux racines : *Cat*, guerre, *nat*, *gnat*, fils : fils de la guerre.

(1) Dans la plupart de leurs expéditions, comme nous le verrons du reste dans la guerre qu'ils soutinrent contre le préteur Pomptinus, les Allobroges avaient pour alliées les peuplades belliqueuses des Alpes Graies et Pennines, avec lesquelles ils paraissent avoir formé, dans le principe, une espèce de confédération militaire.

(2) 20,000 morts et 3,000 prisonniers, suivant Orose (V, 13) ; Strabon parle de plusieurs myriades de tués : *permulta Celtorum millia* (liv. IV, p. 185). La bataille se livra dans un lieu voisin des confluents de la Sorgue et du Rhône, appelé *Vindalum* (Tite-Live, ép. LXI ; Strab., l. IV, p. 185 ; Orose, V, 13) ; ce ne peut donc être à *Vénasque*, comme le prétend M. Amédée Thierry (*Hist. des Gaulois*, t. I, liv. IV, ch. 2), par la raison que Vénasque est à quarante kilomètres environ dans l'intérieur des terres. Est-ce à Bédarrides, comme a essayé de le prouver M. Fortia d'Urban (*Antiquités du dép. de Vaucluse*) ? Est-ce à Védènes, ainsi que pense l'avoir démontré M. Jules Courtet (*Recherches sur quelques villes détruites du département de Vaucluse*, REVUE ARCHÉOL., décembre 1845) ? Strabon dit expressément que *Vindalie* était située sur le confluent de la Sorgue et du Rhône (*Tertius est Sulgas qui ad Vindalum urbem Rhodano miscetur*). Actuellement la Sorgue ne se jette plus dans le Rhône ; elle s'unit à l'Ouvèze, à quelques kilomètres au-dessus de l'embouchure de cette rivière.

Est ce à dire que Strabon s'est trompé ? Nous comptons prouver le contraire dans un Mémoire que nous publierons prochainement sur cette importante question, car, plus heureux que nos devanciers, nous croyons avoir retrouvé Vindalie à l'endroit même où l'a placée l'éminent géographe.

(3) « Les Insubres et les Boïens de la Cisalpine (en l'an 232 av. J.-C.) envoyè- « rent des ambassadeurs, dit Polybe (liv. II, p. 189), chez les Gaulois qui habi- « taient le long des Alpes et du Rhône, et qu'on appelait *Gésates*, parce qu'ils « servaient pour une certaine solde, car c'est ce que signifie proprement ce « mot. » L'étymologie de Polybe n'est pas exacte. Le mot *Gésates*, *Gæsatæ*, en

jusque sous les murs de Rome, plus de cent ans avant l'entrée des Romains dans la Gaule, étaient, en grande partie, des Allobroges. Ce furent aussi des Allobroges qui, après avoir disputé à Annibal le passage des Alpes, se rallièrent à lui à la première nouvelle de ses succès sur les Romains, l'ennemi commun, et contribuèrent si puissamment aux victoires du Trasimène et de Cannes.

Après la conquête, sans rien perdre toutefois de leur antique valeur, comme ils le prouvèrent bien à différentes reprises sous les empereurs, les Allobroges s'adonnèrent à la culture, et ces terribles montagnards, devenus de robustes agriculteurs, changèrent la face du sol, et firent de leur pays l'une des provinces les plus fertiles de la Gaule (1). Du temps de Strabon « ils s'occupaient de cultiver les plaines et les vallons des Alpes. »

Au moyen âge, le mot *allobroge* était devenu synonyme de *rusticus* (2), signification qu'il a, du reste, conservée dans

latin, n'est que l'altération du mot *gaisda* (en langue gaëlique, *gaisde* signifie encore : armé), dénomination collective que les Gaulois cisalpins appliquaient aux montagnards des Alpes, à cause de leur habileté à manier l'épieu, le *gais*. (Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. 1, liv. III, chap. I.)

(1) J. César obligea les Allobroges à fournir aux Helvètes vaincus le blé dont ceux-ci eurent besoin pour se nourrir et pour ensemencer leurs champs (*Allogibus imperavit ut iis frumenti copiam facerent*. B. G. I, 28). Cet ordre donné quatre ans seulement après la guerre soutenue par les Allobroges contre les légions de Pomptinus, montre combien la culture était avancée dans le pays; il est vrai qu'il ne prouve pas moins la dureté du vainqueur.

La vigne existait à l'état sauvage dans les montagnes de l'Allobrogie; Pline en parle : *vitis Allobrogica*, liv. XIV, chap. 2.

(2) ALLOBROGE ou ALLOBROGUE, un rustre, *rusticus* (*Dictionnaire du vieux langage françois*, par Lacombe. Paris, 1767).

Cette prétendue *rusticité* des Allobroges paraît être le résultat d'un souvenir *classique*, s'il nous est permis de parler ainsi. Le langage rude de nos pères avait blessé les oreilles délicates des Romains : Cicéron, dans son plaidoyer pour Fonteius, ne craignit pas de s'en faire un argument, bien pauvre argument en vérité, et qui devait être retourné contre lui par Rufus. On se souvient de ces vers de Juvenal :

Sed Rufum, atque alios cœdit sua quemque juventus,
Rufum, qui totiès Ciceronem Allobrogo dixit.

« De nos jours, Rufus et ses pareils sont dépassés par leurs élèves, Rufus qui, « tant de fois, traita Cicéron d'Allobroge. » (Juv., sat. VII, v. 212.)

quelques patois des populations voisines. Le *paysan* dauphinois n'en rougit pas, car si, à la rigueur, on peut lui reprocher son amour trop excessif pour la terre, amour qui n'engendre que trop souvent des divisions de famille et des procès, — défaut qu'il tient de ses ancêtres les Allobroges, — ce même amour, au besoin, fera de lui un héros. Que l'ennemi se présente, et vous verrez le paysan dauphinois, le *Rusticus*, prendre son fusil et, comme en 1792, courir à la frontière, ou, comme aux jours néfastes de 1814, défendre et disputer pied à pied son territoire, son champ, sa maison ! Il tient aussi son patriotisme de ses ancêtres les Allobroges (1).

(1) Nous ne pouvons nous dispenser de toucher ici à la question des étymologies, question délicate et sur laquelle il est si facile de se tromper avec la meilleure foi du monde. En pareille matière, la science ne suffit pas; il y faut apporter surtout une extrême prudence, car rien n'est glissant comme le chemin qui conduit de la conjecture au système. Nous n'en voulons donner pour preuve que les trente ou quarante manières qu'on a trouvées d'expliquer le mot *Allobroge*. Et cependant ce mot a peu varié ; on ne trouve dans les auteurs anciens que ces quatre formes : *Allobriges*, *Allobryges*, *Allobroges*, *Allobrogæ*.

Les diverses étymologies proposées répondent à deux ordres d'idées : l'un historique, l'autre topographique.

D'après le scholiaste de Juvenal, dont l'opinion a été adoptée par Zeuss, Glück, Roger de Belloguet, le mot *Allobroges* signifiait *étrangers* ou *conquérants d'une terre étrangère* (*Allobrogæ Galli sunt. Ideo autem dicti igitur quia ex alio loco fuerint translati.*)

Le vieux mot français *alla*, répondant au latin *peregrinus*, étranger, expliquerait assez bien, en effet, la première moitié « allo » du nom des Allobroges, mais la seconde « broges » n'avait-elle donc aucune signification ? Quelques glossaires latins la traduisent par *rufus*, basané (*brych*, en cambrien, signifie en effet *color fuscus*, *sub niger*, *nigellus* ; d'où *Bœticus*, *Hispanus* ; Bonhorn, *Lexic cumbro-brit.*) Ainsi les Allobroges seraient des *Gaulois* ou des *étrangers basanés* (suivant qu'on écrit *gal-brych* ou *al-brych*). Il nous paraît difficile d'accepter une étymologie qui ne tend à rien moins qu'à nous donner des nègres pour ancêtres.

Voilà pour la partie historique. Quant aux étymologies topographiques, elles abondent.

Bochart (*De Coloniis Phœnicum*) fait venir *Allobroge* de *bro*, région, et *Hel* ou *Whel*, élevé ; mais Adrien de Valois remarque, avec quelque apparence de raison, que *Hel* ou *Whel* diffère beaucoup de *Allo* ; toutefois, la question reste à examiner.

La critique moderne a adopté l'explication de Bochart, corrigée par A. de Valois, en décomposant ainsi le mot ***Allobroge*** : ***all***, haut, et ***bro***, région (***bruig***,

II

Avant d'aborder l'étude de la campagne du préteur Pomptinus chez les Allobroges, il est nécessaire d'indiquer les causes de cette guerre, qui fut la dernière que ce peuple osa soutenir contre la puissance romaine : vaincu, il ne se releva

village, *bru* et *bro*, lieu, d'après M. Amédée Thierry; suivant M. Henri Martin, *all-bró*, haut pays, s'est conservé dans le gaélique ; enfin le Dr Diefenbach (*Celtica*, I, p. 17), donne la clé suivante : *bro*, signifie terre, *broig*, campagne, *brôg*, *brôig*, *borg*, *burg*, maison, village, de sorte que *allobroges* voudrait dire *hauts villages* (*).

Quelques étymologistes proposent les radicaux : *all*, haute, *berg*, montagne (**), correspondant au grec πολις, et ayant eu, comme lui, la signification de *montagne*, antérieurement à celle de *ville*.

Cette explication nous avait semblé la plus naturelle et la plus vraisemblable, et nous l'avions adoptée déjà, quand parut le mémoire de M. Jules Baissac : *De*

(*) Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'opinion de Cluverius (cité par A. de Valois), qui voit dans *Allobroges* la forme *Albrigger* ou *Albrugger*, *ponts nombreux*, et pense que ce peuple a été nommé ainsi « à cause du grand nombre de ponts qu'il possédait sur le Rhône et l'Isère, » opinion partagée par Peloutier (*Histoire des Celtes*, lib. I, chap. xv, p. 166), au dire de qui « *Allobroge* désignerait un peuple maître de tous les passages du Rhône et du lac Léman », et celle de M. Pilot (*Recherches sur les antiquités dauphinoises*, t. I, p. 19, 1833), qui croit pouvoir interpréter le mot Allobroges par *Albrig*, c'est-à-dire *nation habitant les montagnes* (*all*, haute, *alta*, *bryx* ou *brogx*, troupe de gens armés, peuple, nation : expression celtique d'où paraissent dériver nos noms de *bourg* et *brigade*). Au dire du même écrivain, on peut également lui donner le sens de *nation unie*, en le faisant dériver de la même étymologie que *allemand* (*all*, tous, *man*, hommes). Chorier, de son côté, ne cite pas moins de cinq étymologies différentes : la première, tirée du grec αρηος et du gaulois *brig*; l'un signifiant *ardent et belliqueux*, et l'autre *peuple, nation*. La deuxième, des deux mots grecs ἄλλος et βρόγχος indiquant *une nation qui habite dans une pays coupé de diverses collines et de plusieurs vallons dans la montagne*. La troisième, des deux mots de « la langue sainte » *al*, haut et sublime, *bro*, un région et un territoire. (C'est la même étymologie que celle que M. H. Martin a tirée du gaélique.) La quatrième, des mots grecs ἄλλος et βρότος, les Allobroges, d'après Estienne Burlet, en ayant composé leur nom pour dire qu'ils étaient *autres qu'hommes mortels*. La cinquième, d'après Geoffroy de Viterbe, du nom de la rivière qu'il nomme *Labroia*.

(**) D'où est venu le mot *berger*, qui a dû avoir primitivement la signification de *montagnard*.

jamais de sa défaite, pas même pour répondre à l'appel désespéré de Vercingétorix, assiégé dans Alésia par César : loin de là, s'il retrouva alors un reste de force, ce fut pour le mettre au service de ses vainqueurs, qui l'obligèrent à protéger ses frontières contre une attaque possible des autres Gaulois révoltés (1).

l'origine des dénominations ethniques de la race aryane, étude de philologie et de mythologie comparées. (Paris, Maisonneuve, 1868, in-8°.)

Acceptant sans réserve les savantes conclusions de cet écrivain, nous nous contenterons d'en faire une application particulière au peuple qui nous occupe.

Ces conclusions établissent l'existence d'un radical *bereg*, *breg*, *borig* ou *brig* (*) qu'on retrouve dans les noms de peuples ou de villes : *bregi*, *breges*, *briges*, *phryges* (ou phrygiens), *brigantii*, *brigantini*, *boreigons*, *aborigènes*, *brigantium* (en Gallicie), *brigantium* (Brégenz, dans le Tyrol), *brigantio* (Briançon, Hautes-Alpes), radical ayant, dans ses composés ou dérivés, le double sens de *brillant* et de *montagne*.

D'où il suit que ces noms, avant de désigner des *montagnards*, a désigné des *brillants*, *clari-viri* (**), dénomination que M. Jules Baissac a retrouvée, variant suivant les dialectes, chez tous les peuples primitifs appartenant à la grande race aryane, qui se dénomma ainsi, dit-il, à l'origine et d'une manière générale, par opposition à une autre race au teint plus obscur.

Or, nous retrouvons dans le nom des *Allobroges* ce même radical *brige* qui nous indique une communauté d'origine avec les peuples ci-dessus énumérés. Quant à l'autre partie du mot *allo*, nous nous rangerons à l'avis du scholiaste de Juvénal, et, comme lui, nous y verrons le sens d'*étranger*, de *conquérant*, qui s'est conservé dans le vieux mot français *alla*, ce qui explique fort bien la position, par rapport aux populations primitives du sud-est de la Gaule, de cette nation venue en conquérante d'au delà des Alpes. Mais ce n'est point le lieu de discuter l'origine des Allobroges Nous nous proposons de revenir plus tard sur cette intéressante question que nous n'avons pu qu'effleurer.

(1) Quoique sollicités de se rallier à la cause générale par Vercingétorix, qui « espérait que les ressentiments de la dernière guerre n'é aient pas éteints, » les Allobroges établirent près du Rhône des postes nombreux et se préparèrent avec zèle (*magna cum cura et diligentia*) à défendre leur territoire. C'est César lui-même qui nous l'apprend (B. G. VII, 64 et 65), mais sans donner les motifs d'une résolution si contraire aux sentiments de patriotisme de la nation.

Il est permis de croire que, ruinée d'hommes et d'argent, et ayant la plus grande partie de sa jeunesse enrôlée dans l'armée même du conquérant, cette vaillante nation n obéit qu'en maudissant son impuissance.

Il est vrai que, depuis longtemps déjà, ainsi que nous aurons l'occasion de le signaler, il s'était formé dans certaines villes, à Vienne notamment, et parmi

(*) Du sanscrit BHRIJ, formé lui-même de BHRAJ, *briller*, en grec φλέγω.

(**) Par abstraction, *illustres*, *nobles*.

Nous passerons donc rapidement en revue les événements qui précédèrent et amenèrent cette terrible répression.

Après le double désastre de Vindalion (an 122 av. J.-C.) et du Rhône (an 121), la ligue des Allobroges et des Arvernes, brisée par la fortune de Rome, se vit obligée d'implorer la clémence du vainqueur.

Le pays des Arvernes était trop éloigné; la République d'ailleurs ne songeait pas encore à étendre ses conquêtes de ce côté-là : ce peuple conserva donc son indépendance. Il n'en fut point ainsi pour les Allobroges, dont l'Isère seule séparait les terres des possessions romaines : le Sénat, suivant la formule, les reçut à composition (1), et réunissant leur territoire à celui des peuples celto-ligures antérieurement domptés, il en composa la *Province.*

La conquête entraînait forcément l'assujettissement aux préteurs et aux questeurs, c'est-à-dire le régime de l'absolu et de l'arbitraire, la défiance et la suspicion constantes, les corvées tyranniques, le vol à peine déguisé sous le nom d'impôt quand il n'empruntait pas la forme plus expéditive

l'aristocratie, un parti romain très puissant (*), dont les Allobroges de la campagne subissaient l'influence.

Malgré le texte si clair des *Commentaires*, quelques personnes ont cru que le *zèle* des Allobroges à défendre leur territoire, loin de profiter à César, avait été dirigé contre lui; nous voudrions qu'il en eût été ainsi, mais le doute n'est guère possible. L'inscription trouvée à Nîmes, inscription ainsi conçue :

C. IVL. CAESAR
DE GALLEIS
ET ALLOBROGIBVS
ET AROCOMICIS
TRIVMPHAVIT

ne saurait se rapporter, en ce qui concerne les Allobroges du moins, à la victoire remportée par César devant Alésia. Si César triompha des Allobroges et des Arécomiques, ce fut à l'occasion des mouvements excités chez ces peuples par les partisans de Pompée au début de la *guerre civile.*

(1) Allobroges in deditionem accepit. (Tite-Live, *Epit.*, lib. LVI.)

(*) Les *honestissimi viri* du langage officiel.

des confiscations, la misère et l'esclavage. Il suffit de nommer quelques-uns des hommes qui, sous des titres divers, se sont succédé dans le gouvernement de cette malheureuse province, pour donner une idée des maux qu'elle eut à endurer. D'abord, le consul Cépion, à qui « l'or de Toulouse » devait être funeste; puis Fonteius, dont Cicéron devait gagner la cause devant le sénat romain, sans réussir à la gagner devant l'histoire; Calpurnius Pison enfin, autre client heureux de cet avocat célèbre à qui, par malheur, les plus mauvaises causes ne répugnaient pas toujours.

Les historiens ne mentionnent pas les Allobroges parmi les peuples de la Province qui se souleverent, l'an 78, à la voix de Lépidus et de Sertorius contre la tyrannie de Sylla. Pompée, qui réprima l'insurrection, n'eut donc aucun motif de les décimer par le fer, ni de les exproprier en masse au profit de Narbonne et de Marseille, comme leurs malheureux voisins les Helves et les Tectosages; mais la rapacité du proconsul Fonteius ne les en ruina pas moins à force d'exactions. Aussi les voyons-nous, au premier échec essuyé par Pompée en Espagne, faire cause commune avec les peuples qui avaient pris part à la précédente révolte, et marcher avec eux sur Marseille, cause première de tous leurs maux, puisque c'était par elle que les Romains avaient été appelés dans les Gaules.

Pompée étouffa la seconde insurrection comme la première, dans le sang et sous les ruines, et, lui parti, Fonteius, plus arrogant, plus rapace que jamais, reprit son œuvre de brigandage un moment suspendue.

Deux années consécutives de famine achevèrent de désoler la Province.

Les Allobroges endurèrent la faim comme les exactions : leurs enfants, enrôlés de force dans les armées romaines et envoyés par le vainqueur aux extrémités de la République, répondaient de leur soumission.

Le moment d'ailleurs eût été mal choisi pour une nou-

velle révolte. Les victoires de Pompée, en mettant fin à la guerre civile, avaient rendu à Rome la libre disposition de toutes ses forces.

D'un autre côté, débarrassée de ses ennemis à l'intérieur, ne redoutant aucune agression de ses voisins, la République, lasse de vingt années consécutives de luttes, aspirait à goûter en paix les fruits de son triomphe. Son gouvernement, comme tous les gouvernements bien assis, se montra modéré. Sous le régime de la légalité, on put croire que l'avenir serait meilleur.

Les provinciaux avaient repris une telle confiance, qu'ils osèrent porter plainte au Sénat contre Fonteius (an 69).

Le Sénat instruisit le procès, mais Fonteius, qui le croirait, Fonteius put fournir, comme caution de son honnêteté, les patriciens les plus recommandables; il osa même confier sa défense à Cicéron, à Cicéron qui, trois années auparavant, avait obtenu des mêmes juges la condamnation de Verrès.

M. Plætorius se chargea de soutenir l'accusation. Malheureusement son discours ne nous est point parvenu.

Quant au plaidoyer de Cicéron, nous le possédons presque en entier. C'est un chef-d'œuvre d'adresse et d'éloquence; mais on y voudrait un peu moins de rhétorique et plus de bonne foi. La pensée qui y domine, c'est que les Gaulois sont des barbares, des ennemis de la République, assez audacieux pour s'attaquer à un citoyen romain.

Le citoyen romain fut acquitté.

Calpurnius Pison, qui avait succédé à Fonteius, fit payer cher à ses administrés le procès qu'ils avaient osé intenter à son prédécesseur. Assuré de l'impunité, il ne mit plus de bornes à sa rapacité.

A la veille de voir leurs terres confisquées, leurs familles vendues à l'encan, pour rembourser les créanciers romains qui, sur bonne hypothèque et moyennant un taux usuraire, avaient avancé pour eux, aux agents du fisc, le montant des

impôts écrasants auxquels ils étaient soumis (1), les Allobroges se décidèrent une fois encore à porter plainte à Rome.

Il va sans dire qu'ils ne furent pas plus heureux contre Pison qu'ils ne l'avaient été contre Fonteius.

Cicéron plaida encore pour Pison. Il devait, quelques années plus tard, accuser cet homme, en plein Sénat, des crimes les plus odieux ! Ce grand orateur ne fut juste qu'une seule fois envers les Gaulois ; nous ne voulons point parler de l'éloge qu'il fit des Allobroges à l'occasion du rôle que jouèrent leurs députés dans la conjuration de Catilina (2) ; nous saurons bientôt de quel prix nos ancêtres payèrent ces félicitations intéressées ; mais quelques années plus tard, abandonnant les arguments qui l'avaient si bien servi pour faire acquitter Fonteius et Pison, ces mêmes Gaulois, « ces Barbares pour qui rien n'était sacré, ni le serment, ni la divinité, » deviendront tout à coup à ses yeux les citoyens les plus intéressants du monde! Ah! c'est que Cicéron, que nous avons vu, dans les deux précédents procès, imbu de préjugés politiques, n'était pas, non plus, à l'abri des rancunes de parti, et qu'il s'agissait alors de poursuivre Clodius, son ennemi personnel.

L'influence fatale de Cicéron sur le sort des Allobroges ne devait pas se borner à l'acquittement inique des deux proconsuls.

Il n'entre pas dans le cadre de notre travail de faire l'historique de la conjuration de Catilina, à laquelle, comme chacun sait, les députés allobroges se trouvèrent mêlés si malencontreusement (3). Toutefois, nous ne saurions nous dispenser de dire que Cicéron, quelque blâmable qu'ait été la conduite de ces députés, n'aurait pas dû, au moins,

(1) « Chez les Allobroges, la somme des dettes se trouva surpasser la valeur « des fonds de terre. » (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, II, ch. 2.)

(2) Troisième Catilinaire, § IX.

(3) Voir Salluste, *Conjuration de Catilina*, XL, XLI, XLIV et XLV.

oublier le service inappréciable qu'ils lui avaient rendu en lui fournissant les preuves écrites du complot. Mais, soit qu'il eût la mémoire courte, soit que les Allobroges ne fussent toujours, à ses yeux, que des Barbares, Cicéron, après la victoire, ne tint point les promesses que lui avait arrachées l'imminence du danger.

Les députés allobroges partirent de Rome le désespoir dans le cœur (an 63).

Catilina, livré par eux, avait succombé : en même temps qu'ils se sentaient coupables d'une action honteuse, ils devaient éprouver le double regret de s'être laissés jouer par Cicéron et d'avoir fait perdre à leurs concitoyens la meilleure occasion peut-être qui se fût présentée encore de secouer le joug de Rome.

Nous ignorons quel accueil ils reçurent à leur retour; assurément ils furent blâmés du rôle équivoque qu'ils avaient joué; peut-être furent-ils punis? Les Gaulois ne souffraient pas la trahison, leur fût-elle profitable, à plus forte raison quand cette trahison aboutissait à une pareille mystification. Toutefois l'histoire est muette sur ce point. Du reste, qu'importe cela? Le fait principal, pour nous comme pour les Allobroges, c'est que ces députés avaient échoué dans leur mission, et que, par suite de cet échec, l'existence même de la nation se trouvait compromise. D'autre part, le double acquittement de Fonteius et de Pison ne devait-il pas être considéré comme un défi de Rome, défi que la fatalité sembla vouloir rendre plus sensible encore à l'amour-propre national des Gaulois, en attribuant le gouvernement de la province romaine (1) à ce même C. Pomptinus, qui avait été chargé, par Cicéron, d'arrêter les députés allobroges sur le pont Milvius.

Les Allobroges acceptèrent le défi. Toute la population

(1) On sait qu'à cette époque encore le sort décidait de l'attribution des provinces aux proconsuls.

valide prit les armes, et Catugnat, comme chef unique de toutes les tribus, fut investi du commandement général.

Nous laissons maintenant la parole à Dion Cassius, le seul des historiens de l'antiquité qui nous ait laissé le récit un peu détaillé de cette guerre, dont on peut dire qu'elle fut le dernier effort de nos ancêtres pour recouvrer leur indépendance.

A ce titre seul, elle mériterait déjà tout notre intérêt; mais elle a une bien autre importance au point de vue général; elle prépare la venue de César dans les Gaules, et sa relation est, en quelque sorte, la préface des *Commentaires*.

III

Τῶν δὲ Ἀλλοβρίγων τὴν Γαλατίαν τὴν περί Νάρβωνα πορθούντων, Γάϊος Πομπτῖνος ὁ ἄρχων αὐτῆς τοὺς μὲν ὑποστρατήγους ἐπὶ τοὺς πολεμίους ἔπεμψεν. Αὐτὸς δὲ ἐν ἐπιτηδείῳ ἱδρυθεὶς ἐπετήρει τὰ γιγνόμενα ὅπως κατὰ καιρὸν πρὸς τὸ ἀεὶ χρήσιμον καὶ γνώμην σφίσι διδόναι καὶ ἐπαμυνέιν δύνηται.

Les Allobroges dévastant la Gaule narbonnaise, C. Pomptinus, gouverneur de cette province, envoya contre eux ses lieutenants. Quant à lui, il s'établit dans une position avantageuse, d'où il observa attentivement les événements, conservant ses communications avec ses lieutenants, de façon à pouvoir, suivant les circonstances, leur faire passer des avis ou leur porter secours.

Καὶ Μάλλιος μὲν Λεντῖνος ἐπὶ Οὐεντίαν πόλιν στρατεύσας οὕτως αὐτοὺς κατέπτηξεν, ὥστε τοὺς πλείους ἐκδράναι· καὶ τοὺς λοιποὺς ὑπὲρ εἰρήνης πρεσβεύσασθαι. Κἀν τούτῳ συμβοηθησάντων τῶν ἐν τοῖς ἀγροῖς ὄντων καὶ προσπεσόντων αἰφνιδίως, τοῦ μὲν τείχους ἀπεώσθη τὴν δὲ δὴ χώραν

Manlius Lentinus, marchant sur Ventia pour l'assiéger, frappa les habitants de cette ville d'une terreur telle que la plupart d'entre eux prirent la fuite. Ceux qui restèrent lui envoyèrent une députation pour demander la paix. Sur ces entrefaites, les gens de la campagne

ἀδεῶς ἐληλάτει, μέχρις οὗ ὅ τε Κατούγνατος, ὁ τοῦ παντὸς αὐτῶν ἔθνους στρατηγὸς, καί τινες καὶ ἄλλοι τῶν παρὰ τὸν Ἴσαρα οἰκούντων ἐπεκούρησαν σφίσι.

s'armèrent de tous côtés pour défendre la ville. Lentinus, attaqué à l'improviste, fut repoussé de la place, mais il ravagea la contrée sans être inquiété, jusqu'à ce que Catugnat, chef de toute la nation, vint la secourir avec une armée composée des habitants du pays et d'autres Gaulois des bords de l'Isère.

Τότε γὰρ οὐκ ἐτόλμησε μὲν αὐτοὺς ὑπὸ τοῦ πλήθους τῶν πλοίων περαιωθῆναι κωλῦσαι, μὴ καὶ συστραφῶσιν ἰδόντες σφᾶς ἀντιπαρατεταγμένους.

Lentinus n'osa pas disputer aux Barbares le passage de la rivière, parce qu'ils avaient un grand nombre de bateaux, dans la crainte que s'ils voyaient les Romains se former en bataille, ils ne réunissent eux-mêmes toutes leurs forces sur un seul point.

Ὑλώδους δὲ τοῦ χωρίου μετὰ τὸν ποταμὸν εὐθὺς ὄντος, ἐνέδρας ἐν αὐτῷ ἐποιήσατο, καὶ τοὺς ἀεὶ διαβαίνοντας ὑπολαμβάνων ἔφθειρε. Φεύγουσι δέ τισιν ἐπισπόμενος, περιέπεσεν αὐτῷ Κατουγνάτῳ. Κἂν πασσυδὶ διώλετο, εἰ μὴ χειμὼν σφοδρὸς ἐξαίφνης ἐπιγενόμενος ἐπέσχε τοὺς βαρβάρους τῆς διώξεως.

Il se contenta de dresser des embuscades dans les bois qui s'étendent, en cet endroit, jusque sur les bords de l'Isère, de façon à surprendre au passage et à tuer tous les ennemis qui se risquaient à traverser la rivière. Mais, s'étant laissé entraîner à poursuivre quelques fuyards, il tomba lui-même dans une embuscade que lui avait tendue Catugnat, et il y aurait péri avec toute son armée si un violent orage, qui éclata tout à coup, n'était venu arrêter les Barbares dans leur poursuite.

Καὶ ὁ μὲν μετὰ τοῦτο, τοῦ Κατουγνάτου πόῤῥω ποι ἀφορμήσαντος, τήν τε χώραν αὖθις κατέδραμε καὶ τὸ τεῖχος παρ' ᾧ ἐδυστύχησεν ἐξεῖλε.

Après ce combat, Catugnat, étant parti vers quelque endroit très-éloigné, Lentinus envahit de nouveau la contrée et prit de force la ville, auprès de laquelle la fortune l'avait précédemment trahi.

Λούκιος δὲ δὴ Μάριος καὶ Σερούϊος Γάλβας τόν τε Ῥοδανὸν ἐπεραιώθησαν, καὶ τὰ τῶν Ἀλλαβρίγων λυμηνάμενοι,

De leur côté, Lucius Marius et Servius Galba avaient passé le Rhône. Ils ravagèrent les terres

τέλος πρὸς Σολώνιον πόλιν ἦλθον· καὶ χωρίον μέν τι ὑπὲρ αὐτῆς ἰσχυρὸν κατέλαβον, μάχῃ τε τοὺς ἀντιστάντας σφίσιν ἐνίκησαν· οὐ μέντοι καὶ τοῦ πολίσπατος ξυλίνου πη ὄντος ἐνέπρησαν οὐ μέντοι καὶ εἷλον αὐτό. Ὁ γὰρ Κοτούγνατος ἐπελτῶν ἐκώλυσε.

Μαθὼν οὖν τοῦτο ὁ Πομπτῖνος ἐπεστράτευσέ τε ἐπ' αὐτὸν παντὶ τῷ στρατῷ, καὶ πολιορκήσας σφᾶς ἐχειρώσατο πλὴν τοῦ Κατουγνάτου.

Καὶ ὁ μὲν καὶ τὰ λοιπὰ ῥᾶον ἐκ τούτου προσκατεστρέψατο.

des Allobroges et arrivèrent devant Solonion. Ils surprirent d'abord un lieu fortifié qui dominait cet oppidum, et défirent dans un combat les ennemis; mais, bien que la ville fût en partie construite en bois et qu'ils y eussent mis le feu, ils ne purent s'en emparer. Catugnat, qui survint en ce moment, les en empêcha.

A cette nouvelle, Pomptinus se mit lui-même en campagne avec toute son armée; il enveloppa les Barbares et les fit tous prisonniers, à l'exception de Catugnat.

Après cela, tout ce qui restait de révoltés furent facilement détruits.

IV

La première impression qui résulte de cette lecture, au point de vue purement stratégique et militaire, c'est que la campagne, conduite avec un certain talent de la part du général romain, fut promptement terminée, grâce aux bonnes dispositions prises par lui dès l'ouverture des hostilités.

Il y a eu unité d'action et entente dans les divers mouvements opérés par les Romains, cela ressort du fond et de la forme du récit de l'historien grec. Dès les premiers mots, Dion Cassius nous dit, en effet, que Pomptinus « envoya ses lieutenants » contre les Allobroges. Il va de soi que ce n'est pas à six mois d'intervalle qu'il fit partir les trois lieutenants qu'il avait sous ses ordres. La phrase de Dion Cassius ne saurait laisser le moindre doute à ce sujet : « Pomptinus

apprend la révolte des Allobroges et les incursions qu'ils font dans la Province, et il envoie contre eux ses lieutenants, puis lui-même, à la tête d'une armée de réserve, il se met en route, et, arrivé à proximité du lieu de l'action, il asseoit son camp dans une position avantageuse, d'où il attend le résultat des attaques *simultanées* de ses lieutenants. »

Deux motifs nous obligent à insister de la sorte sur un point qui doit paraître indiscutable.

En premier lieu, cette simultanéité d'action explique toute la campagne des Romains, qui, si l'on n'en tient point compte, reste entièrement incompréhensible.

En second lieu, aucun des écrivains qui ont traité le même sujet, si nous en exceptons M. Emile Lacour (1), ne paraît s'être aperçu de cet ensemble dans les opérations.

De là bien des erreurs.

Les uns ont mal compris Dion Cassius, auteur assez facile pourtant, ou ne se sont pas donné la peine de le traduire eux-mêmes; les autres cédant à un amour-propre national exagéré, ont cru augmenter la gloire des Allobroges en prolongeant la résistance de cette vaillante nation. Que la lutte ait duré deux mois ou deux années, la gloire des Allobroges est la même; peut-être même est-elle plus grande lorsqu'on reste dans les bornes de la réalité, puisqu'on voit, dans ce cas, qu'ils eurent à résister à la fois aux trois lieutenants de Pomptinus et à Pomptinus lui-même, ce qui ne les empêcha pas de remporter trois victoires.

Nous serions même tenté de voir une nouvelle preuve de la rapidité de la soumission de l'Allobrogie dans cette circonstance que le seul écrivain romain qui fasse mention

(1) Ventia et Solonion *Revue archéologique*, nouvelle série, 1re année, numéro de décembre 1860). Encore M. Lacour, tout en tenant compte de la simultanéité des mouvements, se trompe-t-il, comme nous le démontrerons par la suite, sur l'ensemble du plan de campagne.

de cette guerre, Tite-Live, n'y consacre que deux lignes :

« Le préteur Cneius Pomptinus réduisit à Solone les Allobroges, qui s'étaient révoltés (1).

De son côté, Cicéron, faisant l'historique de la campagne des Gaules, dans son *Discours sur les provinces consulaires*, se borne à dire :

« Naguère encore, lorsque les Allobroges, encouragés à la révolte par une odieuse conjuration, se soulevèrent brusquement contre nous, Cn. Pomptinus, citoyen recommandable entre tous, le même qui avait partagé déjà mes travaux, mes périls, mes résolutions, mit fin à la guerre par les armes et subjugua ceux-là même qui l'avaient attaqué ; mais satisfait d'avoir rendu la sécurité à la République, il ne poussa pas plus loin sa victoire (2). »

Evidemment, si la guerre avait duré deux années, comme quelques écrivains l'ont écrit de nos jours, et parmi eux un historien des plus recommandables, l'abréviateur de Tite-Live eût été moins sobre de détails ; Cicéron lui-même, qui ne manque jamais de faire l'éloge de Cn. Pomptinus toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, se serait empressé de signaler les difficultés que son ami avait eu à surmonter pour soumettre un peuple dont la résistance avait duré si longtemps.

(1) « Cn. Pomptinus (*) prætor Allobroges, qui rebellaverant, ad Solonem domuit. » (Tite-Live, *Épitome*, lib. CIII.)

Il est vrai que cette phrase est extraite de l'*Epitome*, et que, sans nul doute, Tite-Live était plus explicite dans son histoire générale. Il est fort regrettable que le livre qui contenait le récit de cette guerre ait été perdu ; il eut éclairé bien des points restés obscurs des annales gauloises.

(2) « Modo ille meorum laborum, periculorum, consiliorum socius, Cn. Pomptinus, fortissimus vir, ortum repente bellum Allobrogum, atque hac scelerata conjuratione (**) excitatum, præliis fregit, eosque domuit, qui caussierant ; et ea victoria contentus, Republica metu liberata, quievit. » (*Oratio de Prov. cons.*, XIII.)

(*) Nous avons conservé l'orthographe de Cicéron : *Pomptinus* au lieu de *Pontinus*. Pomptinus était son ami, comme nous le verrons bientôt ; Cicéron devait donc, mieux que personne, savoir comment s'écrivait son nom.

(**) La conjuration de Catilina.

Si l'on avait sur ces événements une seule date certaine, la question serait résolue. Cicéron et Tite-Live ne nous apprennent rien à cet égard. Nous avons vu que le récit de Dion Cassius ne contient aucune indication de temps. Toutefois ne peut-on inférer de ce que Dion Cassius, qui, dans tout le cours de son histoire, suit l'ordre chronologique avec une fidélité parfois même trop scrupuleuse, relate précisément parmi les événements de l'an de Rome 692 (1), la campagne entière de Pomptinus, que cette campagne fut entreprise et menée à fin dans le courant même de cette année? Nous le croyons.

Il va sans dire cependant que nous ne prétendons pas que les incursions des Allobroges sur le territoire de la Province, incursions qui précédèrent et amenèrent l'expédition du préteur, n'avaient pas commencé vers la fin de l'année 691 (2), c'est-à-dire immédiatement après que les députés Gaulois, de retour de Rome, eurent fait connaître à leurs concitoyens l'insuccès de leur ambassade (3).

Nous ajouterons une dernière preuve, tirée d'une considération toute lexique que nous fournit le texte même de Dion Cassius, à celles que nous avons déjà données relativement à la simultanéité des mouvements opérés par les lieutenants du préteur.

Le récit de l'historien grec peut se diviser en quatre parties :

Dans la première, il est question des dispositions générales prises par Pomptinus au début de la campagne.

(1) Répondant à l'an 62 avant J.-C.

(2) An 63 av. J.-C.

(3) L'année romaine commençant, antérieurement à la réforme du calendrier par Jules César, réforme qui date de l'an 45 avant notre ère (an de Rome 709), au 1er avril (*ex paralibus*), les Allobroges ont pu se mettre en campagne dès le mois de mars précédent. Pomptinus était préteur à Rome l'an du consulat de Cicéron (691) ; l'année suivante, il fut nommé gouverneur de la Gaule narbonnaise. En tenant compte du temps qu'il dut employer pour faire le voyage et préparer son expédition, il ne put entrer en campagne que dans les premiers jours de juin.

La deuxième rend compte des opérations du lieutenant Manlius Lentinus, contre Ventia et sur l'Isère ;

La troisième décrit la marche des lieutenants L. Marius et Servius Galba, à travers l'Allobrogie, sur Solonion.

Dans la quatrième enfin, le préteur intervient à son tour pour achever l'œuvre de ses lieutenants.

Nous ne nous occuperons tout d'abord que des deuxième et troisième parties.

Nous avons dit que Lentinus, d'un côté, Marius et Galba, de l'autre, opérèrent *simultanément* contre les Allobroges.

Suivant nous, cela ressort évidemment de l'*opposition* résultant de l'emploi des adversaitifs μὲν et δὲ, placés, le premier en tête du paragraphe relatif aux opérations de Lentinus, le second au commencement du passage relatif aux opérations des deux autres lieutenants, et qui appellent naturellement les expressions correspondantes en français : *d'une part* et *d'autre part*.

On nous objectera peut-être que c'est attribuer une signification trop précise à deux expressions dont les écrivains grecs, bien souvent, ne faisaient usage que pour arrondir une période et la rendre plus harmonieuse, et que nous-mêmes, la plupart du temps, par une raison de sobriété de langage qui est dans le génie de notre langue, nous négligeons de traduire. A cela nous répondrons que s'il s'agissait d'un écrivain plus ancien que Dion, nous considérerions en effet comme puérile la recherche d'une *opposition réelle* dans l'emploi des conjonctions μὲν et δὲ, et comme imaginaire un argument qui s'appuierait sur leur *emploi prémédité ;* mais Dion Cassius écrivait à une époque où la langue grecque commençait déjà à acquérir, sous l'influence de la conquête romaine, cette précision, cette netteté d'expression qu'on remarque à un si haut degré dans les ouvrages des Pères de l'Église. Dion Cassius évite déjà l'emploi, autorisé avant lui, des mots simplement euphoniques et qui n'ajoutent rien au sens. Mais admettons même qu'il n'en soit point ainsi; en

vérité, il faut beaucoup de bonne volonté pour ne voir qu'un simple ornement de style dans l'emploi de ces deux adversatifs placés à vingt lignes l'un de l'autre, c'est-à-dire à une distance telle que les yeux et l'oreille ont depuis longtemps oublié le premier quand le second vient à son tour solliciter leur attention. Il n'en saurait être de même, si ces mots ont une signification : l'esprit, éveillé par le premier, suspend son jugement jusqu'à ce que le second, complétant la pensée de l'auteur, achève de lui montrer la concordance qui existe entre deux ordres de faits, forcément énumérés d'une façon successive, mais s'étant accomplis d'une façon simultanée. Tout cela revient donc à supposer que Dion Cassius, chez qui l'historien primait l'écrivain, s'est moins appliqué à *faire du style* qu'à *rendre clairement sa pensée*, c'est-à-dire, dans cette circonstance, à exprimer la concordance, la simultanéité des faits qu'il relate.

Entre deux hypothèses, dont l'une conduit à une conséquence ridicule, tandis que l'autre, s'expliquant d'une façon rationnelle, n'a, d'autre part, rien que de très-probable, on ne saurait hésiter.

Nous ajouterons, comme surcroît de preuves, que cette simultanéité des mouvements de Lentinus, d'une part, et de Marius et de Galba, de l'autre, est la conséquence forcée de la position que le général en chef, Pomptinus, prend dès le début de la campagne. Pomptinus, en effet, s'établit dans un poste d'observation, se bornant, comme nous le dit expressément l'historien grec, à rester en communication avec ses lieutenants, « de façon à pouvoir, suivant les circonstances, « *soit leur faire parvenir des avis*, *soit leur envoyer des* « *renforts*. » Il est dès lors de toute évidence qu'*aucun* de ses lieutenants ne *restait inactif*: ils avançaient donc tous *simultanément*.

Nous avons donné, entr'autres raisons pour lesquelles nous croyions devoir insister particulièrement sur ce premier point, celle qu'aucun écrivain n'en avait jusqu'à nous

tenu compte, à l'exception toutefois de M. Louis Lacour, qui, du reste, ne s'est pas donnè la peine de réfuter les erreurs commises à ce sujet par ses prédécesseurs.

Nous avons le regret de constater en outre que la plupart de ces écrivains ont traité cette histoire de la campagne de Pomptinus chez les Allobroges, avec un sans-façon qui dépasse toutes les bornes. L'examen de ces diverses relations, dont quelques-unes ont reçu, soit de flatteuses recommandations, soit même une consécration accordée bien à la légère, cet examen ne saurait manquer d'intérêt.

Nous savons que le seul texte original sur lequel on puisse s'appuyer est celui de Dion Cassius : voyons donc les différentes interprétations qu'on en a faites.

S'il nous était permis de reproduire en entier les pages que consacre M. Amédée Thierry, dans son *Histoire des Gaulois*, à la guerre des Allobroges, on verrait, en les comparant à la relation de l'historien grec, à quels écarts un écrivain peut se laisser entraîner quand, au lieu de s'en tenir aux textes originaux, il a recours de préférence aux commentateurs.

Assurément, le récit de M. Amédée Thierry est fort bien écrit — là n'est pas la question — et des plus intéressants ; on peut même dire qu'il est beaucoup plus attachant que celui de Dion Cassius, et c'est précisément de ce surcroît d'intérêt que nous blâmons l'historien français, car il ne se l'est procuré malheureusement qu'aux dépens de la vérité. Mais les exemples sont d'un autre poids que les allégations.

En premier lieu, suivant M. Amédée Thierry, Catugnat aurait commandé en personne les Allobroges qui ravagèrent la Province. C'est possible, mais Dion ne le dit pas, ce qui est une présomption du contraire. On conviendra que dans les circonstances critiques où se trouvait l'Allobrogie, au début d'une guerre où son vaillant peuple allait

avoir à lutter, sans alliés, contre des forces écrasantes, le rôle d'un chef suprême de la nation était bien plutôt d'organiser les moyens de défense à l'intérieur, que de faire le métier de batteur d'estrade à la tête d'une bande de pillards.

En second lieu : cette première supposition toute gratuite d'une expédition de Catugnat dans le Midi devait conduire M. Amédée Thierry à imaginer un *retour* du chef allobroge. Ce dernier, en effet, suivant l'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, revenait de son excursion dans la Province, quand il secourut la contrée où se trouvait Ventia, ravagée par Lentinus.

De là un récit des plus imaginaires du combat de l'Isère ; mais ce n'est pas le lieu de traiter cette question ; nous y reviendrons plus tard. Quant à présent, nous nous bornons à montrer la manière dont M. Amédée Thierry « interprète » Dion Cassius.

En troisième lieu : cet historien « interprétant » encore le passage de Dion : « Après ce combat, Catugnat étant parti vers quelque endroit très-éloigné (1), » y trouve matière à dire : 1° que Lentinus et *les débris de ses légions* allèrent rejoindre Pomptinus, qui battit promptement en retraite vers Narbonne ; 2° que Catugnat, *croyant la guerre finie de ce côté*, alla reprendre son expédition commencée (dans la Province).

Si notre critique ne s'adressait à un écrivain aussi recommandable, il nous suffirait de signaler ces écarts de son imagination ; mais en présence d'un tel adversaire, la discussion devient obligatoire.

Nous répondrons donc :

Que Dion Cassius ne signale pas ce mouvement de retraite de Lentinus *sur le camp de Pomptinus*, mouvement d'autant

(1) Και ὁ μὲν μετὰ τοῦτο, τοῦ Κατουγνάτου πορρω ποι ἀφορμήσαντος, mot à mot : *Après cela, Catugnat, bien loin, vers quelque endroit étant parti.*

moins nécessaire que Pomptinus, nous le savons, s'était posté de façon à faire parvenir à ses lieutenants les renforts dont ils pourraient avoir besoin. Il suffisait donc à Lentinus de rallier ses troupes et d'établir son camp à proximité du champ de bataille, dans une position assez forte pour pouvoir y attendre du renfort. En agissant autrement, il devait craindre de compromettre le succès du plan de campagne.

D'autre part, pourquoi Lentinus aurait-il battu en retraite, puisque le départ précipité de Catugnat lui laissait le champ libre?

D'ailleurs, la preuve qu'il n'alla pas bien loin, c'est qu'à peine Catugnat parti, il revint sur ses pas et s'empara de Ventia.

Donner *plusieurs légions* à Lentinus nous paraît une exagération de style contre laquelle proteste la raison. C'est supposer en effet aux Romains une armée totale de six ou sept légions, car il faut bien admettre que si Lentinus avait *des légions* sous ses ordres, c'est-à-dire au moins deux, ses collègues Marius et Galba en avaient un égal nombre, et que le général en chef en tenait au moins deux en réserve. Lorsque César obtint, deux ans plus tard, le proconsulat des Gaules, « il n'y avait qu'une seule légion dans la province ; » César le dit lui-même dans ses Commentaires (1). Il est vrai qu'alors la province *jouissait* de la paix, d'une paix fondée sur les ruines fumantes du pays des Allobroges. Les Romains avaient donc pu diminuer l'effectif des troupes qu'ils y avaient envoyées avec le préteur Pomptinus (2).

Mais où l'imagination de M. Amédée Thierry s'est parti-

(1) *Erat omnino in Gallia ulteriore legio una.* (César, *Com de B. G.*, I. 7.)

(2) En partant de ce principe que Pomptinus avait sous ses ordres trois lieutenants, on ne peut vraisemblablement admettre qu'il disposât de moins de trois ou quatre légions, sans compter les cohortes provinciales que tout préteur levait dans son gouvernement, et les auxiliaires étrangers fournis par les peuples alliés. L'effectif général de ces troupes pouvait être de 50,000 hommes. Il va sans dire qu'à défaut de textes, nous raisonnons sur de simples probabilités.

culièrement donné libre carrière, c'est à propos de la « retraite de Pomptinus sur Narbonne. »

Nous en faisons juge le lecteur : Y a-t-il dans Dion Cassius, — *seul auteur original,* — un seul mot qui puisse autoriser une pareille supposition?

La deuxième allégation de M. Amédée Thierry n'est pas mieux fondée.

N'est-il pas au moins fort aventureux de s'autoriser de ce que Dion Cassius n'indique pas dans quelle direction Catugnat s'éloigna, pour avancer que le chef des Allobroges « crut la guerre terminée de ce côté-là, et qu'il alla reprendre son expédition, » c'est-à-dire ses incursions dans la Province?

M. Amédée Thierry aurait dû s'apercevoir, du reste, qu'en prêtant à Catugnat la croyance que la guerre était terminée de *ce côté-là* (c'est-à-dire du côté de Ventia), il reconnaissait par cela même que la guerre ne l'était pas d'*un autre côté*, ce qui était vrai, puisqu'il y avait eu simultanéité dans les deux attaques des Romains, et que pendant que Lentinus se faisait battre sur l'Isère, les deux autres lieutenants, Marius et Galba, marchaient sur Solonion.

Au lieu donc d'aller ravager la Narbonnaise, Catugnat devait courir *du côté* où précisément la guerre n'était pas terminée. Ce qu'il fit en effet, comme nous l'établirons par la suite.

Toutes ces allées et venues de Catugnat, de Lentinus et de Pomptinus, ne sont donc motivées en aucune façon : en outre, rien ne les justifie au point de vue historique.

M. Amédée Thierry suppose ensuite que les Romains « ayant réuni de plus grandes forces, rentrèrent pas trois points différents sur le territoire allobroge (1), et le dévastèrent par le fer et le feu. Catugnat, ajoute-t-il, Catugnat

(1) M. Am. Thierry a voulu sans doute dire : allobrogique.

revint sur ses pas : il était trop tard. Ventia succomba (1), et un avantage remporté sous les murs de Solonion ne recula que de quelques jours la perte du chef gaulois (2). »

Nous espérons démontrer que Catugnat, tout barbare qu'il était, entendait autrement la guerre, et que s'il succomba, ce ne fut qu'après avoir fait preuve, non-seulement d'un grand courage, mais encore d'un certain talent militaire.

M. Amédée Thierry termine son récit en disant : « Pomptinus écrivit au Sénat que les Allobroges étaient pacifiés; ce service fut jugé assez important pour mériter au préteur les honneurs du triomphe. » Il aurait dû ajouter que ce ne fut qu'après sept années de sollicitations, et même à l'aide d'un subterfuge *extra-légal* du préteur Galba, celui-là même que nous voyons figurer dans la guerre contre les Allobroges comme lieutenant de Pomptinus. Le Sénat mit donc au moins quelque temps à reconnaître « l'importance » du « service (3). »

Nous ne mentionnerons que très-sommairement les relations, encore plus fantaisistes, de MM. Pilot et Mermet aîné, qui, l'un et l'autre, faisant de l'histoire locale, sont beaucoup moins excusables d'avoir défiguré les faits, qu'un écrivain, comme M. Amédée Thierry, disposé par la nature

(1) Dion Cassius place immédiatement après le départ de Catugnat la prise de Ventia; mais l'historien grec ne fait pas rebrousser chemin à Lentinus jusqu'à Narbonne.

(2) Si prodigue de détails quand il s'agit d'ajouter au texte de Dion Cassius, M. Am. Thierry ne dit pas un mot du siége de Solonion, dont l'historien grec se plaît à énumérer les péripéties. La chose en valait pourtant la peine.

(3) On sait que pour obtenir les honneurs du triomphe, il fallait que le général eut tué « plus de cinq mille ennemis dans une seule bataille; » il fallait aussi que la guerre fut légitime et « étrangère » : on ne triomphait pas lorsqu'il s'agissait d'une guerre civile. Nous croyons, du reste, que les empêchements opposés aux sollicitations de Pomptinus eurent surtout un caractère « politique. » Nous reviendrons sur ce point dans le cours de notre étude.

même de son travail et l'ampleur du sujet qu'il traite, à s'attacher plus à l'ensemble qu'aux détails.

Le mémoire de M. Pilot, intitulé : *Recherches sur les antiquités dauphinoises* (1), a été honoré d'une médaille d'or par l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; nous nous trouvons donc en présence d'une œuvre sérieuse. Dès les premières lignes du récit consacré à l'insurrection des Allobroges, nous voyons cependant l'auteur se méprendre sur la cause de cette insurrection, et l'attribuer « à la tyrannie « et aux concussions de Cn. Pomptinus, *successeur de Fon-« teius*, qui semblait avoir pris à tâche de marcher sur les « traces de ses prédécesseurs. » Il n'est dit nulle part que Pomptinus fut un homme avide; nous avons vu, au contraire, Cicéron en faire le plus grand éloge, et, non content d'avoir rendu hommage à son caractère (2), le nommer son ami (3).

L'amitié du célèbre orateur fermait-elle les yeux sur la conduite coupable de Pomptinus, comme son patriotisme mal entendu l'avait aveuglé sur le compte de Fonteius et de Pison? Nous voulons bien le supposer encore; mais quand les Allobroges se révoltèrent, Pomptinus venait à peine de prendre possession du gouvernement de la province (4). C'était lui, en effet, qui avait arrêté, à Rome même, sur le pont Milvius, les ambassadeurs allobroges, lors de la conspiration de Catilina. Si l'on veut, sans tenir compte des usages, que le Sénat, prévoyant l'insurrection qui devait éclater au-delà des Alpes, eût devancé l'époque fixée pour l'entrée en charge du propréteur, et que Pomptinus fut parti pour la Gaule immédiatement après l'arrestation des

(1) Grenoble. Baratier, 1833. Le premier volume seul a paru.

(2) « *Fortissimus vir.* » Voir plus haut la phrase extraite du discours sur *les provinces consulaires*.

(3) « *Meus necessarius.* » Loc. cit.

(4) Pomptinus prætor fuit consule Cicerone, id est anno urbis conditæ 690. Anno sequenti ex prætura Galliam Narbonensem sortitus est. » (Salluste.)

envoyés allobroges, il n'avait pu y précéder que de quelques jours ces derniers, qui, n'ayant pas tardé à reconnaître la valeur des promesses qu'on leur avait faites, s'étaient hâté, de leur côté, de repasser les Alpes.

Or, les Allobroges, nous le savons, se soulevèrent dès qu'ils eurent eu connaissance de l'insuccès de leur députation. Il s'ensuit donc, forcément, que ce peuple n'eût guère le temps de juger si le nouveau préteur « marchait sur les traces de ses prédécesseurs, » et, par conséquent, qu'il est complètement faux qu'il se soit révolté « à cause de la tyrannie et des concussions de Pomptinus. »

Il suffira de signaler l'erreur de M. Pilot, qui fait de Pomptinus le successeur de Fonteius,— de Fonteius qui était sorti de charge depuis six ans, lorsque Pomptinus vint en Gaule, —supprimant, entre autres, la préture de Pison, qui donna lieu au procès intenté spécialement par les Allobroges.

M. Pilot, sans plus s'inquiéter du texte de Dion Cassius, qui dit le contraire, prétend aussi que « Pomptinus se contenta d'opposer aux révoltés son lieutenant Manlius Lentinus, persuadé que le danger n'était pas assez grand pour prendre en personne la direction de cette guerre. »

Nous n'insisterons pas sur la manière dont il explique les divers mouvements des Romains et des Allobroges; il a puisé évidemment aux mêmes sources que M. Amédée Thierry, sans savoir se garder, toutefois, de certaines invraisemblances par trop grandes, dont une critique plus éclairée a su préserver l'auteur de l'*Histoire des Gaulois.*

Ainsi, M. Pilot suppose une alliance des Allobroges avec les Voconces, dont M. Am. Thierry ne dit mot, et pour cause; il pousse la fantaisie jusqu'à prétendre que Catugnat, avant même d'avoir battu Lentinus sur l'Isère, voulait « transporter la guerre chez les Volces, au-delà du Rhône, comptant par cette diversion le forcer (Lentinus) à quitter le territoire des Voconces. » Après cette victoire, Catugnat

exécute en effet son projet, mais « il manque l'occasion « de forcer le gouverneur à entrer en composition, en per- « dant du temps, au lieu de marcher directement sur Nar- « bonne. »

Quant à la dernière partie du récit de M. Pilot, qui est relative au siége de Solonion, nous aurons l'occasion d'y revenir, lorsque nous chercherons nous-même à déterminer l'emplacement de cette ville; pour le moment, nous nous bornerons à y signaler l'intervention, toute de fantaisie, du chef Voconce Indutiomare, dont le nom n'est cité par les historiens qu'à l'occasion du procès de Fonteius, dans lequel il figura comme chef de la députation envoyée à Rome par les Gaulois de la Province. Nous noterons également un détail du siége qui nous a paru singulier, pour ne rien dire de plus : « Catugnat, dit M. Pilot, résista « encore quelques jours; *les vivres commençant enfin à* « *manquer*, il préféra tenter de s'échapper pendant la « nuit, malgré la vigilance des lignes ennemies, que de « demander à capituler. *D'autres racontent qu'il périt à ce* « *siége.* »

Quand on voit un écrivain sérieux, dans un mémoire que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a jugé digne d'être couronné, interpréter avec un pareil sans-gêne un fait aussi simple que cette campagne des Romains dans le pays des Allobroges, que Dion Cassius raconte en vingt lignes, on se prend à concevoir des doutes étranges sur la façon dont peuvent être faites certaines histoires générales, recommandées et approuvées, et l'on arrive à se demander si beaucoup d'entre elles se tireraient à leur avantage d'un examen attentif et procédant par comparaison directe avec les documents originaux.

Nous arrivons à M. Mermet aîné, de Vienne. Déclarons-le tout d'abord : nous avons la plus grande sympathie, l'estime la plus profonde pour cet érudit patient, ce savant modeste, qui réussit à raviver parmi ses concitoyens le goût des arts

et le culte des glorieux souvenirs (1). On lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire de la ville de Vienne* (2), pleine de documents précieux, et écrite avec goût. C'est dans cet ouvrage que se trouve le récit de la guerre des Allobroges dont nous allons nous occuper.

Et d'abord, constatons que si M. Mermet aîné se trompe en *expliquant* Dion Cassius, il ne cherche pas, du moins, à en imposer au lecteur et à lui donner du roman pour de l'histoire. La plus grande faute dans laquelle il soit tombé, c'est d'avoir fait durer la guerre trois années. La première année (an 62), Manlius Lentinus est défait; l'an 63, c'est le tour de Marius et de Galba d'être repoussés; enfin, Pomptinus en personne attaque et soumet l'Allobrogie, l'année suivante.

Il est fâcheux qu'en sa qualité d'historien viennois, M. Mermet aîné n'ait pas donné, dans son livre, au moins tout ce que dit Dion Cassius sur cette guerre. On s'explique difficilement, en effet, son silence sur des incidents qui intéressent à un aussi haut point le Dauphiné, et par suite la ville de Vienne (3). Ne pas mentionner le nom de *Ventia* dans une histoire de Vienne, c'est une omission qu'on ne sait vraiment comment justifier (4).

M. Delacroix, dans sa *Statistique de la Drôme*, ouvrage d'ailleurs remarquable et qui a eu les honneurs d'une deuxième édition, s'en est entièrement rapporté à l'opinion de M. Mermet aîné, il le dit lui-même; à l'exemple de ce

(1) M. Thomas Mermet aîné naquit à Vienne en 1780; il y mourut le 21 mars 1846, après une vie des mieux remplies.

(2) Trois volumes in-8°. Vienne, 1828, 1833 et 1854. Le troisième, posthume, a été publié par les filles de l'auteur.

(3) Nous croyons savoir que M. Mermet aîné, dans les derniers jours d'une vie si bien remplie par l'étude, s'occupait de la solution du problème que soulève la situation géographique de *Ventia*, dans la pensée de combler les lacunes qu'on remarque dans son récit de la campagne de Pomptinus.

(4) Nous avons vu que M. Amédée Thierry, de son côté, nomme à peine Solonion, et ne dit pas un mot du siége qu'eut à soutenir cette ville.

dernier, il a donc fait durer trois ans la résistance des Allobroges, avec les mêmes alternatives de succès et de revers.

M. Long, auteur d'un savant mémoire intitulé : *Recherches sur les antiquités romaines du pays des Vocontiens*, inséré dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1), dit à peu près les mêmes choses, sans déterminer la durée de la guerre. Cet érudit est tombé dans une erreur assez singulière, en faisant, par inadvertance sans doute, du lieutenant Manlius Lentinus, deux hommes, deux lieutenants du préteur : « Quelques avantages remportés d'a-« bord sur Manlius, lieutenant de Pomptinus, n'empêchent « pas Lentinus, *autre lieutenant du propréteur*, de prendre « une de leurs places (des Allobroges), que Dion appelle « *Ventia.* » Nous n'inventons rien, comme on le voit.

Nous arrivons enfin à Chorier, que nous avons réservé comme le plus *coupable*, qu'on nous pardonne ce mot qui sent plus son juge que son critique ; mais n'est-ce pas une faute grave, en effet, que d'avoir donné l'exemple de l'infidélité dans l'histoire, comme il a fait en cette occasion, exemple trop bien suivi par malheur, puisque tous les écrivains dont nous venons d'examiner successivement l'opinion, non-seulement se sont inspirés de lui, mais ont cru pouvoir, en le copiant, se dispenser de consulter l'auteur original, Dion Cassius. Nous ne faisons aucune exception, et le reproche s'adresse aussi bien à M. Long qu'à M. Pilot, à M. Delacroix qu'à M. Amédée Thierry. Ce dernier, nous devons le dire, serait même, avec M. Pilot, celui de tous ces imitateurs qui aurait le plus emprunté à l'historien du Dauphiné. Ainsi, le mouvement de Manlius Lentinus rejoignant Pomptinus après sa défaite de l'Isère, la marche de Catugnat contre Narbonne et contre Marseille, le retour offensif du préteur, tout cela est dans Chorier ; M. Amédée Thierry

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2e série, ANTIQUITÉS DE LA FRANCE, tome II.

n'a fait qu'élaguer le récit trop touffu de son prédécesseur, en y ajoutant, il est vrai, le charme de son style, et aussi l'invraisemblance, signalée plus haut, de la retraite de Pomptinus sur Narbonne.

Après cela, il nous paraît inutile d'exposer le *système* de Chorier; nous n'aurons du reste que trop souvent, dans le cours de ce travail, l'occasion de citer l'opinion de cet écrivain qui eut sans doute du talent, mais qui, ayant beaucoup écrit, beaucoup trop même, ne s'est pas assez donné la peine de s'assurer si ses assertions étaient toujours fondées (1).

M. Emile Lacour admet, comme nous, la simultanéité des mouvements de Lentinus et de Marius et Galba, mais avec cette différence qu'en plaçant Ventia dans le pays des Voconces, il suppose que Lentinus avait pour mission « d'inquiéter cette nation et les peuples des montagnes, de les combattre chez eux et de les empêcher de se joindre aux Allobroges. »

M. Lacour, à l'exemple de M. Pilot, croit à une alliance des Voconces et des Allobroges; nous démontrerons bientôt l'invraisemblance de cette opinion.

D'après le même écrivain, la seconde armée romaine, celle de Marius et de Galba, « qui doit frapper la révolte au cœur, » opère seule contre les Allobroges.

(1) Dans une lettre que nous venons de recevoir de M. Louis Fochier, de Bourgoin, bien connu par ses travaux sur le Dauphiné, lettre à laquelle nous aurons bientôt l'occasion de faire d'autres emprunts, le jugement porté sur Chorier est encore plus sévère. « Nos vieux historiens dauphinois, Chorier et Guy Allard, *dont l'érudition est dénuée de toute critique et qui fourmillent d'assertions hasardées et inexactes*, ne sont pas des guides à suivre. » Le dernier ouvrage publié par M. Louis Fochier, intitulé : *Recherches historiques sur les environs de Bourgoin* (Lyon, Bouillieux père et fils, 1865, in-8°), se recommande par l'intérêt et la nouveauté, chose assez rare dans les travaux de ce genre. Il contient, en effet, des détails, la plupart inédits, sur l'histoire des petites villes de Demptezieu, Saint-Chef et Maubec, sur la famille Alleman, célèbre dans les annales du Dauphiné, ainsi que sur le séjour de J.-J. Rousseau à Bourgoin et dans les environs de cette ville.

M. Lacour, dont le tort a été de chercher l'emplacement de Solonion *trop près de l'Isère*, trouve « le plan du prèteur complétement inintelligible, si l'on admet que les Romains n'ont pas eu d'autres ennemis que les Allobroges, si l'on veut que Ventia se soit trouvée, comme Solonion, dans le territoire allobrogique sur la rive droite de l'Isère. » Il se demande pourquoi Pomptinus aurait, dans ce cas, divisé en plusieurs corps, une armée qui devait opérer sur un *territoire aussi restreint.* » On voit que la pensée de M. Lacour est constamment fixée sur les bords de l'Isère; mais qu'on reporte l'emplacement de Solonion où nous l'avons retrouvé, c'est-à-dire à plus de 40 lieues de cette rivière, le *territoire n'étant plus aussi restreint*, le plan de campagne de Pomptinus deviendra on ne peut plus compréhensible. Mais n'anticipons pas sur la suite de ce travail : il sera temps de revenir sur ce point quand nous nous occuperons spécialement de déterminer la situation de Solonion. Du reste, l'erreur de M. Lacour ne porte véritablement que sur le terrain de la lutte; il a fort bien compris que la véritable armée, chargée de porter le coup fatal à la révolte, c'était le corps des lieutenants Marius et Galba (1), et que le corps de Lentinus n'était qu'une armée d'observation (2).

M. Emile Lacour a commis encore quelques inexactitudes que nous devons signaler :

Il prétend que Lentinus « perdit toute son armée » dans le combat de l'Isère, alors que Dion Cassius dit « qu'il aurait perdu son armée » sans le violent orage qui vint séparer les combattants. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

(1) La présence de deux lieutenants ne semble-t-elle pas indiquer à la fois une armée plus nombreuse et une mission plus importante.

(2) A notre avis, l'expression *armée d'observation* ne s'applique pas rigoureusement au corps de Lentinus, qui, dès le début de la campagne, prend une part active à la lutte; Lentinus semble avoir eu spécialement pour mission d'opérer sur la frontière de l'Isère une fausse attaque, qui détournât l'attention des Gaulois de leur frontière occidentale menacée par l'autre armée romaine.

Il fallait retrouver une nouvelle armée à Lentinus, après avoir fait périr la sienne « tout entière » sous le fer des soldats de Catugnat. C'est dans le camp du préteur que M. Lacour envoie le lieutenant « reconstituer son armée. » Par la prise de Ventia, suivant le même écrivain, Catugnat fut réduit à ses propres forces. C'est une hypothèse toute naturelle quand on place Ventia chez les Voconces, mais comme la cause n'est pas exacte, l'effet ne saurait être vrai. La prise de Ventia ne dut être qu'un incident très-secondaire pour Catugnat à la veille de jouer, dans un dernier combat, le sort de l'Allobrogie sous les murs de Solonion.

V

Nous avons établi, le texte de Dion Cassius à la main, l'unité d'action du côté des Romains et la simultanéité dans les opérations des lieutenants du préteur, et, par suite, réduit les proportions de cette campagne, dont quelques écrivains ont singulièrement exagéré l'importance et la durée, à celles d'une simple marche offensive des troupes de Pomptinus divisées en trois corps d'armée, manœuvrant à une certaine distance les uns des autres, de façon à attirer d'abord l'attention de l'ennemi sur un seul point, le premier menacé (l'Isère), et à masquer, par cette fausse attaque de l'aile droite, les mouvements de l'aile gauche et de la réserve, destinés à frapper l'insurrection au cœur; il nous reste à indiquer sur la carte la marche des trois armées, afin d'arriver à déterminer topographiquement la situation des lieux cités par l'historien grec, savoir :

1° Le lieu avantageux où Pomptinus établit son camp;

2° La ville de *Ventia;*

3° L'emplacement du champ de bataille près de l'Isère, témoin de la victoire remportée par Catugnat sur Lentinus;

4° La ville de *Solonion*.

Cette seconde partie de notre travail, partie essentiellement topographique et stratégique, comporte quatre subdivisions principales, répondant chacune à l'un des quatre problèmes posés.

CAMP DE POMPTINUS.

§ 1er.

Pour bien comprendre les mouvements de l'armée romaine, la première condition est de savoir au juste à quel ennemi elle a eu affaire.

Nous devons donc examiner, tout d'abord, si les Allobroges étaient seuls à soutenir le poids de la guerre, ou bien s'ils avaient des alliés, et, notamment, si parmi ces alliés se trouvaient les Voconces.

La solution de ce premier problème est d'un intérêt capital. Suivant que les Voconces étaient ou n'étaient pas alliés des Allobroges, on comprend, en effet, que les Romains ont dû adopter telle ou telle manœuvre, d'après la position, la nature et l'étendue du pays soulevé contre eux. Cette solution doit également nous apprendre, sinon où était situé Solonion, du moins où il n'était pas, et par suite nous aider dans nos recherches pour déterminer le véritable emplacement de cette ville. Mais la question, envisagée à ce point de vue, ne saurait être qu'un corollaire de la première proposition ; il n'y a donc pas lieu de nous y arrêter actuellement.

La première observation que nous ferons, c'est que, dans tout le récit de Dion Cassius, il n'est question que des Allobroges : Allobroges ou barbares, il ne nomme pas autrement les adversaires des généraux romains. En un seul endroit, l'historien se sert d'une périphrase qui peut faire,

nous en convenons, l'objet d'une contestation ; c'est quand il dit que Catugnat, chef de toute la nation, accourut au secours de Ventia avec les habitants de la contrée *et d'autres des bords de l'Isère*. Mais rien ne s'oppose, d'une part, à ce que *ces autres habitants des bords de l'Isère* ne fussent pas eux-mêmes des Allobroges (1); d'autre part, en admettant que ce ne fussent point des Allobroges, ne peut-on supposer vraisemblablement que c'étaient des *Médules*, des *Graïocèles* et des *Ceutrons*, peuplades qui occupaient, en effet, toutes les vallées supérieures de l'Isère (2), et qui pouvaient fort vraisemblablement s'être liguées avec les Allobroges contre l'ennemi commun de leur indépendance. L'alliance de ces peuples avec les Allobroges ne pouvait en rien influer sur les opérations du général romain, puisque pour parvenir chez eux, en supposant que l'idée lui en pût venir, il fallait tout d'abord qu'il se rendît maître de l'Allobrogie. Dans tous les cas, ces « autres habitants des bords de l'Isère » ne sauraient être des Voconces, par la raison que la ruine de ce peuple avait été consommée par les proscriptions, par les spoliations, par le fer, par le feu, à la suite de la double insurrection de 78-77 et 76-75. Rome souffrait une première révolte; mais à la seconde, son impitoyable génie mettait le pied sur le peuple qui avait osé méconnaître à deux fois son omnipotence, et c'en était fait du vaincu (3). Nous verrons que les Allobroges, dont Pomptinus

(1) Ἄλλοι n'est mis, dans Dion Cassius, que par opposition à τινές, quelques-uns, qui se rapporte évidemment à αὐτων, désignant lui-même les habitants des campagnes (τῶν ἐν τοῖς ἀγροῖς ὄντων), dont il a été question plus haut et non pas τοῦ παντὸς ἔθνους; et par suite ces *autres* qui habitaient les bords de l'Isère, comme les paysans des environs de *Ventia*, pouvaient fort bien être des Allobroges.

(2) Les Voconces n'occupaient qu'une fort courte étendue de la rive gauche de la basse Isère, de Saint-Gervais jusque vers Romans.

(3) On connaît le mot fameux qui résume toute la politique du sénat vis-à-vis des peuples vaincus :

Parcere subjectis et debellare superbos.

allait châtier la deuxième insurrection, ne se relevèrent pas, eux non plus, du coup qui leur fut porté. En supposant même, ce que l'histoire contredit, que Fonteius, après Pompée, n'eût pas frappé sur les Voconces ce coup fatal sous lequel les peuples « récidivistes » succombaient à tout jamais, comment croire que, dans le court espace de temps qui sépare l'insurrection des Allobroges (an 62 av. J.-C.) de la soumission des Voconces (an 75 av. J.-C.), ces derniers eussent pu se remettre assez de leurs premiers revers pour tenter un dernier effort, alors surtout que de toutes parts, comme nous le savons, ils étaient surveillés par des colonies militaires ou des municipes intéressés à faire avorter leurs projets? D'ailleurs, s'ils avaient aidé les Allobroges, leur nom était assez connu des Romains pour qu'il figurât dans l'histoire; or, nous avons vu que Dion Cassius ne les nomme pas. Tite-Live, dans l'unique passage de son *Epitome* où il est question de cette guerre, passage que nous avons cité, ne parle que des Allobroges : « Cn. Pomptinus prætor, *Allobroges qui rebellaverant ad Solonem domuit.* » Cicéron de même, dans son *Discours sur les Provinces consulaires* (voir plus haut), ne fait mention que des Allobroges (*bellum Allobrogum*).

Devant de tels témoignages, on ne saurait soutenir une opinion contraire. Cependant, la plupart des écrivains modernes qui ont traité cette question, MM. Delacroix, Pilot, Lacour, notamment, ont parlé d'une alliance entre les Allobroges et les Voconces; mais il convient de remarquer qu'ils n'ont fait qu'adopter une opinion précédemment émise par Chorier. Avant ce dernier, jamais il n'était venu à l'idée des Adrien de Valois et des d'Anville d'interpréter de cette façon les textes. Nous sommes heureux, du reste, de trouver un auteur contemporain qui ne se soit pas laissé influencer par l'allégation sans preuve de Chorier et de ses imitateurs. M. Macé, dans le mémoire que nous avons déjà cité, ne laisse pas supposer un seul moment qu'il partage sur ce point leur

opinion. Ni Walkenaer, ni M. Amédée Thierry ne parlent non plus des Voconces, et avant eux Mermet aîné, l'historien de Vienne, s'était déjà bien gardé de tomber dans cette erreur.

Notre conclusion ne saurait donc être douteuse, lorsque nous avons pour nous l'autorité de Dion Cassius, de Tite-Live, de Cicéron, d'Adrien de Valois, de d'Anville, de Mermet aîné, de Walkenaer, de M. Amédée Thierry et de M. Macé; que l'opinion contraire ne repose que sur une allégation de Chorier : non, les Voconces ne soutinrent point les Allobroges; les Allobroges furent seuls à lutter contre Rome. Dès lors, tous les efforts de Pomptinus devaient *uniquement* se porter sur l'Allobrogie.

Mais le pays est grand; il s'agit de circonscrire le terrain sur lequel manœuvrèrent les deux armées ennemies.

L'Allobrogie, dont nous avons fixé les limites au début de ce travail, se divisait topographiquement en deux grandes régions : le bas pays ou la plaine et le haut pays ou la région montagneuse.

La plaine, bornée au nord et à l'ouest par le Rhône, occupait la partie occidentale de cette contrée; la région montagneuse toute la partie orientale. Ces deux grandes divisions naturelles avaient pour limite commune une ligne légèrement sinueuse, allant du nord au sud et partant du point où le Guiers se jette dans le Rhône pour aboutir un peu au-dessus du confluent de la Bourne et de l'Isère.

Des marais au nord, d'immenses forêts au centre, partout un sol tourmenté, entrecoupé de collines et ravins profonds, tel était le bas pays. Dans l'autre région, des montagnes inaccessibles ne laissaient, pour parvenir au plateau fertile au milieu duquel s'élevait Lemincum, que deux étroits passages : la vallée de l'Isère au midi, la vallée du Rhône au nord.

Pour s'emparer de la contrée basse, une armée venant de la province romaine ne rencontrait, il est vrai, en fait

d'obstacles naturels sérieux à surmonter, que l'Isère, assez large et très-profonde. Après cela, il lui restait à compter avec le patriotisme des habitants, paysans robustes, chasseurs infatigables, au milieu d'un pays inconnu, sans chemins et admirablement disposé pour la guerre de partisans.

Quant à la conquête de la région montagneuse, elle présentait bien d'autres difficultés : la première, grande encore aujourd'hui que les forêts se sont éclaircies, que les torrents ont été comprimés par des digues, que des routes conquises en partie sur le rocher, en partie sur l'abîme, ont ouvert de tous côtés des communications faciles, devait coûter alors des efforts surhumains; il s'agissait en effet de se frayer un chemin à travers des défilés affreux, des ravins épouvantables, où cent hommes déterminés, et Dieu sait qu'il n'en manquait pas parmi les Allobroges! pouvaient arrêter et exterminer toute une armée. N'était-ce même pas une folie de l'entreprendre?

Nous allons essayer d'indiquer, d'après la conformation des lieux, la marche qu'imposait à une armée venant de la Province, un plan de campagne ayant le haut plateau de l'Isère pour objectif, et c'était là que devaient tendre les Romains , s'ils voulaient véritablement soumettre toute l'Allobrogie.

Nous avons dit qu'il n'y avait que deux routes pour y parvenir et quelles routes! la vallée de l'Isère au midi et le Rhône supérieur au nord.

L'armée partant de la Province remontait la rive gauche du Rhône par la *voie Domitienne*, qui pénétrait déjà jusque chez les Allobroges, puisque ceux-ci avaient reproché à Fonteius les extorsions dont l'établissement de cette voie avait été pour lui le prétexte (1).

(1) Cicéron, *Pro Fonteio*, VII; et Bergier, *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, l. IX.

Parvenus sur les bords de l'Isère, il semble que les Romains n'avaient qu'à remonter cette rivière, soit par l'une, soit par l'autre de ses rives.

Mais par la rive gauche, c'est-à-dire par le pays des Voconces, à deux journées de marche, ils auraient rencontré un premier obstacle, la Bourne, dont le passage était des plus faciles à défendre, et dans l'angle que forme le confluent de cette rivière avec l'Isère un vaste plateau triangulaire sur lequel une armée pouvait se retrancher dans une excellente position. Mais supposons le passage de la Bourne forcé, l'armée de la plaine de Bayanne repoussée de ses positions; mieux encore : supposons que, par suite de circonstances que nous verrons se produire du reste à propos de Ventia, les Allobroges aient négligé de défendre l'un et l'autre de ces points; les Romains, après s'en être emparés sans coup férir, continuent de remonter l'Isère, lorsque à la hauteur de St-Quentin, ils sont arrêtés par un rempart infranchissable : ce sont les montagnes de l'Échaillon et de Sassenage, dont le pied baigne dans la rivière. L'armée ne peut aller plus loin, il faut forcément qu'elle rebrousse chemin.

Par la rive droite, le passage n'est pas plus facile. Les Romains, en admettant que les Allobroges aient négligé de détruire le pont qui relie les deux rives (1), traversent ce pont et se mettent en marche le long de l'Isère en remontant le courant ; mais, avant d'arriver à Saint-Lattier, où passe actuellement la route de Valence à Grenoble, le même obstacle que nous avons vu leur opposer une barrière infranchissable sur la rive gauche, la montagne, leur barre encore ici le chemin. On nous accusera peut-être d'exagérer la difficulté du passage, à en juger par l'état actuel des lieux ; mais personne n'ignore que par suite des atterrissements

(1) Ce pont, qui a dû être construit vraisemblablement en même temps que la voie Domitienne, existait encore au moyen âge. M. Delacroix dit qu'on le trouve dénommé dans de vieux titres : *le pont de la Déesse*, parce que Cybèle avait un temple près de là.

successifs de l'Isère, atterrissements considérables, le sol de la vallée s'est élevé de plusieurs mètres; le fond s'est donc élargi; aujourd'hui il existe sur la rive gauche un chemin de grande communication, sur la rive droite une grande route; mais il faut se reporter à dix-neuf cents ans en arrière et se figurer ce que devait être cette gorge encaissée entre des montagnes couvertes de forêts impénétrables, et au fond de laquelle l'Isère roulait ses eaux torrentueuses, pour comprendre que nous n'avons rien avancé qui ne soit justifié, en disant que l'entrée du Graisivaudan n'était pas possible à une armée par l'Isère inférieure.

Nous n'ignorons pas qu'on va nous objecter le *passage d'Annibal;* mais, outre qu'il n'est pas prouvé qu'Annibal ait remonté l'Isère, comme le prétendent quelques commentateurs de Polybe et de Tite-Live, attendu que l'opinion contraire, celle qui fait passer le grand capitaine par le col de Genèvre, est beaucoup plus vraisemblable, nous prétendons précisément opposer nos raisons aux partisans du premier système. D'ailleurs, dans une question pareille, il y a un témoin qui ne trompe pas, c'est l'état des lieux, en tenant compte, bien entendu, des changements que peut y avoir apportés la civilisation.

Mais cette vallée de l'Isère est-elle donc impénétrable? Non, assurément; ce serait malheureux pour le plus beau pays de France.

Il existe un passage, mais un seul, d'ailleurs large, commode, facile; c'est le passage par la Valloire (1), la plaine de la côte Saint-André, la plaine de Bièvre et la vallée de la Fure. Sur cette route, pas d'obstacles : ni montagnes à escalader, ni grosses rivières à traverser; une immense forêt, il est vrai, mais à travers laquelle des chemins étaient déjà

(1) *Vallis aurea.* On prétend que l'Isère coulait autrefois dans la vallée de la Côte-Saint André; mais comme elle a son cours actuel depuis les temps historiques, nous n'avons point à nous occuper de ce changement de lit, qui n'intéresse que la géologie.

vraisemblablement tracés; où du moins, à défaut de chemins tracés, la hache des légionnaires pouvait facilement s'ouvrir une route. L'armée, après avoir passé le *pont de la Déesse*, gagnait la Valloire, soit en suivant tout droit la voie Domitienne jusqu'à *Ursolis* (Saint-Vallier), soit en coupant à travers la plaine ondulée qui s'étend dans l'angle formé par le confluent de l'Isère et du Rhône.

De la Valloire, la route est directe par Saint-Étienne de Saint-Geoire et-Rive; de Rive à Tullins, il y a pour une armée un mauvais pas à traverser, mais c'est l'affaire de quelques heures à peine, et l'on arrive sur la rive droite de l'Isère, assez large en cet endroit, la rivière ayant établi de toute antiquité sont lit au pied des montagnes qui bordent sa rive gauche, circonstance que nous avons invoquée plus haut pour démontrer l'impossibilité d'une attaque par cette rive.

L'armée remontait alors l'Isère, par la rive droite, jusqu'au-dessus du confluent de cette rivière avec le Drac, c'est-à-dire au pied même de *Cularo*, qui, selon toute vraisemblance, devait occuper les hauteurs que domine la citadelle actuelle de Grenoble. A Cularo, les rochers rendaient nécessaire le passage de la rivière, et l'on continuait de remonter l'Isère par la rive gauche.

La seconde voie, par la vallée du Rhône, quoique beaucoup plus longue, avait l'immense avantage, sur la précédente, d'être constamment en plaine. On passait par Vienne, Saint-Quentin, Crémieux, la Tour-du-Pin; on traversait le Guiers près de son embouchure dans le Rhône, et remontant la rive gauche de ce fleuve jusqu'à l'endroit où il reçoit la Leisse, on entrait dans la large vallée à l'extrémité de laquelle s'élevait *Lemincum* (vieux Chambéry).

Assurément il y avait d'autres passages familiers aux gens de la contrée, mais trop dangereux, sinon impraticables, pour une armée s'avançant en pays ennemi.

Nous n'avons jusqu'ici énuméré que les difficultés naturelles que l'armée romaine allait avoir à surmonter : le pas-

sage de l'Isère, un pays couvert, d'un côté d'étangs, de l'autre de forêts, de défilés redoutables; ajoutons-y quelques places assez fortes dont il fallait s'emparer, autant pour la sûreté de la marche en avant, que pour se créer des points d'appui et de ravitaillement, dans le cas où, par suite d'une circonstance malheureuse, on serait obligé de battre en retraite.

§ 2.

Si quelque chose étonne tout d'abord dans le récit de Dion Cassius, c'est qu'il n'y soit pas fait mention de la ville de Vienne, la plus importante déjà de l'Allobrogie (1). Nous croyons avoir compris la raison de ce silence; mais avant de nous expliquer, il convient d'établir quelle était la situation politique de cette ville au moment où s'ouvrit la campagne de Pomptinus.

Il est à présumer que les Romains, séduits par l'heureuse position de Vienne, en avaient fait, dès leur première installation chez les Allobroges, le centre politique et commercial de la contrée. Quelques auteurs croient que cette ville était déjà la capitale des Allobroges; cette opinion ne s'appuie sur aucun texte, et, comme nous l'avons déjà indiqué, nous serions bien plus disposé à penser que la capitale de ce peuple était *Bergusium* (Bourgoin), dont le nom rappelle évidemment celui des Allobroges (2).

Nous ne devons pas du reste nous occuper de cette question, dont la solution ne se rattache que très-indirectement à notre sujet.

(1) A moins qu'on ne voie *Vienne* dans *Ventia,* comme M. Serpette de Marincourt l'a fait dans son *Histoire des Gaules,* opinion tout à fait hypothétique et à l'appui de laquelle, d'ailleurs, cet écrivain n'a donné aucune espèce de raison.

(2) *Broge, brige, berg,* sont les différentes formes d'un même radical.

L'auteur de la prétendue *Histoire de la ville de Vienne sous les douze Césars*, M. Mermet aîné, attribue au préteur Pomptinus et, par suite, place après la deuxième conquête du pays, l'établissement à Vienne d'une colonie « composée de vétérans choisis dans les légions qui avaient aidé à conquérir l'Allobrogie, et de familles italiennes attirées dans le pays. » Nous croyons qu'il faut faire remonter la colonisation de Vienne à l'époque où le pays des Allobroges, conquis par Fabius Maximus, fut réuni à la Narbonnaise. La preuve nous manque, mais la vraisemblance est en notre faveur. La conquête, en effet, n'eût été que fictive, si les Romains n'avaient établi, dans le pays même, une ou plusieurs forteresses destinées à maintenir la nation dans l'obéissance. Et quelle place convenait mieux que Vienne pour cet objet? Établie dans une forte position, défendue d'un côté par le Rhône, de l'autre par une enceinte continue de collines admirablement disposées pour la défense, elle avait le grand avantage, en cas de siége, d'opposer une résistance d'autant plus longue, qu'elle pouvait être secourue en tout temps par le Rhône. Aimar du Rivail, sur la foi d'Adon, qui déclarait s'appuyer lui-même sur un passage de Tite-Live, passage qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, prétend que Sempr. Gracchus, passant par le pays des Allobroges pour se rendre en Espagne, fit construire à Vienne, sur le Rhône, un pont fortifié aux deux extrémités (1). Il va de soi, si le fait est exact, que la question de la colonisation de Vienne au temps de Gracchus serait par là résolue, car la construction d'un pont « permanent et fortifié » indiquerait assez l'importance que les Romains attachaient dès cette époque à la possession de cette ville.

Nous ne sommes pas seul d'ailleurs de cet avis ; un archéo-

(1) Et dum in Hispaniam ulteriorem Tiberius Sempronius Gracchus pergeret, apud Viennam Allobrogum pyramidem miro opere construxit, et *pontem supra Rhodanum* fundatis in utroque latere castris ædificavit ut ab Adone et Livio didiscimus. » (Aymari Rivallii Delphinatis, *de Allobrogibus*, lib. I.)

logue viennois distingué, M. Delorme (1), comptait qu'à la mort de César, il y avait près de quatre-vingt-dix ans que Vienne était colonie romaine, ce qui reporte bien l'époque de la colonisation vers l'année **122**, date de la conquête de l'Allobrogie par Fabius.

Nous croyons voir au surplus une preuve que Vienne était colonie romaine, précisément dans le silence de Dion Cassius à cet égard. On reconnaîtra en effet que si cette ville, la plus importante du pays, au dire des géographes anciens, eût pris part à la révolte, — ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire, si elle n'avait été colonie romaine, — Pomptinus, au lieu de s'arrêter à assiéger de simples oppidums comme Ventia et Solonion, aurait dû chercher d'abord à s'emparer de Vienne, ce qui lui était possible par le Rhône, pour s'en faire un point d'appui. Par suite, nous sommes donc autorisé à conclure que ce point d'appui, les Romains ne l'avaient point perdu; nous montrerons plus tard qu'ils surent s'en servir (2).

(1) *Recherches historiques sur le temple d'Auguste et de Livie*, par M. T.-C. Delorme, p. 56. (Dans le volume intitulé : DESCRIPTION DU MUSÉE DE VIENNE (ISÈRE). Vienne, Girard, lib.-édit.)

(2) L'auteur de la *Vie de César*, dans les quelques lignes qu'il daigne consacrer à la question qui nous occupe, suppose, nous ne savons sur la foi de quel auteur, que les Allobroges s'emparèrent de Vienne. Voici, du reste, le passage tout entier :

« Les Allobroges s'insurgèrent, s'emparèrent de la ville de Vienne (*), dévouée aux Romains, et surprirent, en 693, Manlius Lentinus, lieutenant de C. Pomptinus, gouverneur de la Narbonnaise Cependant, quelque temps après, celui-ci les battit et les soumit définitivement. Jusqu'à l'époque de César, dit Cicéron, nos généraux s'étaient contentés de repousser les Gaulois, songeant plutôt à arrêter leurs agressions qu'à porter la guerre chez eux. Marius lui-même ne pénétra pas jusque dans leurs villes et leurs demeures; il se borna à opposer une digue à ces torrents de peuples débordant sur l'Italie; C. Pomptinus, qui apaisa la guerre suscitée par les Allobroges, s'est reposé après la victoire. César seul a voulu soumettre la Gaule à notre domination. » (*Discours sur les provinces consulaires*, XIII.)

L'éminent écrivain a évidemment confondu les événements de l'année 62 avant

(*) « Les fugitifs viennois allèrent fonder la ville qui, plus tard, prit le nom de *Lugdunum*, en un lieu appelé *Condate*, nom synonyme de *confluent*. Dion Cassius, XLVI, L. » Dix-sept ou dix-huit ans après.....

Quant aux autres places du bas pays, nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment, car y placer dès à présent Ventia et Solonion, ce serait supposer résolue une question à laquelle nous n'avons pas encore touché.

§ 3.

Il nous reste maintenant à expliquer quelles étaient, du côté de l'Allobrogie, les *fines* ou frontières des Romains, car de la disposition de ces frontières, on le comprend facilement, devait dépendre, en grande partie, le plan de campagne de Pomptinus. Quelques lignes suffiront à cette explication.

Nous avons vu que, suivant toute vraisemblance, la colonie de Vienne était restée terre romaine au milieu de tout le reste du pays insurgé, soit que, assiégée par les révoltés avant l'arrivée du préteur, elle eût repoussé cette agression, soit, ce que nous inclinerions davantage à croire, que sa forte position et ses murailles l'eussent garantie de toute velléité d'attaque de la part des Gaulois, qui n'avaient ni le goût, ni les moyens, ni le temps même d'entreprendre un

Jésus-Christ avec ceux de l'année 41 ; cette année-là en effet, qui fut aussi celle de la mort de César, à la suite de violentes dissensions, les Allobroges ayant pris parti pour leurs concitoyens chassés de Vienne par les habitants d'origine latine, en expulsèrent à leur tour ces derniers, qui se réfugièrent au confluent du Rhône et de la Saône, près de *Lugdunum* (et non *Condate* situé loin de là), et où la même année, *par un ordre exprès du Sénat*, le gouverneur romain de la Gaule, Lucius Minucius Plancus construisit, tout exprès pour eux, une ville nouvelle qu'il nomma *Lugdunum* et qui est devenue Lyon. D'après la *Vie de César*, les Viennois, *fondateurs de Lyon*, seraient restés, de l'an 62 à l'an 41, « sans domicile ni résidence connus. » Vingt et un ans ! C'est inadmissible. (D'ailleurs on peut voir, à l'appui des faits que nous citons, l'*Histoire de la ville de Lyon*, de M. Monfalcon, t. I, p. 51 et suivantes.)

Nous ferons remarquer, en outre, que le passage du discours sur les *provinces consulaires*, tel que le donne l'auteur de la *Vie de César*, est incomplet, et, par suite, présente un tout autre sens que dans l'écrivain original.

long siège. Il devait donc entrer dans la pensée du préteur de manœuvrer de telle façon qu'il lui fût possible, à un moment donné, de se servir de cette place comme point d'appui et lieu de ravitaillement. Il eût été en effet de la plus grande imprudence de se lancer à travers une contrée aussi bien disposée que l'Allobrogie pour favoriser une longue résistance, sans s'être assuré à l'avance d'une ville assez forte pour qu'on y pût laisser, sous la garde d'une simple garnison, le gros des bagages, les approvisionnements, les blessés, tous les *impedimenta* qui devaient gêner la marche d'une armée en pays ennemi. C'eût été, d'autre part, une faute énorme de ne pas se servir dans ce but de Vienne, qui, par sa situation, l'esprit de sa population déjà pliée au joug de Rome, convenait mieux que toute autre à cet objet. Elle présentait du reste encore, sur les autres cités du pays, cet avantage qu'il était facile de s'y rendre et de l'occuper en force, sans donner l'éveil aux Allobroges, et pour ainsi dire, à leur insu. Les possessions de la République s'étendaient, en effet, sur la rive droite du Rhône, jusque vers le confluent de ce fleuve avec la Saône, depuis la soumission des Helviens et l'annexion de leur pays à la Province. Ce point est important à noter.

Nous voyons, dès à présent, que les Romains n'avaient pas qu'une seule entrée dans l'Allobrogie, par le sud, en traversant l'Isère, et qu'ils pouvaient attaquer également cette contrée du côté de l'Occident, par la rive droite du Rhône, restée en leur pouvoir. Nous avons démontré également qu'il était de leur intérêt d'occuper Vienne, manœuvre à laquelle rien ne s'opposait. Il est évident même, que sur tout le parcours du Rhône, aucun point n'était plus propice à un passage de ce fleuve, soit que le pont attribué à Sempr. Gracchus existât, soit qu'il n'y eût aucune communication à demeure entre les deux rives, puisque ce passage, s'effectuant en face d'une ville restée fidèle, ne devait pas être contrarié par l'ennemi. Il nous paraît donc

démontré que les deux lieutenants, Marius et Galba, traversèrent le Rhône à Vienne. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet; quant à présent, il nous suffit d'avoir indiqué la solution du problème.

§ 4.

Il nous reste à déterminer l'emplacement du camp où Pomptinus « attendit les événements. » Le récit de Dion Cassius est sur ce point d'un mutisme désespérant, si l'on s'en tient à la lettre : cherchons donc à l'expliquer.

L'historien grec se contente de dire : « Pomptinus envoya ses lieutenants contre les Allobroges. Quant à lui, s'étant établi dans un lieu favorable, il observa attentivement les événements, de manière à être toujours à même, suivant les circonstances et suivant les besoins, de faire parvenir à ses lieutenants, soit des avis, soit des renforts. » Telle est la traduction littérale.

Nous verrons, dans le chapitre suivant, le lieutenant Lentinus manœuvrer sur la basse Isère; nous avons dit que les deux autres lieutenants du préteur cherchèrent à gagner Vienne par la rive droite du Rhône. Quelle était dans ces circonstances la position la plus convenable au but que se proposait le général en chef? Il va de soi que nous ne chercherons pas à déterminer *la place exacte* de cette position; il nous suffira d'indiquer dans quel rayon elle a dû se trouver. Et encore, à défaut des données les plus rudimentaires, ne pourrons-nous arriver qu'à une conjecture; mais si, dans la suite de cette discussion, nous parvenons à prouver que cette conjecture s'accorde avec toutes les circonstances du récit de Dion Cassius et qu'elle est à la fois raisonnable et vraisemblable, nous nous déclarerons satisfait. On ne peut, en effet, exiger une démonstration mathéma-

tique d'un problème qui ne repose que sur des probabilités.

Tous les commentateurs, sans exception, ont placé le camp de Pomptinus sur la rive gauche du Rhône, un peu au-dessous du confluent de l'Isère, à Valence ou dans les environs. C'est la conclusion toute naturelle à laquelle on est conduit quand on ne tient pas compte de la simultanéité des mouvements de Lentinus, de Marius et de Galba, et que, pour déterminer la position du camp du préteur, on ne se préoccupe que des manœuvres exécutées par celui des lieutenants (Lentinus), qui forçait l'entrée de l'Allobrogie par l'Isère inférieure. Mais nous remarquons, d'une part, que rien dans le cours des faits n'indique que le campement de Pomptinus ait été aussi rapproché du terrain sur lequel manœuvrait Lentinus, tandis qu'il résulte évidemment du récit de Dion, que le préteur, négligeant un peu ce dernier, suivait, avec une attention plus particulière, les mouvements de ses deux autres lieutenants. Nulle part, en effet, dans le récit de l'historien grec, il n'est dit que Pomptinus se soit inquiété de la situation, un moment très-compromise, de Lentinus, tandis que dès qu'il apprend que Marius et Galba sont aux prises avec Catugnat, il court les rejoindre avec toute son armée. Nous nous croyons donc autorisé à conclure que le camp de Pomptinus devait être, sinon tout à fait voisin, du moins plus à portée du terrain d'opérations des deux généraux qui manœuvraient sur le Rhône, et par suite nous n'hésitons pas à le placer sur la rive droite du fleuve. Ceci n'a rien que de très-vraisemblable, du reste, étant donné le point de départ de l'armée, Narbonne; on se demande, en effet, pourquoi le préteur aurait traversé le Rhône dans la Province, lorsqu'il avait une armée manœuvrant sur chaque rive. Voici, du reste, comment nous comprenons la marche des trois armées romaines.

La première, sous les ordres de Lentinus, traverse le pays des Ségalauniens et attaque l'Allobrogie par sa frontière

méridionale. Nous verrons échouer cette armée sous les murs de Ventia.

Pendant ce temps, la seconde armée, — armée beaucoup plus nombreuse que la première, puisqu'elle est sous les ordres de deux lieutenants, — remonte le Rhône par la rive droite, et profitant de ce que l'attention des Allobroges est attirée sur l'Isère par l'attaque de Lentinus, cherche à gagner Vienne avant que l'ennemi détrompé ne songe à s'opposer à son mouvement tournant.

De son côté, Pomptinus, avec la réserve, marche derrière la seconde armée, mais parvenu à peu près à égale distance de l'Isère au sud et de la ville de Vienne au nord (30 kilomètres à vol d'oiseau), il s'arrête et établit son camp dans un lieu favorable, à *Champagne* (1), à 25 kilomètres au nord de Tournon, un peu au-dessus d'Andance; et placé là de façon à surveiller également ses deux ailes, « il attend les événements. »

Nous verrons par la suite, quand nous aurons déterminé l'emplacement de *Solonion*, que toutes les circonstances concourent pour autoriser notre conjecture et la rendre vraisemblable.

VENTIA.

§ 1.

Dion Cassius ne nous dit pas, il est vrai, que Ventia fût située dans le pays des Allobroges; mais son silence même

(1) Le nom de ce village (*) rappelle l'existence d'un camp (*campus*, dans la basse latinité); la configuration des lieux, les nombreux restes d'antiquités d'origine romaine qu'on y trouve, tout semble autoriser cette opinion qui, nous le répétons, n'est encore de notre part qu'à l'état de simple conjecture.

(*) *Campanium*, prælii locus, dans la loi salique. *Campanium* a d'abord signifié *planities*, une plaine; puis, par extension, *campus militaris*, champ de bataille, et enfin toute expédition militaire, d'où nous avons fait *campagne*.

à cet égard peut être considéré comme concluant. Si *Ventia* en effet eût appartenu à un autre peuple que les Allobroges, aux Voconces, par exemple, comme les Romains n'étaient pas en guerre avec cette nation, ce que nous avons démontré plus haut, notre historien se fût fait évidemment un devoir de nous donner les motifs qui avaient décidé Lentinus à assiéger une ville amie. On ne peut objecter ici que les Allobroges s'y étaient maintenus, après s'en être emparés lors des incursions dans la Province qui amenèrent l'offensive de Pomptinus, puisque Dion Cassius nous apprend qu'il n'y avait dans cette place que des habitants, si peu préparés, d'ailleurs, à une attaque, qu'à la seule nouvelle de la marche de l'armée romaine, « une partie d'entre eux cher-« cha son salut dans la fuite, et que le reste envoya une « députation à Lentinus pour lui demander la paix. » Au surplus, tous les écrivains qui ont traité cette question, à l'exception de Chorier et de M. Lacour, dont nous examinerons tout à l'heure le système, sont d'accord sur ce point, que « *Ventia* était chez les Allobroges. »

Adrien de Valois (1) croit avoir retrouvé *Ventia* dans la petite ville de *Vinay*, située à 10 hilomètres nord-est de Saint-Marcellin, à peu de distance de l'Isère (2).

Dom Bouquet (3) et d'Anville (4), et après eux la plupart

(1) *Notitia Galliarum*, art. *Sollonientium civitas*, vel *Salinæ*, p. 528 et 529.

(2) Voici en quels termes Adrien de Valois s'exprime :

« *La Sône*... parum distans à *castro ad Isaram* vulgò *Vinay* dicto, quod Ουεντιαν πολιν Αλλοβριγων *Ventiam urbem Allobrogum* Dio ibidem de Caii Pomptini victoria scribens nuncupat, atque cum Solonio conjungit. » La Sône, localité située sur l'Isère, à l'extrême frontière des Allobroges et à peu de distance du *Château-sur-l'Isère*, vulgairement nommé *Vinay*, le même que Dion nomme *Ventia*, ville des Allobroges, dans sa relation de la campagne de Pomptinus, et qu'il rapproche de Solonion. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que nulle part Dion ne dit que *Solonion* fut voisin (*conjungit*) de *Ventia*.

(3) Dom Bouquet se borne à citer l'opinion de de Valois : « Putat Valesius *Ventiam* nunc esse castrum vulgo *Vinay* dictum, ad Isaram in Diœcesi Gratianopolitana seu Cularonense. (Rerum Gallicarum et Franciscarum scriptores, tome I, p. 487, note.)

(4) D'Anville dit, de son côté : VENTIA. Dion Cassius, parlant d'une expédition

des historiens et des géographes, n'ont fait que reproduire cette opinion, sans prendre la peine d'en contrôler l'exactitude.

Walckenaer a osé, le premier, s'inscrire contre l'avis de de Valois, devenu presque article de foi; il place *Ventia* « à *Vence*, sur la petite rivière de Vence, à 3,000 toises de Grenoble, à l'est du chemin qui mène à la Grande-Chartreuse, près d'un lieu nommé *Scia*, et d'un château nommé le *Château d'Hercule* (1). »

M. Macé, dans le remarquable mémoire que nous avons déjà cité, croit avoir été mis sur la voie « par l'hypothèse toute gratuite » de Walckenaer. Voici son opinion :

« Le hameau de Vence est, en effet, situé sur les bords du torrent du même nom, qui, descendant du col de Porte, dans le massif de la Grande-Chartreuse, arrose les belles prairies du Sappey, les gorges profondes et pittoresques de Vence, de Quaix et de Saint-Egrève, et va se jeter dans l'Isère presque en face de Sassenage. Or, tout près de son confluent, au-dessus du village de Saint-Egrève et de la section importante de cette commune appelée Saint-Robert, où se trouve la dernière station du chemin de fer avant Grenoble, on voit, sur le flanc de la montagne, un rocher très-bizarre, très-curieux, appelé *Cornillon*, rocher escarpé, presque à pic du côté du midi, mais formant un plateau accidenté vers

qu'il date de l'an de Rome 693, contre les *Allobroges* qui étaient révoltés, fait mention d'une ville sous le nom de *Ventia*, qui devait être peu éloignée de l'Isère, selon quelques circonstances de l'expédition. Il y a lieu de croire, *avec M. de Valois*, que c'est *Vinay*, entre Moirenc ou Tullin et Saint-Marcellin, à quelque distance de la rive droite de l'Isère.

(1) *Géog. anc. des Gaules*, tome I, p. 197. Nous empruntons au mémoire de M. Lacour la note suivante : « Le ruisseau de la Vence se jette dans l'Isère à quatre kilomètres environ au-dessous de Grenoble. Le hameau du même nom se trouve derrière le mont Rachais, entre les villages de Quaix et de Corenc. J'ignore où est le lieu nommé Scia et le château d'Hercule, à moins pourtant que Walckenaer n'ait voulu désigner par ce nom une propriété de la famille de Reculais. »

la montagne. Ce plateau est couvert de ruines qui appartiennent, il est vrai, en grande partie, à des forteresses du moyen âge et du XVIe siècle. Mais le sol entier des champs cultivés sur ce plateau est rouge de briques que chaque coup de pioche met à découvert, et dont un grand nombre sont peut-être romaines. Ce qui est surtout incontestablement romain, c'est une citerne que j'y ai signalée le premier, et dans laquelle j'ai vu et décrit des tuyaux de terre cuite, une voûte revêtue de stuc, voûte dont les fondations sont formées de ce mélange de tuiles pilées et de chaux que Pline (XXXV, 46) appelle *signinum opus*, que les Romains seuls, ont employé et que l'on trouve également à Orange, à la Buisse près de Grenoble, à Menthon près d'Annecy, à Aix-les-Bains, etc. Je crois donc, et j'ai essayé de développer cette idée dans l'ouvrage que je viens de citer, que nous sommes ici en présence de ruines romaines, et que cet établissement romain aurait remplacé *l'oppidum* gaulois de *Ventia*, dont le nom se retrouve encore dans le torrent qui coule à peu de distance de là. »

Chorier place *Ventia* chez les Voconces, dont il fait des alliés des Allobroges, erreur que nous avons déjà relevée; il ne précise rien, d'ailleurs, quant à la position de la ville.

Enfin le dernier des commentateurs (1), M. Lacour, place également *Ventia* chez les Voconces, en indiquant sa position sur la rive gauche de l'Isère, au-dessus du confluent

(1) Tout récemment M. Fivel, de Chambéry, entraîné par son amour quelque peu exagéré de la terre natale, a retrouvé en Savoie : Alesia, Ventia, Solonion, Ocelum, Civaro, Labisco, etc., etc. « M. Fivel me paraît céder, d'une manière trop absolue, à une idée fixe, » m'écrit à ce sujet M. Fochier, en me signalant l'existence de la *Carte du pays des Allobroges* du champion de *Novalaise* (la nouvelle Alesia), carte que je n'ai pu me procurer encore. Sitôt que je connaîtrai les motifs qui ont pu déterminer M. Fivel à placer Ventia et Solonion en Savoie, je compte bien les examiner et faire de cette étude, si cela est nécessaire, le sujet d'un nouveau chapitre à ajouter à mon mémoire. Jusque-là je me borne à signaler cette nouvelle opinion.

de cette rivière avec la Bourne, dans les environs de Saint-Nazaire-en-Royans. La rive gauche de l'Isère, au-dessus du confluent des deux rivières, aurait appartenu aux Allobroges, d'après d'Anville, opinion que Walckenaër a soutenue et développée au congrès de Grenoble de 1857 (24e session des Congrès de France, tome II, pages 371 et 372), ce qui ferait cadrer, à la rigueur, l'opinion de M. Lacour avec le texte de Dion, duquel il ressort, comme nous l'avons démontré, qu'il faut chercher Ventia chez les Allobroges. Mais M. Lacour, qui a lui-même indiqué ce *palliatif*, dédaigne de s'en servir, persuadé qu'il est que les Voconces ont été, dans cette guerre, les alliés des Allobroges. A l'appui de cette hypothèse, il donne, entre autres raisons, celle de l'importance de la position de Saint-Nazaire, la clef du Royans, importance que nous avons signalée, et qui, comme nous l'avons démontré, est loin d'être favorable à son système. Au surplus, s'il est vrai que, selon toute vraisemblance, ce point devait être défendu, c'est une preuve que *Ventia ne pouvait s'y trouver*, puisque *Ventia n'était pas défendue* lorsque Lentinus tenta de s'en emparer.

La possession de *la clef du Royans*, pays vocontien, importait peu d'ailleurs aux Romains, qui n'avaient affaire, en cette circonstance, qu'aux Allobroges seuls. Quant aux *Souvenirs anciens*, dont M. Lacour essaye d'étayer son opinion, ils peuvent à peine se soutenir eux-mêmes. En quoi consistent-ils? En une seule tradition locale, rappelant l'existence, à l'entrée du Royans, *et à l'époque gallo-romaine*, d'une ville de quelque importance. Nous acceptons comme prouvée l'existence de cette ville *gallo-romaine*, existence que semblent attester, du reste, de nombreuses découvertes de médailles romaines, de tombeaux, d'inscriptions, de tuiles à crochets, etc. (1), et le nom de Villevet ou

(1) Quelques-unes de ces découvertes ont été signalées et décrites dans les *Lettres historiques sur le Royans* et dans la *Revue du Dauphiné*, tomes I et II.

vet (*Villa vetus*), que porte encore un quartier de Tust-de-Claix, village voisin de Saint-Nazaire; mais, bonne conscience, y a-t-il, dans tout cela, une seule raison de supposer que cette ville était précisément *Ventia?* M. Lacour dit, il est vrai, « qu'on ne doit pas s'attendre, sur ce point, à une démonstration évidente; » nous le lui accordons; mais encore faut-il apporter quelque apparence de démonstration. Pour motiver le « complet oubli » dans lequel serait tombé le nom même de la ville (il ne cite pas même un lieu-dit dont le nom en soit approchant), M. Lacour a soin de dire : « Nous ne devons pas oublier, d'abord, que Ventia a été prise par l'armée de Lentinus et *peut-être* saccagée et détruite. Nous ignorons, ensuite, ajoute-t-il, l'importance de cette place, qui n'était vraisemblablement qu'un *oppidum,* qu'une enceinte fortifiée, et qui a pu disparaître sans laisser de trace. » Il invoque, en outre, les changements qui sont survenus dans la contrée, par le fait des hommes ou du temps. Toutes ces raisons sont excellentes, mais elles ont le malheur de pouvoir s'appliquer partout, et, par suite, ne prouvent absolument rien en faveur du système de M. Lacour; encore devons-nous protester contre l'hypothèse que *Ventia* « a pu être détruite par les Romains. » Dion ne le dit pas, et nous prouverons plus tard qu'il n'en a rien été.

En définitive, la principale raison qui paraît avoir déterminé M. Lacour à placer Ventia sur la rive gauche de l'Isère, et par suite chez les Voconces, provient d'une erreur que lui seul a commise dans l'interprétation du texte de Dion.

« Les Allobroges, dit-il, traversaient l'Isère *pour venir au secours de Ventia.* » Il n'y a pas un mot de cela dans Dion Cassius; d'après l'historien grec, Lentinus, *repoussé* de Ventia, put ravager librement le pays, jusqu'à ce que Catugnat accourût pour l'en chasser; Lentinus battit alors en retraite et traversa l'Isère; évidemment il ne battit pas en

retraite du côté de l'Allobrogie, mais bien du côté de la Province. Par suite, il défendit le passage de l'Isère, sur la rive gauche, contre les Gaulois, postés sur la rive droite : donc ceux-ci n'avaient pas traversé l'Isère pour secourir Ventia : c'est évident. Au surplus, tous les historiens, et parmi eux, M. Amédée Thierry, n'ont pas autrement compris le mouvement du général romain. Nous y reviendrons, du reste, au chapitre suivant.

M. Lacour invoque, à l'appui de sa thèse, le voisinage des *bois de Claix*, où il suppose que Lentinus dressa les embuscades dont parle Dion Cassius. Nous examinerons bientôt si ce fut dans cette forêt comme il le croit aussi, que fut livrée la bataille où Catugnat vainquit les Romains ; mais quand bien même on accepterait comme démontrée cette conjecture, nous ne pouvons admettre qu'on s'en fasse un argument pour déterminer, même approximativement, la situation de la ville de *Ventia*. L'historien grec ne dit nulle part que la forêt où les Gaulois parvinrent à attirer leurs ennemis et où ils faillirent les massacrer jusqu'au dernier, fut si rapprochée de Ventia ; il ressort, au contraire, de son récit, comme nous l'avons démontré, que Lentinus, repoussé de Ventia, avait battu en retraite derrière l'Isère, à la nouvelle de l'arrivée de Catugnat ; l'Isère coulait donc entre le territoire où se trouvait Ventia, et les bois témoins de la lutte à laquelle nous avons donné le nom de *bataille de l'Isère*. C'est la seule conclusion qu'il soit permis de tirer logiquement de l'interprétation des textes, conclusion contraire en tous points au système de M. Lacour.

Chorier ne précisant rien, quant à la situation de Ventia, qu'il se contente d'indiquer « dans le pays des Voconces, » nous n'avons qu'à lui opposer les raisons générales que nous avons données plus haut pour démontrer l'invraisemblance de cette supposition.

Examinons maintenant l'hypothèse de Walkenaer, hypothèse suivant laquelle le modeste hameau de *Vence*, près de

Grenoble, serait bâti sur les ruines de *Ventia*, dont il aurait même gardé le nom.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte du département de l'Isère, pour se convaincre que la situation de Vence ne répond nullement à l'idée que nous donne de *Ventia* le récit de Dion Cassius. Vence, hameau encaissé entre trois montagnes élevées, n'a jamais pu être une position stratégique. Il n'a pas en effet, et n'a jamais dû avoir d'importance par lui-même, non plus que par sa position; il est à proximité, il est vrai, de Grenoble, mais non pas sur le chemin de cette ville, et n'en commande en aucune façon les approches. Il faut, pour y parvenir, s'écarter de la grande route, et remonter le cours du torrent de Vence, à travers un défilé, encore très-étroit de nos jours, et qui devait être inabordable il y a dix-neuf cents ans. Ajoutons que pour arriver seulement à l'entrée de ce défilé, en supposant qu'il fût accessible alors, l'armée romaine ne pouvant remonter l'Isère jusque là, comme nous l'avons démontré, eut été obligée de traverser toute la partie basse de l'Allobrogie, depuis le confluent de l'Isère jusqu'à Rive, par la grande plaine de la Côte-Saint-André, ainsi que nous l'avons expliqué, puis de s'engager dans la vallée de la Fure, et de là, dans celle de l'Isère; il serait vraiment bien extraordinaire qu'elle eût pu faire cette longue marche, à travers un pays soulevé, sans rencontrer un seul ennemi. N'eût-elle pas été détruite en route, dans les nombreux défilés où elle aurait été obligée de s'aventurer? Et comment supposer même qu'un général ait pu concevoir l'idée d'une pareille expédition!

Nous trouvons, du reste, dans Dion Cassius, la preuve que Ventia ne pouvait être située, comme l'est Vence, dans la région montagneuse de l'Allobrogie. Cet historien dit, en effet, que « les gens de la campagne » (1) secoururent Ventia en assez grand nombre pour repousser les Romains; où trouver, en

(1) Mot à mot : *Les étant dans les champs* : τῶν ἐν τοῖς ἀγροῖς ὄντων.

[illegible] Allobroges, mais bien du côté de la
[illegible] défendre le passage de l'Isère, sur la
[illegible] postés sur la rive droite
[illegible] l'Isère pour secourir
[illegible] les historiens, et par
[illegible] pas autrement compris
[illegible] Nous y reviendrons,
[illegible]
[illegible] de sa thèse, le voi
[illegible] que Lentinus dressa
[illegible] Nous examinerons
[illegible] aussi, que
[illegible] les Romains; mai
[illegible] démontrée cet
[illegible] qu'on s'en fasse
[illegible] approximativement.
[illegible] ne dit
[illegible]
[illegible] jusqu'au derni
[illegible] au contraire, de
[illegible] que Lentinus, re
[illegible] l'Isère, à l
[illegible] donc e
[illegible] Romains d
[illegible] bataille de
[illegible] de tirer
[illegible] permis de
[illegible], conclusion contra
[illegible]
[illegible] rien, quant à
[illegible] d'indiquer « dans
[illegible] lui opposer les
[illegible] plus haut pou
[illegible] supposition.
Examinons maintenant l'hypot
[illegible] laquelle le modest

l'an 62 avant J.-C., dans les environs de Vence, des campagnes cultivées assez étendues et assez peuplées pour fournir, d'un seul coup, un nombre d'hommes suffisant pour repousser une armée romaine, surtout si l'on tient compte de cette circonstance que la vallée du Graisivaudan, telle que nous la connaissons, est de formation relativement moderne, puisque cette formation date seulement de l'époque où les habitants surent utiliser les attérissements de la rivière (1)?

En second lieu, on ne peut admettre qu'un combat se soit livré sous les murs de Vence, l'espace est insuffisant; l'armée romaine, chassée de la place, n'aurait pu d'ailleurs sortir de l'étroit défilé où elle se serait si imprudemment engagée; il suffit d'un simple aspect des lieux pour s'en convaincre. Et même, en supposant que la possession de Vence eût aux yeux des Romains une importance qui nous échappe; que pour s'en emparer, ces derniers aient poussé la témérité jusqu'à pénétrer dans cette gorge profonde, d'où, en cas de revers, aucun d'eux ne devait espérer d'échapper; en supposant encore que la population fût alors si compacte en cet endroit, qu'elle ait pu fournir cette armée de paysans qui repoussa les soldats de Lentinus, et que ceux-ci, par une faveur du ciel, soient parvenus à repasser, sains et saufs, les défilés de la Vence, où trouver, nous le demandons, « la campagne » (χώραν), où l'armée romaine, au dire de Dion, se

(1) « Cette espèce de sol (les alluvions de l'Isère) est une conquête de l'industrie de l'homme sur la nature. Le fond de la vallée n'était jadis qu'un amas de galets roulés, à peine recouvert, en quelques endroits, par le limon de l'Isère. Des riverains voulant se mettre à l'abri des ravages trop fréquents de ses eaux, entreprirent de modérer son cours; ils établirent, de distance en distance, des digues artificielles et détournèrent l'eau de manière à empêcher la formation d'un courant direct. L'attérissement eut bientôt lieu; la facilité avec laquelle il s'effectuait éveilla l'attention des propriétaires intéressés: en peu d'années, le sol naturel s'éleva, grâce à cette opération si simple. Toute la vallée de Graisivaudan a été exhaussée par les dépôts de l'Isère ou de ses affluents. (AGRICULTURE FRANC., *Rapport de MM. les Inspecteurs de l'agriculture, publié d'après les ordres de M. le Ministre de l'agriculture et du commerce.* DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE, Paris, Imp. royale, 1843, in-8°, p. 16 et 17.)

répandit après son échec, et qu'elle dévasta impunémcnt jusqu'à l'arrivée de Catugnat? En outre, comment expliquer autrement que par une retraite très-longue et, par suite, des plus périlleuses, le retour de cette armée sur l'Isère inférieure, car évidemment la bataille dans laquelle elle fut écrasée par Catugnat n'a pu se livrer dans les environs de Vence, la disposition des lieux le dit assez (1)?

Il ne reste donc, comme présomption en faveur de l'hypothèse de Walkenaer, qu'une similitude de noms : *Ventia* et *Vence*, présomption bien faible si l'on réfléchit que ce nom, d'origine celtique incontestablement, est trés-répandu (2). On le retrouve, soit identique, soit sous une forme approchante, dans tous les pays où les Gaulois se sont établis (3). Il paraît avoir eu, comme *Néméith* (Nemetum) et *Alesia*, une signification religieuse, et semble en outre avoir désigné de préférence certaines villes d'origine « noble » (4).

Abordons l'opinion de M. Macé qui, après avoir montré « tout ce que présente d'absurde l'idée de M. Walkenaer, » va lui-même chercher l'emplacement de Ventia au sommet du rocher de *Cornillon*, non loin de Vence, n'appuyant son

(1) Se reporter à ce que nous avons dit plus haut sur la topographie des deux rives de l'Isère moyenne (de Saint-Gervais au-delà de Grenoble).

(2) On retrouve dans *Ventia* le radical gallique BHAN, prononcé *Vann*, état relatif de BAN, qui signifie *blanc*, exactement comme le kimrique GWENED, d'où *Venet*, et peut-être *Ventia*.

(3) Il existe, notamment, en face de Seyssel, sur le territoire des Allobroges, au sommet d'un monticule dominant à la fois le cours du Rhône et celui du Fier, une localité qui porte encore le nom de *Vances*. L'ancienne voie du Val-de-Fier passait sur ce monticule, où la tradition locale a conservé le souvenir de l'existence d'une ville romaine. C'était une position stratégique à portée de *Condate*. Entre Sathonay et Miribel, à cinq ou six kilomètres au nord de Lyon, nous connaissons encore le hameau de *Ventia*. (Ici la similitude des noms est complète.) Nous ne rappellerons que pour mémoire la ville de *Vence*, dans le département des Alpes Maritimes, où, bien à tort, Ortélius a voulu voir la *Ventia* de Dion. Dans le département de la Drôme, nous avons le *Pont-de-Bance*, le *Plateau de Bance*, etc.

(4) Voir l'ouvrage, déjà cité, de M. Jules Baissac, sur l'*Origine des dénominations ethniques dans la race aryane*, p. 6, 25 et *passim*.

hypothèse que sur l'hypothèse même de M. Walkenaer, « qui a mis, dit-il, les historiens sur la voie, » et sur la présence de quelques restes de ruines romaines qui lui font supposer la préexistence d'un *oppidum* gaulois.

Il va sans dire que toutes nos objections contre le système de M. Walkenaer, à l'exception de celles qui s'adressaient à la situation topographique particulière du village de Vence, s'appliquent au rocher de *Cornillon*. Nous ne ferons que rappeler sommairement les principales :

1° Éloignement trop grand du point par lequel Lentinus a pénétré dans l'Allobrogie;

2° Situation dans une région montagneuse, d'un accès difficile, et dont les Romains ne devaient tenter la conquête qu'après avoir soumis le bas pays;

3° Insuffisance de la présomption qui ne se fonde que sur la similitude des noms *Vence* et *Ventia*, à cause du grand nombre de localités qui ont porté un nom semblable ou approchant.

D'ailleurs, ressort-il forcément du travail de M. Macé qu'il a dû exister un *oppidum* gaulois sur le rocher Cornillon? Non, évidemment. M. Macé n'y a trouvé que des ruines romaines, et ce n'est de sa part qu'une simple hypothèse, quand il ajoute que « cet établissement romain aurait remplacé l'oppidum gaulois de *Ventia*, dont le nom se retrouve encore dans le torrent qui coule à peu de distance de là. »

Une hypothèse n'est pas une preuve.

M. Macé est un savant distingué ; nous avons plus d'une fois, dans le cours même de ce travail, utilisé les travaux remarquables qu'il a consacrés à l'histoire du Dauphiné; c'est donc avec une sorte de regret que nous constatons une divergence d'avis sur la plupart des points soulevés dans ce débat. En effet, nous ne nous accordons pas plus, sur l'emplacement de *Solonion* que sur celui de *Ventia*.

Au surplus, si M. Macé s'est trompé en plaçant *Ventia* sur le rocher de *Cornillon*, nous nous empressons de reconnaître

qu'il n'a pas été mal inspiré en supposant sur ce rocher l'existence d'un *oppidum* gaulois; nous n'affirmerions pas, il est vrai, d'une façon positive, l'existence de cet *oppidum* mais nous pouvons du moins certifier que le lieu était jadis fréquenté par les Gaulois, puisqu'il porte encore le nom qu'ils lui donnèrent : *Cornillon*. Ce nom, en effet, qui varie suivant les provinces (*Corneille*, *Corneillon*, *Cornillan*) (1), n'a qu'un rapport de consonance avec le nom de l'oiseau, *corneille ;* c'est un souvenir de la religion de nos pères.

Il nous reste encore à examiner l'opinion d'Adrien de Valois, que nous avons réservée jusqu'ici, comme la plus sérieuse, au double point de vue de la vraisemblance et de la consécration par le temps.

Vinay peut-il être l'ancienne *Ventia?*

Etymologiquement, non. *Vinay* s'est appelé *Vinaïcum*, *Vinaycum*, mot très-différent de *Ventia*.

Comme situation? Pas davantage.

Et d'abord, nous devons répondre à une objection de M. Macé, qui ne veut pas voir Ventia dans *Vinay*, par la raison que Vinay n'est pas sur les bords de l'Isère, *où était certainement Ventia*. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible d'admettre une pareille *certitude*. Nous comprenons que l'on conteste à *Ventia* sa situation sur la rive droite de l'Isère, c'est-à-dire chez les Allobroges, « *attendu que Dion ne mentionne pas le passage de cette rivière par l'armée de Lentinus* », mais s'autoriser du silence de l'historien, pour affirmer que Ventia « était certainement sur l'Isère, » c'est sortir des limites de l'interprétation permise. Après avoir démontré que Ventia « ne pouvait pas être ailleurs que chez les Allobroges, » *unique certitude* à laquelle conduise la lecture de Dion Cassius, c'est-à-dire sur la rive droite de l'Isère, la seule hypothèse raisonnable que l'on puisse faire, c'est que cette ville n'était pas « très-

(1) Il se retrouve encore dans *Cornouailles*.

éloignée » de cette rivière. Il suffit, en effet, pour s'en convaincre, de rapprocher les deux mouvements si promptement opérés par Lentinus, l'un, de retraite, de Ventia sur l'Isère, à l'approche de Catugnat, l'autre, d'attaque, de l'Isère sur Ventia, après le départ inopiné du chef allobroge victorieux, mouvements dont la rapidité ne peut s'expliquer que par le peu de distance des deux points extrêmes entre eux.

Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à l'objection de M. Macé; nous pensons même que s'il était permis de raisonner d'après le voisinage plus ou moins rapproché de l'Isère, on devrait objecter aux partisans de Vinay que cette ville est située trop près de la rivière (1).

Nous aurions d'autres raisons encore à faire valoir, mais il serait trop long de les énumérer toutes; d'ailleurs, la plupart ont été exposées précédemment. Nous croyons devoir cependant insister de nouveau et d'une façon toute spéciale, si l'on s'obstine à chercher la situation de Ventia dans la région montagneuse, sur l'impossibilité, pour l'armée de Lentinus, de remonter l'Isère, soit par la rive gauche au-delà du confluent de la Bourne, soit par la rive droite au-delà du défilé où se trouve actuellement le village de Saint-Lattier. On ne peut d'autre part supposer que les Romains aient pénétré dans le massif montagneux de Saint-Marcellin par la plaine de la Côte-Saint-André; nous en avons exposé les motifs en discutant l'opinion de M. Walkenaer; ce serait, du reste, attribuer à *Ventia-Vinay* une importance qu'elle n'a jamais pu avoir. Nous devons enfin ajouter qu'on ne trouve à Vinay ni vestiges romains, à plus forte raison celtiques, ni même, à défaut de ces restes éloquents du passé, la tradition d'une antique origine. Vinay paraît être de création relativement récente, et à coup sûr postérieure à la conquête définitive de la Gaule par les Romains.

(1) Il ne faut pas perdre de vue qu'autour de Ventia se trouvait cette campagne que Lentinus ravagea et qui devait s'étendre entre la ville et l'Isère, rivière que l'armée romaine put traverser sans obstacle à la nouvelle de l'arrivée de Catugnat.

§ 2.

Après avoir démontré qu'il faut chercher ailleurs qu'à Saint-Nazaire, à Vence, à Cornillon, et même à Vinay l'emplacement de *Ventia*, la tâche qu'il nous reste à remplir est facile.

Nous avons établi :

1° Que Ventia était sur la rive droite de l'Isère;

2° Qu'elle n'était pas sur le bord de cette rivière;

3° Qu'elle n'en était pas cependant très-distante;

4° Qu'elle était située dans la partie basse de l'Allobrogie, c'est-à-dire entre le Rhône et la région montagneuse de Saint-Marcellin.

Nous savons, en outre, que les Romains n'ont pu traverser l'Isère que dans la partie de son cours qui s'étend de Saint-Lattier au Rhône, et nous pouvons conjecturer, sans grand risque de nous tromper, que le passage de cette rivière a dû s'effectuer par le pont, déjà existant, qui reliait les deux tronçons ségalaunien et allobrogique de la voie Domitienne. Nous pouvons aussi bien, d'ailleurs, supposer que ce passage s'est effectué sur tout autre point, notamment par Romans, ou au-dessus de Châteauneuf d'Isère.

Quel que fût son point de départ, l'armée romaine devait marcher du sud au nord, précisément à travers cette partie basse de l'Allobrogie où nous avons établi que Ventia devait être située.

La vraisemblance de l'action s'ajoute donc à celle de la situation : le fait historique devient, en quelque sorte, la démonstration du fait topographique.

Or, à égale distance de l'Isère et du Rhône, à deux lieues à peine du confluent de ces deux cours d'eau, dominant « cette pointe de terre » renommée dans l'antiquité, s'il est vrai qu'elle soit « l'ILE » (1) dont il est question dans Po-

(1) Polybe et Tite-Live indiquent, l'un et l'autre, une station d'Annibal auprès

lybe et dans Tite-Live, s'élève une petite ville dont la haute antiquité est attestée à la fois par la tradition, par l'histoire et par ses monuments, et dont la situation répond exactement aux quatre conditions essentielles et nécessaires que nous venons d'énumérer.

C'est la ville de SAINT-DONAT, aujourd'hui simple chef-lieu de canton du département de la Drôme.

Elle ne porte ce nom que depuis l'époque où l'évêque de Grenoble, Corbus, fuyant devant l'invasion des Sarrasins, s'y réfugia avec les reliques de saint Donat, que les habitants de Sisteron avaient confiées à sa garde, pour éviter qu'elles ne fussent profanées par les infidèles.

Ce n'était alors qu'un bourg sans importance; devenu dans la suite un lieu de plaisance pour les évêques de Grenoble, il prit un accroissement rapide. En 888, Bernarius y fait bâtir un palais et une église qui fut dédiée à Sainte-Marie; il dota en outre la ville d'un tribunal, d'une prison, et aussi d'un exécuteur des hautes-œuvres qui, fièrement, se qualifiait de *borellus episcopus* (bourreau de l'évêque), ce qui prouve que les gens d'église ne s'entendaient pas moins bien que les seigneurs laïques à rendre à tous « bonne et prompte justice. »

Saint-Donat était déjà entouré de solides murailles ; elles ne purent cependant le protéger, à la mort de l'évêque Isarn, contre les entreprises de Geoffroy de Moirans et d'Odilon de Châteauneuf, qui s'en emparèrent, sans autre droit que celui du plus fort.

En 1161, il devint la propriété des dauphins de Viennois.

de cette « île, » qui n'était, en définitive, qu'une langue de terre resserrée entre le Rhône et un des affluents de ce fleuve, que l'historien grec nomme *Scoras*, et l'historien latin *Arar*; la plupart des commentateurs lisent *Isara*, *Isère*, d'autres *Bicarus*, *Eygues*. La question n'est pas encore résolue, et quant à nous, si nous avions à prendre parti dans la discussion, nous n'hésiterions pas à nous ranger du côté des adversaires de ceux qui placent l'*île* en question au confluent du Rhône et de l'Isère. Peut-être un jour serons-nous amené à dire sur ce sujet toute notre pensée.

Le dernier de ces princes, Humbert II, témoigna hautement de ses prédilections pour ce lieu, en se réservant, d'une façon expresse, « *le château et la ville de Saint-Donat,* » dans le premier acte de cession de ses états qu'il fit aux rois de France, en **1343**.

La décadence de Saint-Donat date réellement de l'époque où il cessa d'appartenir aux évêques de Grenoble; le gouvernement des gens d'église, tout pitoyable qu'il fut, valait encore mieux que celui des seigneurs laïques qui, contre le droit des gens, s'implantèrent presque partout à leur place.

Aujourd'hui, des anciennes fortifications, éventrées de toutes parts, il reste à peine quelques débris; le château des évêques est en ruine; une justice de paix a remplacé l'ancien tribunal; il n'y a plus de prison, et, cela va sans dire, plus de *borellus episcopus.*

Serait-ce donc que les hommes sont actuellement meilleurs qu'autrefois? Sans doute, mais reconnaissons aussi que les lois se sont adoucies, et que, de nos jours, avec un mois ou deux de prison on est quitte d'un délit pour lequel on était jadis pendu « haut et court. »

Il n'est pas nécessaire de revenir sur les conditions de situation de *Ventia* que nous avons exposées plus haut, pour démontrer que Saint-Donat les remplit toutes. Il est sur la rive droite de l'Isère; à une distance telle de cette rivière que, d'une part, entre cette dernière et le bourg, on trouve la campagne ravagée par l'armée de Lentinus, et que, d'autre part, cette armée, à l'approche de Catugnat, ait pu facilement se replier sur le bord opposé. Saint-Donat est encore dans la partie basse de l'Allobrogie comprise entre le Rhône et le massif montagneux de Saint-Marcellin, dans cette partie où, comme nous l'avons expliqué, dut avoir lieu forcément la première attaque des Romains.

Ce premier point posé, point qui, nous le reconnaissons, ne constitue, en définitive, qu'une simple probabilité, nous

allons fournir des arguments plus sérieux. Dans les recherches de ce genre, la tradition ne saurait être dédaignée; c'est même une bonne fortune insigne quand on peut avoir à la consulter, car, à défaut de monuments écrits, c'est de tous les témoignages un des moins sujets à tromper.

Que dit donc la tradition à l'égard de Saint-Donat?

Suivant elle, la fondation de ce bourg remonterait à une très-haute origine. Le site au milieu duquel est bâti le Saint-Donat moderne, aurait été autrefois un vallon marécageux inondé par les eaux de l'Herbasse, sans habitations, sans chemins, sans cultures. Toute la contrée, de l'Isère aux portes de Vienne, n'était qu'une solitude couverte de forêts presque impénétrables.

Les druides vinrent s'y établir et, toujours d'après la tradition, y élevèrent un temple à Jupiter (1), non pas sur la hauteur où l'on voit encore les ruines du château des évêques, comme l'a dit M. Dochier dans ses *Mémoires sur la ville de Romans*, mais bien sur l'emplacement de l'ancienne église paroissiale, ruinée au XVIe siècle, et qui portait le vocable de *Saint-Pierre*, généralement substitué à celui de *Jupiter*, lors de la transformation des temples païens en églises chrétiennes.

Les druides, après avoir assaini le vallon en facilitant l'écoulement de l'Herbasse, le cultivèrent. La fertilité du sol, la sûreté de l'asile, le voisinage des eaux, ne tardèrent pas à attirer des habitants, et bientôt leur nombre fut assez considérable pour que le lieu prît le nom de *bourg de Jupiter* : VICUS JOVINCIACUS.

Le temple fondé par les druides, restauré par les Romains, — nous suivons toujours ici la tradition, — fut détruit lorsque saint Crescent eut introduit le christianisme dans cette partie des Gaules qui dépendait de son évêché. A cette épo-

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que nous n'acceptons pas cette donnée de la tradition d'un temple « élevé à Jupiter par des druides; » mais l'explication de cette anomalie est des plus faciles, comme on le verra.

que, les habitants avaient bâti des maisons, cultivé la terre, « et rendu ce séjour plus agréable sous le nom de JOVENCIEU. »

Ainsi s'exprime la tradition (1) ; mais qui n'est frappé, tout d'abord, de la ressemblance de l'ancien nom de Saint-Donat, JOVENCIEU, et surtout de la forme latine VICUS JOVENCIACUS, avec le VENTIA des Latins et le OUENTIA des Grecs ?

La ressemblance est plus complète encore, si l'on tient compte de la tradition, qui veut que le bourg ait pris son nom *d'un temple élevé à Jupiter* (2) : il devient évident que JOVENCIA, radical de l'adjectif possessif *Jovenciacus*, est la forme contractée de JOVIS VENTIA : la VENTIA DE JUPITER (3). Cette étymologie, fondée à la fois sur la tradition et sur une décomposition de mot toute naturelle, emporte avec elle l'évidence ; nous sommes donc bien ici en présence de la *Ventia* de Dion Cassius ; s'il restait un seul doute à cet égard, qu'on se reporte à ce que nous avons dit de la position de Saint-Donat, position qui remplit exactement toutes les conditions de vraisemblance exigées par le récit de l'historien grec.

Nous ne faisons point ici de pétition de principe : nous avons d'abord établi que la position de Saint-Donat *pouvait convenir* à Ventia, ensuite nous avons montré, dans l'ancien nom de Saint-Donat, *Jovenciacus*, le nom même de *Ventia*.

Nous nous croyons donc en droit de dire, fort de cette

(1) Voir les *Mémoires sur la ville de Romans*, par M. Dochier.

(2) Temple non plus consacré par les druides, mais par les Romains, qui n'auront fait probablement que substituer leur Jupiter à quelque divinité gauloise correspondante, comme plus tard les chrétiens devaient substituer le vocable de saint Pierre à celui de Jupiter.

(3) Il est évident que l'idée de « séjour agréable » rattaché par la tradition au mot *Jovencieu*, fut empruntée mal à propos à la forme impersonnelle du verbe JUVARE (*faire plaisir, être agréable, charmer*) dans un temps où le souvenir de *Ventia* étant déjà oublié, on se trouva dans l'impossibilité d'expliquer le nom de la ville par celui de *Jupiter* : au lieu de *Jovenciacus*, ce nom employé seul eût en effet donné la forme *Joviacus*, et celle de *Jovieu* au lieu de *Jovencieu*.

double démonstration : Ventia ne doit être cherché ni à *Vinay*, ni à *Vence*, ni sur le rocher de *Cornillon*, ni dans les environs de *Saint-Nazaire en Royans;* VENTIA, c'est SAINT-DONAT (1).

BATAILLE DE L'ISÈRE.

§ 1er.

Lorsqu'on lit Dion Cassius, en suivant son récit sur la carte des environs de Saint-Donat, on est frappé de la facilité avec laquelle s'expliquent tous les mouvements, aussi bien des Romains que des Gaulois.

Lentinus passe l'Isère, — selon toute probabilité, sur le *pont de la Déesse* —et, se dirigeant sur *Ventia-Saint-Donat*, il remonte la rive droite de l'Isère jusqu'au confluent de l'Herbasse, remonte également cette seconde rivière, sans rencontrer sur son chemin aucun des obstacles naturels qui, sur tout autre point de la frontière des Allobroges, n'aurait pas manqué d'arrêter sa marche.

Les Romains s'avancent d'abord à travers un pays plat, livré à la culture, l'*île*, s'il faut en croire les commentateurs de Polybe et de Tite-Live, puis s'engagent dans un vallon aux pentes peu sensibles, cultivé également dans toute son étendue. Qui ne voit déjà là une partie de cette campagne que le lieutenant devait ravager, après avoir été repoussé de Ventia? Mais une autre circonstance milite en faveur de cet itinéraire, c'est qu'un chemin battu devait conduire de la rive de l'Isère à Ventia, en suivant le cours de l'Herbasse,

(1) Nous ajouterons une dernière réflexion : c'est que la tradition, qui fait remonter aux druides la fondation de Saint-Donat, concorde avec ce que nous avons dit au sujet d'une signification religieuse du nom de *Ventia*, et d'une « origine noble » des villes qui le portent. Il y a là encore une présomption pour que la ville druidique, nommée plus tard *Jovencieu*, ait été *Ventia*, la « *ville blanche, l'Albe.* »

les Gaulois de la contrée s'adonnant à la pêche et peut-être aussi au transport par eau de certaines marchandises, comme semble l'attester le grand nombre de bateaux dont Dion Cassius assure lui-même qu'ils étaient fournis.

A l'approche de Lentinus, une partie des habitants de Ventia s'enfuient à travers champs; ceux qui n'ont pu se décider à quitter leurs foyers envoient implorer la pitié de l'ennemi. La dureté romaine est proverbiale ; c'est même un des caractères distinctifs de ce peuple, qui fit sans doute de très-grandes choses, mais qui, presque toujours, déshonora son triomphe par des cruautés sans nom. Aussi, quelle différence entre ses grands hommes et les grands hommes de la Grèce !

En cette occasion, les soldats de Rome n'eurent pas même le mérite de la réflexion. Les gens de la campagne, qui s'étaient rassemblés en armes à la nouvelle de leur approche, grossis sans doute des fuyards de Ventia, tombent sur eux à l'improviste au moment où ils touchaient déjà les remparts de la ville, et les forcent à battre en retraite.

Lentinus, soit qu'il n'eût pas les engins nécessaires pour faire le siége de Ventia, soit qu'il entrât dans les vues du général en chef qu'il ne précipitât rien, ce que nous nous croyons autorisé à penser, en le voyant ainsi perdre un temps si précieux en toute autre circonstance, Lentinus se console de l'échec qu'il vient de subir en ravageant la campagne qui se trouve entre Ventia et l'Isère. Une armée qui « fait le dégât, » expression heureusement rayée du Dictionnaire moderne, comme l'affreuse chose qu'elle représente l'est du code de la guerre, ne marche pas en masse; elle s'éparpille, ce qui se fait en établissant, dans une position solide, une réserve destinée à servir de pivot aux corps volants. Le lieu de *Romanat*, situé à trois kilomètres environ au sud-est de Saint-Donat, presque au centre du plateau qui s'étend entre cette ville et l'Isère, semble rappeler, par son

nom, le séjour des Romains. Ne serait-ce point en cet endroit que Lentinus aurait établi son quartier général?

Au lieu dit *Gallix*, situé un peu plus au nord, on est tenté également de rattacher le souvenir des Gaulois. Les *Monistrols*, placés en face de Saint-Donat, de l'autre côté de la vallée de l'Herbasse, semblent aussi, par leur nom comme par leur position, avoir été un poste d'observation.

Cependant les Gaulois, trop peu nombreux pour suffire à la fois à la garde de la ville et à la protection de leurs champs, et sans doute aussi pour affronter autrement que dans un combat de surprise une armée romaine, abandonnent la campagne à la rapacité de l'ennemi qui pille et dévaste le pays, *sans être inquiété*, jusqu'à l'arrivée de Catugnat.

Nous remarquerons que l'on peut, avec beaucoup de vraisemblance, induire de cette façon de s'exprimer, qui est celle de Dion Cassius, que lorsque Catugnat fut arrivé, les Romains *furent inquiétés*, et, par suite, *obligés* de repasser l'Isère. Mais qu'importe une victoire de plus pour les Allobroges? Leur bravoure n'a jamais été mise en doute.

Sur quel point les Romains ont-ils repassé l'Isère?

Catugnat, marchant à la tête des Gaulois « habitant les bords de l'Isère, » venait du nord-est. Si les Romains cherchaient à regagner la voie Domitienne, ils couraient le risque, en donnant le temps aux Allobroges de les atteindre, d'être obligés de soutenir un combat en ayant à dos l'Isère, et, en cas de défaite, d'être rejetés dans cette rivière. Il était bien plus sage de traverser l'Isère par le point le plus rapproché de Ventia. Une considération toute puissante devait achever de décider Lentinus à prendre ce parti, c'est que précisément à l'endroit que nous indiquons s'élève, sur la rive opposée, c'est-à-dire dans le pays des Ségalauniens, un plateau assez élevé (le plateau de Châteauneuf d'Isère) constituant une excellente position, soit comme défense de l'Isère qu'elle commande, soit comme camp retranché pour le cas où le passage de cette rivière n'aurait pu être empêché.

En outre, l'armée romaine ainsi postée couvrait le bourg qui devait devenir *Valence*, et qui, dès cette époque, avait sans doute une certaine importance.

Nous nous croyons donc fondé à croire que les Romains repassèrent l'Isère au-dessus du confluent de l'Herbasse, et qu'ils vinrent s'établir sur le plateau de Châteauneuf d'Isère, où l'on trouve encore de nombreux vestiges d'un ancien campement.

A ce que nous avons dit des avantages que présentait cette forte position pour une armée qui, comme celle de Lentinus, obligée de se replier devant des forces supérieures, n'avait pas encore été entamée de façon à renoncer à la défense de la frontière, ajoutons que Châteauneuf répond, de la façon la plus satisfaisante, à toutes les conditions de vraisemblance historique, d'une part, et d'exactitude en ce qui concerne le récit de Dion Cassius, de l'autre.

Lentinus, en effet, après avoir assis son camp sur la hauteur, est instruit que les Gaulois, qui disposent d'un nombre considérable de bateaux (1), s'apprêtent à traverser l'Isère. Il ne se sent pas en force pour s'opposer au passage en livrant une bataille, ce qui prouve qu'il a ou croit avoir sur les bras le gros de l'armée de Catugnat. Il use donc d'un stratagème (2), qui consiste à dresser des embuscades « dans

(1) Il est vraisemblable que ces bateaux, « en si grand nombre, » avaient servi « aux Gaulois des bords de l'Isère, » que conduisait Catugnat, pour venir au secours de Ventia, car on ne saurait guère s'expliquer autrement leur présence dans des parages où, de nos jours, il serait difficile de réunir une centaine de barques. A moins de supposer que les gens de Ventia fissent de la pêche leur occupation favorite, auquel cas cependant on aurait lieu d'être surpris que Lentinus ne se fût pas emparé de tous leurs bateaux dès le début des hostilités.

(2) Ce stratagème de Lentinus indique en outre : 1° que les Romains avaient d'abord négligé d'occuper la rive de l'Isère, puisque les Gaulois, qui croient cette rive toujours libre d'ennemis, tentent le passage et tombent dans les embuscades du général romain; 2° que le campement de ce dernier n'était pas éloigné, puisqu'il put, à la première nouvelle des apprêts des Gaulois, réoccuper les bois qui avoisinent la rivière. Ces deux considérations confirment donc le choix que nous avons fait du plateau de Châteauneuf d'Isère, pour y placer le camp romain.

les bois qui s'étendent, en cet endroit, jusque sur le bord du fleuve. »

Nous ne trouvons pas, il est vrai, au-dessus de Châteauneuf, comme entre Saint-Nazaire et Saint-Gervais, (1) des « bois s'étendant encore jusqu'au bord de l'Isère; » le pays est trop bien situé, et le sol trop favorable à la culture, pour que les défrichements n'aient point fait disparaître, depuis des siècles, les forêts qui, certainement, le couvraient dans les premiers temps de l'occupation romaine, et dont il est resté longtemps des parties assez importantes au moyen âge, comme semblent l'attester le nom du hameau des *Blaches* (2), situé à un kilomètre à peine de l'Isère, et celui du hameau de *Vernaison* (3), situé au le bord même de la rivière et au pied de l'éminence sur laquelle on voit encore les ruines de l'ancienne abbaye de Vernaison (4).

Les Gaulois venant du nord-est, Lentinus dut placer ses embuscades dans les bois au nord du plateau de Châteauneuf, et à l'est, sans doute, jusqu'au coude que fait l'Isère un peu au-dessous de Vernaison. Il surveillait ainsi les deux vallées de l'Herbasse et de la Savasse.

Suivant les prévisions du général romain, quelques groupes séparés de Gaulois essayèrent de traverser la rivière ; ils tombèrent dans ses embuscades et furent massacrés. Tout marchait donc à souhait, lorsqu'une troupe d'Allobroges, probablement plus nombreuse que celles qui

C'était, du reste, une règle toujours suivie par les généraux romains d'établir leurs camps sur des hauteurs, même alors qu'il ne s'agissait que d'une simple station d'étape.

(1) Voir plus haut la discussion au sujet de l'emplacement de *Ventia*, à l'hypothèse de M. Lacour.

(2) Blache, blachère, sont synonymes, dans le Midi, de châtaignier, châtaigneraie.

(3) Vernaison, lieu planté de vernes ou aulnes; ce mot est d'origine celtique (*gwern*, en armoricain).

(4) Cette abbaye portait encore au XIIe siècle le nom de *Commerci*; celui de *Vernaison* est postérieur.

avaient eu précédemment un sort si funeste, tenta à son tour le passage. Lentinus, prévenu par ses sentinelles, se contente de renforcer les embuscades; mais bientôt il apprend qu'un combat s'est engagé et que les Gaulois ont réussi à débarquer en repoussant ses avant-postes. Alors il se rend de sa personne sur le lieu de l'action, et lance contre les Gaulois, qui paraissent vouloir prendre pied sur la rive gauche, quelques cohortes qu'il a sous la main; mais ce premier effort n'est pas suffisant pour repousser un ennemi dont le nombre croît sans cesse, car maître des deux rives de la rivière, ses bateaux vont sans s'arrêter d'un bord à l'autre, lui apportant à chaque voyage de nouveaux renforts. Il n'y a pas de temps à perdre pour le général romain; s'il ne parvient, par une attaque en masse, à rejeter les Gaulois dans l'Isère, il aura bientôt sur les bras leur armée tout entière. Il n'a pas même l'alternative de pouvoir refuser le combat sans courir le risque de sacrifier les troupes déjà engagées. D'autre part, ne serait-ce pas avouer sa faiblesse, et par suite ne retarder, que de quelques instants, une lutte qu'il sera obligé d'accepter dans des conditions plus défavorables encore? Enfin, c'est livrer la Province. Il n'hésite plus et envoie à toutes ses troupes l'ordre de le rejoindre.

L'attaque des Romains est irrésistible; les Gaulois reculent. Quelques-uns se jettent dans les bateaux pour regagner l'autre rive; les autres battent en retraite en remontant l'Isère.

Désormais sûrs de la victoire, les soldats de Lentinus chargent de nouveau, et bientôt le désordre se met parmi les Allobroges. Vainement Lentinus, qui n'a engagé qu'à contre-cœur une action générale, s'efforce de contenir l'ardeur de ses troupes; elles s'acharnent à la poursuite d'un ennemi dont la retraite s'est changée en déroute, et lui-même cède à l'entraînement général.

Tout à coup une immense clameur remplit les bois où les Romains se sont lancés à la suite des fugitifs, et de tous les

côtés à la fois surgissent des milliers de combattants. Surpris de cette brusque attaque, les soldats de Lentinus s'arrêtent, et tandis que ceux d'entre eux que l'ardeur de la poursuite a entraînés trop loin, s'efforcent de rallier le corps principal, celui-ci fait face aux assauts multipliés des Gaulois, et la bataille recommence plus furieuse, véritable bataille, celle-là, car les Romains n'ont plus seulement affaire aux fugitifs qui ont passé l'Isère, mais à l'armée tout entière des Allobroges.

Le premier engagement n'avait été qu'un stratagème de Catugnat pour attirer Lentinus hors de son camp. Le chef gaulois s'était montré plus habile encore que le général romain ; celui-ci n'avait détruit que quelques groupes isolés de « barbares; » celui-là, d'un seul coup, allait anéantir une armée. Lentinus comprit la faute qu'il avait commise, mais il était trop tard pour la réparer autrement que par l'héroïsme du désespoir. Enveloppé de toutes parts, il n'a pas même la dernière ressource d'une retraite honorable, et déjà, sans doute, l'infortuné lieutenant du préteur entrevoyait, comme dernière issue de cette lutte effroyable, pour son armée, le joug odieux sous lequel, en l'an 107, les Tigurins victorieux avaient fait passer les légions du consul Cassius, et pour lui-même, la mort, glorieuse il est vrai, de ce dernier (1), quand tout à coup une tempête affreuse éclata. La pluie, la grêle, le vent se déchaînèrent sur les deux armées, effrayant les chevaux, aveuglant les combattants. Les Gaulois, qui ne craignaient que « la chûte du ciel » (2), terrifiés sans doute, s'arrêtèrent dans leur poursuite. Moins crédule, Lentinus, dont l'armée, de l'aveu de Dion Cassius, allait être anéantie, se hâta de profiter de cette intervention inespérée des éléments, pour regagner sa position de Châteauneuf avec les débris de ses troupes.

(1) Voir l'*Histoire des Gaulois*, de M. Amédée Thierry, liv. V, chap. 1.
(2) On connaît la fière réponse des Gaulois à Alexandre.

Tel est le récit exact de cette bataille qui ne fut, malheureusement pour les Gaulois, qu'un brillant fait d'armes ; elle ne pouvait rien être de plus, d'ailleurs, puisque la destruction de l'armée de Lentinus n'eût pas empêché la marche en avant des corps de Marius et de Galba, destinés à porter le coup décisif à la révolte des Allobroges.

Est-il nécessaire de faire remarquer que nous avons suivi pas à pas la relation de Dion Cassius, nous faisant un devoir de n'ajouter aucun détail qui n'y soit contenu implicitement? On ne saurait en dire autant de la plupart des écrivains qui ont traité cette question avant nous; nous aurons, du reste, l'occasion d'examiner leurs diverses opinions, en cherchant à déterminer, d'une façon quelque peu précise, le lieu même où fut livrée la bataille.

§ 2.

La plupart des historiens s'en référant à ce que dit Dion Cassius au début de son récit, « que les Allobroges ravageaient la Province, » en ont conclu que ces Allobroges étaient « sous les ordres de Catugnat. » Nous avons expliqué comment il paraît assez improbable que les corps, ou si l'on veut le corps d'armée qui fut chargé d'opérer cette attaque, eût été placé sous le commandement du « chef de toute la nation. » Nous avons également fait remarquer qu'il est de la dernière invraisemblance, en supposant même que Catugnat fît en personne le dégât dans la Narbonnaise : 1° qu'il ne se fût pas replié sur l'Allobrogie en apprenant que les Romains marchaient pour s'en emparer; et 2° que les Romains eussent attaqué l'Allobrogie avant d'avoir débarrassé la Province des bandes qui la dévastaient. Du moment, d'ailleurs, que Catugnat vint au secours de Ventia avec une armée d'Allobroges, dans laquelle se trouvaient « d'autres Gaulois habitant les bords de l'Isère (supérieure), » il faut bien en

conclure, comme nous l'avons fait, qu'il arrivait du nord-est, c'est-à-dire qu'il était sur les terres des Allobroges, et par suite sur la rive droite de l'Isère (1).

Cependant, M. Amédée Thierry place Catugnat à la tête des Allobroges qui dévastaient la province, et, conséquent avec lui-même, il le fait revenir (tout exprès ou par hasard : cela manque au récit de l'historien des Gaulois) du midi, avec son armée, pour battre Lentinus, tandis que celui-ci, n'ayant devant lui que les *paysans* des environs de Ventia, s'amuse à défendre, contre une attaque aussi peu sérieuse, le passage de l'Isère, sans plus se soucier du chef allobroge, qui traverse derrière lui le pays des Voconces et menace ainsi sa ligne de retraite.

Nous pourrions citer textuellement le passage de M. Amédée Thierry ; mais *l'Histoire des Gaulois* est dans toutes les bibliothèques ; le lecteur peut, en comparant lui-même le récit de l'historien français avec celui de Dion Cassius, se rendre compte des *différences d'interprétation* que nous signalons.

Nous ne pouvons, toutefois, nous empêcher de remarquer que M. Amédée Thierry fait la part trop large aux *paysans* allobroges. Suivant lui, Lentinus n'aurait eu affaire à l'armée de Catugnat qu'en quelque sorte à l'improviste, et sans même avoir été averti de son approche. Ce sont des *paysans* allobroges qui tentent de forcer le passage de l'Isère derrière une armée romaine. Dans quel but ? N'avaient-ils pas assez fait en la repoussant de leurs frontières ? Ce sont encore des *paysans* que Catugnat charge d'attirer les Romains dans l'embuscade qu'il leur a dressée. Eh quoi ! une bande de *paysans* traverse l'Isère, et l'armée romaine tout entière marche contre eux ? ces *paysans* « s'enfuient à toutes jambes, » et Lentinus, qui ne se méfie de rien, lance « toute

(1) Se reporter toujours à ce que nous avons dit au sujet des montagnes infranchissables qui bordent la rive gauche de l'Isère, de Saint-Gervais au confluent du Drac.

son armée à leur poursuite. » Et puis, à côté de l'invraisemblance, se place la contradiction : si les paysans allobroges s'enfuyaient *à toutes jambes*, comment concevoir qu'ils aient pu attirer les Romains *de proche en proche?*

Non, la présence d'une véritable armée gauloise sur la rive droite de l'Isère, armée accourue pour défendre la frontière menacée, armée commandée par Catugnat, peut seule expliquer les divers mouvements que signale Dion Cassius, tant de la part de Lentinus que des Gaulois; la retraite même de Lentinus sur la rive gauche de l'Isère ne peut se comprendre qu'en présence d'un ennemi venant par la rive droite; dans le cas contraire, le général romain se fut retranché sur cette même rive, de manière à avoir toujours la rivière sur son front : c'est élémentaire.

Dans la première édition de sa *Statistique de la Drôme*, M Delacroix racontait également cette bataille de l'Isère avec quelques « variantes. »

« Catugnat, disait-il, opérait alors un armement considérable sur la rive opposée (droite) de l'Isère; la population tout entière s'était jointe à lui (1). Manlius vient lui disputer le passage, et après un premier choc dans lequel il est repoussé (2), les Romains obtiennent sur les Allobroges un grand avantage (3). Mais Catugnat *rallie les siens*, attaque les Romains, et *jette dans l'Isère tout ce qui ne peut se sauver*. »

M. Delacroix n'avait pas eu connaissance de la « tempête » qui interrompit le combat et empêcha les Gaulois, sinon de « jeter dans l'Isère tout ce qui ne put se sauver, » du moins d'anéantir une armée romaine. Après cela, il faisait passer le Rhône à Catugnat pour attaquer Pomptinus. M. Lacroix a

(1) Bien que ce ne soit pas « écrit » dans Dion Cassius, cela ressort évidemment de son récit. Nous avons d'ailleurs exprimé plus haut la même idée.

(2) Qui reconnaîtrait là l'échec essuyé par Lentinus sous les murs de Ventia ?

(3) C'est l'affaire des *fuyards*. L'importance de l'avantage remporté par les Romains nous paraît assez exagérée.

bien fait de supprimer tout cela dans la deuxième édition de son ouvrage.

Nous ne parlerons pas du récit que fait Chorier de la bataille de l'Isère, après avoir cité celui de M. Delacroix : ces deux récits ne diffèrent guère que par la forme.

M. Lacour ne dit rien de particulier sur cette bataille, se bornant à tirer du fait qu'elle a été livrée sur la rive gauche de l'Isère, la conséquence fausse que c'est sur cette même rive qu'il faut chercher l'emplacement de Ventia.

Nous n'avons pas à revenir sur cette prétention.

De l'examen des divers systèmes émis par les historiens, il ressort que ceux-ci, reconnaissant « unanimement » que ce fut sur la rive gauche de l'Isère que Catugnat battit Lentinus, sans préciser toutefois davantage l'emplacement du champ de bataille (1).

Ils sont également d'accord pour placer le camp de Lentinus sur la même rive (gauche) de l'Isère ; ils ne cessent de s'entendre que lorsqu'il s'agit de savoir *d'où venait Catugnat?* nous avons prouvé qu'il venait par la rive droite de l'Isère. La bataille ayant été livrée sur la rive gauche, comment Catugnat avait-il passé d'une rive à l'autre avec la plus grande partie de son armée, à l'insu du général romain? C'est ce qu'il est facile d'expliquer par une simple description des lieux.

Tandis que Lentinus, croyant avoir devant lui toute l'armée gauloise, se tient sur la défensive et se borne à tendre des embuscades aux « Barbares » qui passent isolément l'Isère, Catugnat, lui rendant stratagème pour stratagème, laisse quelques centaines d'hommes en présence des Romains, et remonte sans bruit la rivière avec le reste de son armée ; parvenu un peu au-dessous de l'endroit où s'élève actuellement la ville de Romans, dans un lieu « où les deux rives

(1) Sauf M. Lacour, qui, sans preuve aucune, et uniquement pour appuyer son opinion insoutenable que *Ventia* était située dans les environs de Saint-Nazaire, *croit* que l'engagement a eu lieu dans les bois de *Claix*.

s'abaissent à la fois et où se trouve un gué, » il passe sur la rive gauche et s'établit dans les bois environnants (1). Alors la petite troupe qu'il a laissée sur l'autre rive, passe ostensiblement l'Isère en face de l'ennemi, repousse d'abord les avant-postes romains, mais attaquée en masse, elle faiblit, recule, puis bientôt simule une déroute; les soldats de Lentinus, sans défiance, la poursuivent l'épée dans les reins et s'engagent à sa suite dans ces bois où Catugnat les attend, et qui leur deviendraient si funestes sans l'orage violent qui les sauve du fer des Gaulois (2).

§ 3.

Si l'on se reporte maintenant à la carte de la basse Isère, pour y chercher, d'après les indications que nous venons de donner, entre Châteauneuf et Romans, l'emplacement du

(1) Le choix du « passage naturel » qui se trouve au-dessous de Romans n'a pas été de notre part, comme on pourrait le croire, l'effet d'un simple caprice. Ce passage, connu dès la plus haute antiquité, fut « le seul praticable, longtemps encore après, à ceux qui, quittant les bords du Rhône et les voies militaires, prenaient leur chemin de Vienne à Valence par l'intérieur des terres. » Ainsi parle M. Dochier dans son *Histoire de Romans*, s'appuyant non-seulement sur la tradition, mais sur des preuves écrites. Ce témoignage, reconnaissons-le, nous a été d'un précieux secours pour comprendre et expliquer les mouvements de Catugnat.

(2) Sans attribuer plus d'importance qu'il ne convient à une simple observation météorologique, nous croyons devoir signaler encore, comme une présomption en faveur de l'opinion, fondée déjà sur l'interprétation des textes et l'examen des lieux, d'après laquelle les Gaulois de Catugnat venaient du nord-est, ce fait que l'orage, qui éclata tout à coup au milieu de la bataille, les empêcha de poursuivre les Romains. C'est un fait constant et avéré que dans la contrée où se sont passés les événements que nous racontons, les orages sont toujours occasionnés par *le vent du sud-ouest*. Les Gaulois auraient pu achever leur victoire malgré une tempête qui les aurait pris « par derrière ; » la poursuite leur devint impossible, la grêle et la pluie « les frappant au visage, » ce qui a dû infailliblement avoir lieu s'ils marchaient, comme nous l'avons dit, de Romans sur Châteauneuf d'Isère, c'est-à-dire dans la direction du sud-ouest, « d'où venait l'orage. »

champ de bataille, on est frappé d'y trouver, précisément au fond d'une combe assez profonde, et à quelques centaines de mètres du hameau des *Blaches* que nous avons déjà signalé, un hameau dont le nom de *Charnaud* (qui rappelle *charnier*) semble conserver le souvenir de quelque grande tuerie d'hommes.

De notre part, il n'y a là qu'une simple hypothèse assurément; il nous suffit amplement, au point de vue historique auquel nous n'avons cessé de nous placer, d'avoir circonscrit le lieu de l'action dans un espace de trois ou quatre lieues carrées; on ne saurait, en bonne justice, exiger de nous davantage (1).

§ 4.

A la faveur de cette tempête, les Romains sont parvenus à sortir du mauvais pas où les avait engagés leur propre ardeur et l'imprudence de leur général; mais les pertes qu'ils ont faites sont considérables; non-seulement ils ne doivent plus être en état de tenir la campagne, mais encore leur position est devenue des plus précaires en présence de l'armée de Catugnat qui, dans l'ivresse d'un premier succès, n'attend sans doute que la fin de l'orage pour reprendre l'offensive et achever sa victoire.

Lentinus ne commettra pas, cette fois, la faute d'attendre un ennemi qui doit brûler d'engager un nouveau combat dans des conditions aussi favorables; il ne peut non plus songer à une retraite sur le corps d'armée de Pomptinus, ne fût-il pas séparé de ce dernier, comme nous l'avons supposé, par le Rhône; les Allobroges le serrent de trop près, pour qu'il puisse espérer de leur échapper sans courir le risque d'une nouvelle défaite. Ses instructions, d'ailleurs, ne

(1) Citons encore comme nom de lieu significatif relevé sur cette carte : *Cornelia*, dont la forme latine sert peut-être à déguiser une origine gauloise.

l'oublions pas, semblent lui commander de rester sur l'Isère, de façon à aider au mouvement général en tenant en haleine, de ce côté-là, l'armée de Catugnat.

Dans ces conditions, sa conduite était toute tracée. Il se hâta de regagner son camp du plateau de Châteauneuf. C'était encore là, pour lui, la position la meilleure pour résister aux attaques des Gaulois. En outre, il devait penser que les corps d'armée de Marius et de Galba avaient dû agir de leur côté, et que d'un moment à l'autre Catugnat allait être informé de leurs mouvements.

C'est en effet ce qui eut lieu immédiatement après le combat de l'Isère.

Catugnat « s'éloigna à une grande distance, » dit Dion Cassius, ce qui permit au vaincu du combat de l'Isère de reprendre l'offensive et de s'emparer, cette fois, de Ventia.

M. Amédée Thierry croit que c'est Pomptinus qui s'éloigna, « battant promptement en retraite vers Narbonne. » Nous avons déjà exprimé notre opinion sur cette « retraite » et sur le retour offensif de Catugnat « contre Marseille et Narbonne. »

Mais, dira-t-on, Dion Cassius est muet quant à la direction que prit Catugnat; pourquoi n'inférerait-on pas aussi bien, de son silence, que Catugnat partit pour le sud, comme le prétend M. Amédée Thierry, et comme l'avait dit avant lui Chorier, que pour le nord, comme vous le supposez?

Pour répondre à cette objection, nous n'avons qu'à rappeler au lecteur ce que nous avons dit de la *simultanéité des mouvements des divers corps de l'armée romaine*. Puisque Marius et Galba marchaient sur Solonion pendant que Lentinus se faisait battre sur l'Isère, et que nous retrouvons Catugnat sous les murs de Solonion le lendemain de l'arrivée des deux premiers lieutenants de Pomptinus devant cette place, il faut en conclure forcément que Catugnat se dirigea « sur Solonion. »

Il reste à démontrer que Solonion était au nord de Ventia, ce qui nous amène naturellement à rechercher quelle était la situation de cette ville, et à déterminer, s'il est possible, son emplaoement.

SOLONION.

§ 1.

Dion Cassius se borne à dire : « De leur côté, Lucius Marius et Servius Galba avaient passé le Rhône. Ils ravagèrent les terres des Allobroges et arrivèrent devant Solonion. » Quant à la situation de cet oppidum, pas un mot.

Tite-Live est aussi bref: « Le préteur Cneius Pomptinus « réduisit à Solone les Allobroges qui s'étaient révoltés. »

Nous avons vu Cicéron ne pas même citer le nom de la ville sous les murs de laquelle son ami et confident « subjugua ceux-là mêmes qui l'avaient attaqué. »

Dans aucun autre auteur ancien, il n'est question de Solonion.

Ce n'était donc point une localité importante, comme on pourrait en inférer de ce que Dion et Tite-Live se contentent de la nommer. Il est beaucoup plus vraisemblable de supposer que le silence de ces deux historiens, sur la situation de Solonion, ou tout au moins celui de Dion Cassius, puisque nous ne connaissons la relation de Tite-Live que par l'analyse de son abréviateur, n'a eu d'autre cause que l'oubli à peu prés complet dans lequel cette ville était tombée aprés sa destruction par les Romains.

Au surplus, la question ne mérite pas qu'on s'y arrête plus longtemps.

Omission volontaire ou forcée, le silence des historiens anciens a ouvert la porte aux conjectures des modernes. Ce sont ces conjectures que nous allons examiner avant d'ex-

poser la solution à laquelle nous avons été nous-même amené par l'étude attentive du texte de Dion Cassius et son application sur le terrain.

§ 2.

Ces conjectures peuvent se diviser en deux catégories, suivant que leurs auteurs ont fait marcher le corps d'armée de Marius et de Galba par la rive droite ou par la rive gauche du Rhône; la condition du « passage de ce fleuve, » signalée expressément par Dion Cassius, impose en effet l'obligation de chercher l'emplacement de Solonion sur la rive opposée à celle par laquelle on a fait veni les deux lieutenants du préteur.

Suivant l'opinion la plus accréditée, et la plus vraisemblable, ajouterons-nous, Solonion était situé sur la rive gauche; cependant, Walkenaer, dont le nom fait autorité, mais qui en cette occasion, comme pour Ventia du reste, « a cédé, ainsi que le remarque fort judicieusement M. Macé, au parti pris de se décider toujours d'après des consonnances de noms, » place Solonion « au lieu nommé *Scillonnaz* (ou plutôt *Seillonas*) dans le département de l'Ain, arrondissement de Belley, canton de l'Huys, près d'une petite rivière nommée Brivas (1). »

Il est fort vrai, ainsi que nous l'avons expliqué au début de ce travail, que les Allobroges possédaient quelques terres au-delà du Rhône; il est également très-probable que le territoire de *Seillonnaz* était compris dans ces possessions transrhodaniennes des Allobroges (2); d'un autre côté, le texte de César que nous avons cité, prouve que ces possessions avaient une certaine importance (3); mais quelle que

(1) *Géographie ancienne des Gaules*, tome I, page 198.

(2) Voir ci-dessus, pages 4, 5 et 6.

(3) *Vicos et possessiones*, dit César (*loco citato*). Le mot *Vicus* (Wig, dans les dialectes celtiques et chez les Saxons, a la signification de temple, et par extension

fût cette importance, il est évident qu'elle ne pouvait être telle que la conquête de ces possessions entraînât celle de l'Allobrogie entière. C'est pourtant le résultat que les Romains retirèrent de la prise de Solonion ; Dion Cassius et Tite-Live ne laissent aucun doute à cet égard. L'opinion de Walkenaer ne peut plus se soutenir, d'ailleurs, lorsqu'on lui oppose cette condition du texte de l'historien grec : QUE LE RAVAGE DES TERRES DES ALLOBROGES PAR L'ARMÉE DE MARIUS ET DE GALBA EUT LIEU APRÈS LE PASSAGE DU RHÔNE, car s'il est vrai qu'il faut traverser le Rhône pour aller à Seillonnaz en venant du midi, il est non moins indiscutable qu'il faut traverser toute l'Allobrogie avant de passer le Rhône, et par suite, que la dévastation de cette contrée aurait dû précéder le passage du fleuve, ce qui est diamétralement contraire au texte de Dion Cassius.

Les mêmes objections s'appliquent à l'hypothèse hasardée par M. le Dr Long, qui cherche aussi l'emplacement de Solonion sur la rive droite du Rhône ; mais sentant, en partie du moins, ce qu'il y a d'invraisemblable à placer, d'après le système de Walckenaer, cette ville au-delà de l'extrême frontière septentrionale de l'Allobrogie, l'auteur des *Recherches sur les antiquités romaines du pays vocontien* (1) tombe dans un excès contraire, en ne s'éloignant pas assez des rives de l'Isère inférieure. Suivant lui, Solonion pourrait bien être « SOYONS sur le Rhône, dans le département de l'Ardèche. »

Soyons, petite commune de l'arrondissement de Tournon, située à quelques kilomètres au-dessous de Valence, ne pouvait appartenir aux Allobroges, dont les possessions transrhodaniennes ne s'étendaient pas aussi bas sur le Rhône.

de canton) était une division de la *conditas*, division elle-même (*candet*, en celtique, répond exactement au *divisio* latin), de la *civitas*, cité (en celtique *cyvwd*, *cwmwd*). Chaque *wig* comptait un certain nombre de tribus (*tref*, *trefs*, mot longtemps en usage chez les Armoricains pour désigner une paroisse).

(1) Ouvrage déjà cité.

Comment supposer d'ailleurs que les Romains, qui n'avaient qu'à s'emparer de cette localité avant d'entrer dans l'Allobrogie, n'en aient fait le siége qu'après avoir ravagé les terres de leurs ennemis? De quel intérêt, en outre, pouvait être la possession de Soyons pour les Allobroges? Comment ces derniers auraient-ils traversé le Rhône, pourquoi l'eussent-ils traversé, laissant leurs propres frontières sans défense contre les entreprises de Lentinus?

Au surplus, M. Long ne nous paraît avoir été dirigé, dans le choix de Soyons, que par une certaine consonnance de noms. Mais outre qu'il est difficile d'expliquer par quel bizarre caprice de langue, le nom de *Solonion* aurait pu devenir *Soyons*, nous ne croyons pas qu'on puisse voir dans une pareille hypothèse, dénuée au reste de toute présomption historique ou traditionnelle, une raison assez sérieuse pour que nous nous y arrêtions plus longtemps.

Examinons maintenant les divers emplacements proposés sur la rive gauche du Rhône.

La première opinion qui se présente à nous est celle qui place Solonion à LA SONE; cette opinion a la double consécration du temps et du succès. Depuis Adrien de Valois, qui l'émit le premier, comme une simple conjecture (1), elle a eu cette bonne fortune d'être acceptée sans examen par la plupart des historiens et des géographes.

Voici comment s'exprimait Adrien de Valois dans sa *Notice des Gaules* (2) :

Est quidem *Solonium* urbs Allobrogum una è multis, quam Dion in libro XXXVII. Hist. Σολώνιον πόλιν Ἀλλοβρέγων, Florus in epitome CIII libri Livii *Solonem* appellat, quum post cædem Catilinæ *Caium*

Il existe encore un Solonion, ville des Allobroges, que Dion, dans le livre XXXVII de son histoire, nomme *Solonion*, ville des Allobroges, et Florus, dans son Abrégé de Tite-Live, c. III, *Solon*, lorsqu'il

(1) Voir ci-après la citation de dom Bouquet, qui confirme le fait.

(2) NOTITIA GALLIARUM, art. *Sollintensium civitas vel Salinæ*, p. 528 et 529.

Pomptinum prætorem Allobroges qui rebellaverant ad Solonem domuisse scribit. Sed *Solo* iste vel *Solonium* Allobrogum sit in provincia Viennensi, nihil ad civitatem *Solliniensium* vel *Solinium* pertinet : videturque mihi esse *La Sone* ad flumen Isaram in finibus Allobrogum locus, parum distans à castro ad Isaram, vulgo *Vinay* dicto, quod Ουέντιαν πόλιν Αλλοβρέγων *Ventiam urbem Allobrogum* Dio ibidem de Caii Pomptini victoria scribens nuncupat, atque cum *Solono* conjungit.

écrit qu'après la mort de Catilina le préteur Caïus Pomptinus soumit à Solon les Allobroges qui s'étaient révoltés.

Mais ce *Solon* ou *Solonion* des Allobroges étant situé dans la province viennoise, n'a rien de commun avec *Solliniensium* ou *Solinium*. Je pense que c'est La Sône, localité située sur l'Isère à l'extrême frontière des Allobroges et peu distante du *Castrum ad Isaram*, vulgairement nommé *Vinay*, le même que Dion nomme *Ventia*, ville des Allobroges, dans sa relation de la campagne de Pomptinus, et qu'il « rapproche » de Solon.

Dom Bouquet n'a fait que répéter Adrien de Valois :

Putat Valesius *Ventiam* nunc esse castrum vulgo *Vinay* dictum, ad Isaram in Diœcesi Gratianopolitana seu Cularonensi, *non longè distans ab oppido Solonio* de quo mox Dio, quod *Solo* dicitur in epitome 103 Livii, quodque eidem Valesio videtur esse *La Sone*, locus itidem ad Isaram in finibus Allobrogum (*Rerum Gallicarum et Francisc. scriptores*, tome I, p. 487 note)

De Valois pense que *Ventia* est actuellement le château vulgairement nommé *Vinay*, situé sur l'Isère, dans le diocèse de Grenoble, « à peu de distance de l'oppidum de Solonion, » suivant Dion, de *Solon*, d'après l'Abrégé de Tite-Live, ce qui a fait conjecturer à de Valois que c'était *La Sone*, localité également située près de l'Isère, sur la frontière des Allobroges.

Les deux premières objections contre le choix de *La Sône*, nous sont fournies par des considérations toutes topographiques.

En premier lieu, La Sône est située sur l'Isère même, circonstance que Dion Cassius n'eut pas manqué de signaler si elle se fût appliquée à Solonion.

En second lieu, on y cherche vainement la « colline élevée » qui dominait certainement Solonion.

Dans le système même d'Adrien de Valois, qui place *Ventia* à *Vinay*, on s'explique difficilement les motifs qui auraient pu décider le préteur Pomptinus à partager d'abord ses troupes en trois corps d'armée, manœuvrant à une certaine distance les uns des autres, pour opérer ensuite sur un espace de terrain aussi restreint; le corps d'armée de Marius et de Galba ravage les terres des Allobroges, et au lieu de poursuivre sa marche en avant vers la haute Allobrogie, en profitant de l'éloignement de Catugnat, retenu sur l'Isère, il se rabat tout à coup sur cette rivière, non pas pour engager une action générale avec les Gaulois, mais pour faire le siége d'une localité dont Lentinus était lui-même à portée, et dont il aurait pu s'emparer avec quelques renforts que lui aurait envoyés Pomptinus. Etait-ce pour opérer une jonction devenue nécessaire après la défaite de Lentinus sur l'Isère? mais cette jonction n'a point eu lieu, puisque Lentinus, loin de manœuvrer de façon à rallier ses deux collègues, marche sur Ventia dès qu'il est débarrassé de Catugnat? Etait-ce enfin seulement pour sauver, par une puissante diversion, Lentinus, assiégé dans son camp à Châteauneuf-d'Isère? Nous l'admettons. Dans ce cas, pourquoi Dion Cassius nous dit-il que Catugnat, quittant le voisinage de l'Isère où il venait de battre Lentinus, « partit vers quelque endroit très-éloigné (1), » alors qu'il le fait aller à Solonion?

Cette dernière objection est sans réplique (2). Il n'est pas besoin d'une nouvelle démonstration pour prouver que

(1) Πόῤῥω ποι ἀφορμήσαντος. — *In longinquâ profecto.*

(2) Si l'opinion qui place Solonion à La Sône n'était la plus généralement admise, nous nous garderions bien de la discuter si longuement, alors surtout qu'Adrien de Valois ne l'avait donnée que comme une conjecture, ne se doutant guère qu'un jour elle ferait ainsi autorité. Nous devons ajouter que nous sommes disposés à voir plutôt une idée de rapport qu'une idée de distance, dans la phrase de cet érudit : « *Dio... conjungit Ventiam cum Solono.* » Au lieu de vouloir dire que Dion relie, rapproche Ventia de Solonion, elle signifierait simplement que Dion parle de ces deux villes, *ensemble, à la fois, à l'occasion du même événement.*

l'hypothèse d'Adrien de Valois n'est pas moins insoutenable avec *Ventia* occupant l'emplacement de Saint-Donat.

Si l'on examine la question de ressemblance de noms, on est bien obligé de reconnaître qu'il a fallu beaucoup de bonne volonté pour voir, comme quelques écrivains postérieurs à de Valois l'ont avancé, une corruption du mot *Solonion* dans le nom de *La Sône* (1) ; à ce compte, le petit village de *Sonnay*, près d'Anjou (Isère), pourrait tout aussi bien prétendre à cet honneur ; notez qu'il est à peu de distance de *Chambalu* (*Campus paludis?*) où l'on voit très-distinctement encore les traces d'un camp romain, et de *Malemort* où, suivant la tradition, il s'est livré une grande bataille dans les temps anciens.

M. Lacour croit avoir retrouvé Solonion « à une dizaine de kilomètres de la rivière (l'Isère), dans la direction du nord-ouest, sur les confins des cantons de Romans et de Saint-Marcellin, près des villages de Saint-Antoine, de Montagne ou de Montmiral. » M. Lacour se fonde sur ce que, « dans la contrée qu'il indique, il existait, il y a plusieurs siècles, une ville qui portait encore le nom de Solo. » « Nous en trouvons la preuve, ajoute-t-il, dans un passage du cartulaire de l'église Saint-Barnard de Romans (2). A la charte 255 (3), on lit qu'une femme nommée Galberga, et son fils Rostagnus, donnent à l'église de Romans une partie de leurs biens situés dans le Viennois : *in pago Leviacensi, villa* (4) *quæ dicitur Solo.* »

Ici nous ne nous trouvons donc plus seulement en présence d'une simple ressemblance d'appellations ; il y a

(1) Il est à remarquer qu'Adrien de Valois ne donne pas même les motifs qui l'ont fait pencher à placer *Solonion* à *la Sône*. « Il lui paraît que cela doit être · *videturque mihi*, » dit-il ; rien de plus.

(2) Publié récemment par M. Giraud. Lyon, L. Perrin, 2 vol. in-8°.

(3) Cette charte est de la deuxième année du règne de Rodolphe le Fainéant, an 944.

(4) *Villa* a le sens ici de *quartier*, de *lieu*, et non celui de *ville*, qu'il a plu à M. Lacour de lui attribuer pour les besoins de sa cause.

presque identité entre les deux noms (1). M. Lacour, après avoir cherché et retrouvé, croyons-nous, l'ancien *pagus Leviacensis*, détermine d'une façon précise l'emplacement de *Solo*, à l'aide de la charte n° 12 *bis* du cartulaire de Saint Barnard de Romans (2), par laquelle l'abbé de Montmajour cède au chapître de Saint-Barnard une église dédiée à saint Christophe, située « *in loco* (3) *qui dicitur Sole* (4), » et de la charte n° 314 du même cartulaire, qui désigne cette église de *Saint-Christophe* sous le nom de *Saint-Christophe de Sor*. L'église Saint-Christophe de Sor ne serait autre que l'église paroissiale de Montmiral. M. Lacour a soin de faire remarquer que la position de Montmiral « présente de l'analogie avec la position de Solonion. Bâti près d'un versant fort incliné, dit-il, ce bourg est dominé par plusieurs coteaux élevés qui l'entourent à moitié. L'un d'eux est encore couvert des ruines d'un vieux château dont la tour carrée se découvre de plusieurs lieues. »

Nous reconnaîtrons que la conjecture (5) de M. Lacour est ingénieuse ; mais nous remarquons que le *pagus Leviacensis*, qui renfermait les territoires de Geyssans, Triors, Montagne, Montmiral, etc., était limitrophe, à l'est, du *pagus Jovenciacus*, ou de *Ventia* ; en supposant donc : que le nom de *Solo* puisse venir, ce dont nous doutons, du nom latin de *Solonion* (dont nous ne connaissons pas le nominatif) ; qu'il y ait eu une ville en cet endroit (*in loco qui dicitur Sole*) ; que cette ville ait porté un nom identique à celui de Solo-

(1) Nous remarquerons, cependant, que les écrivains latins ne nous ayant transmis le nom de Solonion qu'à l'ablatif et à l'accusatif, nous ignorons si le nominatif était *Solo* ou *Solon*.

(2) N° 12 *bis*, portant la date du 8 novembre 1068 ; elle est donc postérieure de soixante-quatorze ans à la première que M. Lacour a citée.

(3) *Locus*, dit cette charte ; c'est donc bien par *lieu, quartier*, qu'il fallait rendre le mot *villa* de la première charte.

(4) *Sole*, à l'ablatif, s'éloigne considérablement de *Solone* ; nous verrons plus loin que le *solo* du moyen âge va se changer en *sor*, aussi nous paraît-il bien difficile d'admettre que ce nom soit identique au nom latin de *Solonion*.

(5) M. Lacour avoue lui-même que ce n'est qu'une conjecture.

nion, nous en concluerions néanmoins, par les raisons stratégiques que nous avons exposées plus haut (1), que ce *Solonion* n'est pas celui dont parle Dion Cassius. Nous avons trouvé plusieurs *Ventia;* pourquoi n'y aurait-il pas eu également plusieurs *Solonion?*

D'après une autre hypothèse adoptée par quelques géographes, *Solonion* aurait été situé dans les environs de Romans ; cette ville aurait même été bâtie, suivant la même opinion, avec les débris de l'ancien oppidum gaulois, ce qui paraît bien improbable, puisqu'au dire de Dion Cassius, ce dernier était « en grande partie » construit en bois. Champollion-Figeac a reconnu, dans les ruines qu'on signalait comme celles de Solonion, « le faire du Bas-Empire, constatant en outre qu'il y avait eu en cet endroit une maison de plaisance gallo-romaine et non pas une ville. »

Après un tel témoignage, il est inutile d'insister (2).

Dochier, qui mentionne cette hypothèse, en déclarant lui-même qu'elle est insoutenable, se rallie à celle de Chorier, suivant qui « *Solonem, l'oppidum Solonium,* pourrait bien être Saillans, ville des Ségalauniens, placés par les anciens géographes entre la Durance et l'Isère, les Alpes et le Rhône. » Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer d'abord, que Saillans était chez les Voconces et non chez les Ségalauniens, et que ces derniers n'occupaient qu'une très-minime portion du territoire qu'il a plu à l'historien du Dauphiné de leur assigner. Quant au choix de *Saillans,* comme emplacement de l'ancien *Solonion,* on ne saurait même le motiver, comme l'a fait Chorier, par une « corruption » supposée du nom primitif. Tout semble, en effet, prouver que *Saillans* n'est autre que l'ancienne

(1) A propos de *la Sône* et de son trop grand rapprochement de *Ventia.*

(2) L'historien de la ville de Vienne, M. Mermet ainé, se borne à indiquer la situation de *Solonium* « sur l'Isère au-dessus de son embouchure dans le Rhône, » ce qui peut convenir tout à la fois à *la Sône* et à *Romans,* mais plutôt à la dernière de ces villes.

station de *Darentiaca*, indiquée entre Aouste et Die sur l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (1). Le nom de Saillans serait donc relativement moderne. Nous avons examiné en détail la question de savoir si les Voconces avaient pris part à l'insurrection des Allobroges, et nous l'avons résolue dans le sens de la négative. Il ne faut donc pas chercher *Solonion* chez les Voconces, à moins de supposer, comme l'a fait M. Dochier, et ce qui est contredit par l'histoire, que « les Allobroges, vaincus par les Romains commandés par Pomptinus, se retirèrent dans Saillans qui appartenait à leurs alliés, et que leurs ennemis les poursuivirent jusque dans cette retraite. »

Nous savons que loin d'avoir été vaincus, les Allobroges ont eu constamment l'avantage (2), jusqu'au moment fatal où la fortune de Rome l'emporta sous les murs de Solonion (3).

Chorier a usé de toutes les ressources de son esprit pour rendre intéressante sa relation du siége de Solonion ; mais pourquoi sa critique n'était-elle pas à la hauteur de son imagination ?

(1) M. Delacroix est le premier qui a exprimé à cet égard une conjecture, a l'appui de laquelle M. le docteur Long a apporté la consécration de plusieurs faits. Voir son *Mémoire* déja cité sur les *Antiquités du pays Vocontien.*

(2) Ils avaient repoussé Lentinus de Ventia, l'avaient obligé à repasser l'Isère, avaient eux-mêmes traversé cette rivière à son insu et failli exterminer son armée dans une grande bataille.

(3) Guy-Allard partage l'avis et les erreurs de Chorier. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans son *Dictionnaire historique :*

« SAILLANS... a pris son nom des *Segalauniens*, ancien peuple du *Diois* et du *Valentinois*. Ce fut là auprès que Marius vainquit les Embrunois (Ambrons), les Cimbres et les Teutons, et où on lui dressa un arc de triomphe, et *où Pomptinus subjugua les Allobroges et les Cavares, et mit le feu à la place qui était alors considérable comme une ville.....* »

Après avoir lu ce passage, on se demande d'après quelles données écrivait l'auteur.

Bruzen de Lamartinière se borne à dire, dans son grand *Dictionnaire géographique et antique* (édition de 1738, 10 vol. in-folio) :

« *Solon*, ville des Allobroges. Tite-Live dit que le prêteur Cn. Pomptinus dompta près de cette ville les Allobroges qui s'étaient soulevés. Elle est appelée *Solonium* par Dion Cassius, qui nous apprend qu'*au-desus de cette ville il y avait un château très-fort qui fut pris par L. Marius et Sergius Galba.* »

Ainsi, d'après lui, « Pomptinus fait passer le Rhône à ses deux lieutenants, *avec ordre de mettre le pays des Allobroges à feu et à sang,* » et ces deux lieutenants vont... à Saillans, chez les Voconces.

Ainsi, Catugnat *commet la faute* de s'enfermer dans cette ville; c'était cependant le moyen, on en conviendra, de la défendre. D'ailleurs il comptait, au dire de Chorier, sur l'assistance de ce fameux *Induciomare,* qui joue un rôle si important chez quelques-uns des écrivains locaux, et que Dion Cassius ne nomme même pas. Il n'y avait pas de *munitions* dans la place! J'aime à croire que Chorier n'entendait parler que des *munitions* de bouche. Ce n'est point l'avis, cependant, de son imitateur, M. Pilot, qui prétend que les Allobroges avaient *établi leur quartier général* à Saillans.

M. Pilot n'a pas été heureux non plus, en attribuant Saillans aux Cavares, peuple qui habitait plus au sud, dans le delta formé par le Rhône et le Durance.

Nous trouvons, au surplus, dans la deuxième édition de la *Statistique de la Drôme,* de M. Delacroix, un témoignage qui ne saurait nous être indifférent : nous le donnerons donc textuellement :

« Dans la première édition de cet ouvrage, trop confiant peut-être dans les assertions de Chorier, et séduit par la ressemblance des noms, j'ai rapporté ce fait (le siége de Solonion) à la ville de Saillans; mais des recherches plus attentives dans les ouvrages d'écrivains connus par une scrupuleuse exactitude et par une critique consciencieuse, m'ont convaincu que ce n'est pas dans la vallée de la Drôme, mais dans celle de l'Isère qu'il faut chercher l'ancien Solonium (*Histoire du Languedoc, Histoire de Vienne,* de Mermet). Du reste, les documents et les explications manquent pour déterminer d'une manière bien positive l'emplacement de cette ancienne ville (1). »

(1) Delacroix, *Statistique du département de la Drôme,* Valence et Paris, 1835, nouvelle édition.

Nous sommes entièrement de l'avis de M. Delacroix, sauf en ce qui concerne la situation de *Solonion* dans la vallée de l'Isère; nous même, nous devons avouer que nos efforts pour déterminer d'une façon certaine l'emplacement de cette ville, n'ont pas eu le même succès que pour *Ventia*; nous n'avons encore obtenu que des présomptions, mais peut-être, et c'est là toute notre espérance, ces présomptions serviront-elles à mettre dans la bonne voie ceux qui voudront bien nous suivre dans cette étude intéressante.

Mais avant d'aborder l'exposé de nos propres recherches, il convient d'épuiser l'examen de toutes les conjectures auxquelles ont donné lieu les travaux des écrivains qui nous ont précédé.

Nous ne ferons que mentionner l'opinion d'Aymard du Rivail, qui plaçait Solonion « *ad Solonem prope Sanctum Romigium* » (1), ajoutant : « *est adhuc arcus triumphalis cum turri, hujus aut alterius belli et conflictus monumentum* (2).

Aymard du Rivail écrivait l'*Histoire des Allobroges* dans les premières années du XVI[e] siècle; il était donc le premier à exprimer un avis sur le sujet qui nous occupe.

D'Anville, que les opinions de ses devanciers et celle d'Adrien de Valois entre autres ne satisfaisaient pas apparemment, a eu du moins le bon goût, et nous devons lui en savoir gré, de ne pas embrouiller la question de ses propres hypothèses (3).

(1) « A Solon, près de Saint-Remy (en Provence). »

(2) Il existe encore, dans cette ville, un arc de triomphe avec une tour, monument qui rappelle une guerre et une bataille, soit celles-ci, soit d'autres.

(3) Voici ce que dit d'Anville : « Dans le même mouvement de guerre, il est parlé d'une autre ville sous le nom de *Solonium* ou *Solon*, comme on lit dans l'épitome du livre CIII de Tite-Live, mais dont la situation me paraît inconnue, et est peut-être cachée sous quelque nom de saint (*) qui, ayant succédé à une première dénomination, l'a fait oublier, comme il est arrivé à beaucoup d'autres lieux. (*Notice sur l'ancienne Gaule*, p. 688, art. *Ventia*.)

(*) C'est précisément ce qui était arrivé à *Ventia*, comme nous l'avons démontré.

On a proposé encore, et sans autre raison que celle d'une ressemblance plus ou moins grande, d'un rapport plus ou moins rapproché entre les noms : *Salaise*, petit village de l'arrondissement de Vienne (dernière station du chemin de fer de Lyon à Marseille, avant celle de Saint-Rambert), à deux kilomètres environ au sud de Roussillon, sur une rivière qui porte le nom de *la Sonne*;

Roussillon, que quelques écrivains croient être l'ancienne *Ursolis*, de l'itinéraire d'Antonin (1);

Et enfin *Solaize*, près de Saint-Symphorien d'Ozon, arrondissement de Vienne. Cette dernière opinion est celle qu'a émise M. Macé, dans son mémoire déjà cité sur *Quelques points controversés de la géographie des pays qui ont constitué le Dauphiné et la Savoie avant et pendant la domination romaine.*

Nous rapportons le passage en entier :

« Comme le récit de Dion Cassius, écrit M. Macé, nous montre les deux officiers de Pomptinus allant attaquer *Solonium* après avoir traversé le Rhône, *ce serait dans le voisinage du Rhône* que je crois qu'on devrait aller chercher cette position. Or, ceci se rencontre parfaitement à *Solaize*, près de Saint-Symphorien-d'Ozon, non loin de la station de Sérézin, sur le chemin de fer de la Méditerranée, à quinze kilomètres de Lyon et seize de Vienne, village au-dessus duquel on aperçoit un magnifique *tumulus* qui domine la vallée de l'Ozon, *dont le nom même rappelle encore le nom de Solonium.* »

Nous objecterons à M. Macé :

1° Qu'après avoir traversé le Rhône, les lieutenants du préteur ravagèrent *d'abord* les terres des Allobroges, *puis*

(1) M. Macé, de Grenoble, a démontré, par les distances indiquées sur cet itinéraire, que la situation d'*Ursolis* ne pouvait convenir qu'à Saint-Vallier. Ajoutons que M. Fivel, de Chambéry, place *Solonion* à *Sion sur-le-Fier*. N'ayant pu nous procurer l'ouvrage de M. Fivel, nous ne pouvons que réserver notre jugement sur une opinion qui se rapproche beaucoup de la nôtre.

arrivèrent à *Solonion*. Cette succession dans l'ordre des faits, constatée expressément par Dion Cassius, sans rendre invraisemblable, bien entendu, l'opinion d'après laquelle *Solonion doit être cherché dans le voisinage du Rhône*, lui ôte tout caractère probant; on comprend, en effet, que pour *ravager les terres des Allobroges*, Marius et Galba ont dû s'avancer dans l'intérieur du pays, ce qui ne veut pas dire, évidemment, qu'ils n'aient pas été ramenés ensuite dans le *voisinage du Rhône, si Solonion s'y trouvait*. La question n'est donc pas résolue;

2° Que l'ancien nom de Solaize, nom bien connu, était *Solatium* (consolation), qui ne rappelle que de bien loin celui de *Solonion;*

3° Que les Gaulois avaient leurs tumulus en trop grande vénération pour y élever des forteresses; or, il y avait certainement une construction fortifiée sur la hauteur qui dominait *Solonion*, et dont les Romains s'emparèrent;

4° Qu'il est bien difficile de voir dans le nom de la rivière d'*Ozon*, un souvenir du nom de *Solonium*.

Mais nous devons reconnaître, d'un autre côté, que si M. Macé s'est laissé trop facilement entraîner à se prononcer sur un simple rapport de noms, il a eu du moins le mérite de guider les recherches sur un autre terrain que celui dont ses devanciers avaient, sans profit, exploré tous les points.

C'est, en effet, sur ce nouveau terrain, c'est-à-dire dans la partie de l'Allobrogie située au nord de Vienne, que doit nous conduire une sage interprétation du texte de Dion Cassius; c'est donc aussi dans cette région que nous devons trouver l'emplacement de Solonion. Nous allons essayer de le démontrer.

§ 4.

Il n'est pas de région dans toute l'Allobrogie qui se prête mieux que la partie comprise entre le Rhône et le Guiers, de Vienne au Pont de Beauvoisin, aux exigences de la relation

que l'historien grec nous a laissée des mouvements opérés par les lieutenants Marius et Galba, depuis leur entrée sur le territoire ennemi « après avoir traversé le Rhône, » jusqu'à la prise de Solonion.

Nous avons insisté suffisamment sur les raisons qui, suivant nous, ont dû conduire les Romains à traverser le Rhône à Vienne même, pour ne pas être obligé d'y revenir.

Marius et Galba, après avoir confié à la fidélité des Viennois tous les *impedimenta*, qui eussent retardé la marche de leur armée, s'avancent dans l'intérieur de l'Allobrogie, pillant, brûlant, mettant tout à feu et à sang, comme le dit Dion Cassius. Ici se présente une question à résoudre. Peut-on croire, peut-on supposer même que la dévastation de quelques campagnes, quelque riches qu'elles fussent, ait été l'unique but de cette expédition ?

Evidemment non, quand on voit que cette expédition aboutit sous les murs de Solonion, place assez forte pour qu'elle méritât que Catugnat, « le chef de toute la nation, » accourût en personne la défendre; cette circonstance, en outre, que le corps d'armée était sous les ordres de deux lieutenants, tandis que Lentinus commandait seul l'armée de l'Isère, en accusant une force réelle plus considérable, ne porte-t-elle pas à penser que la mission qui lui était confiée était aussi plus importante? Nous avons été amené, du reste, précédemment, à ne voir qu'une simple diversion dans les mouvements assez peu dessinés de Lentinus; on ne peut supposer que les deux armées aient été à la fois chargées de se faire mutuellement diversion; il s'ensuit donc forcément que l'armée de Marius et de Galba était la véritable armée d'attaque, celle qui *devait reconquérir l'Allobrogie*.

On objectera peut-être que nous attribuons à tort aux lieutenants du préteur le rôle que celui-ci s'était sans doute réservé à lui-même. Nous ne nions pas que Pomptinus n'ait eu personnellement une grande part dans la répression de l'in-

surrection des Allobroges, mais Dion Cassius déterminant d'une façon précise l'instant où le général en chef intervint avec son corps d'armée pour achever, sous les murs de Solonion, la victoire encore incomplète de ses deux lieutenants, nous devons en conclure que, jusqu'à ce moment, il s'était borné à « observer les événements, » ainsi que l'historien grec le dit au début de son récit. Nous ne prétendons pas cependant que cette armée de réserve fût restée inactive depuis le commencement des hostilités; nous avons déjà laissé entrevoir précédemment que, dans notre pensée, elle avait dû, réglant sa marche sur celle du corps de Marius et de Galba, remonter derrière lui la rive droite du Rhône. Lorsque les deux lieutenants eurent quitté Vienne pour pénétrer dans l'Allobrogie, le préteur entra donc à son tour dans cette ville et s'y établit sur les hauteurs de Prompeciacum (mont Arnaud), sans doute.

Nous avons énuméré plus haut les raisons pour lesquelles l'occupation de Vienne par les Romains nous paraît non-seulement vraisemblable, mais nécessaire; nous nous contenterons de rappeler qu'au point de vue stratégique, Pomptinus ne pouvait lancer ses lieutenants dans le cœur même du pays ennemi, sans se rapprocher du lieu de l'action, et que dans toute la partie de l'Allobrogie avoisinant le Rhône, la seule qui fût à portée des Romains, il n'existait pas de position plus sûre et plus forte que les hauteurs qui dominent Vienne; ajoutons encore que nous restons fidèle à la vraisemblance historique, puisqu'il ressort du texte même de Dion Cassius, comme nous le démontrerons, que Pomptinus ne devait pas camper à une grande distance de Solonion, puisqu'il put être averti de ce qui s'y passait et y arriver avec toute son armée dans un espace de temps relativement assez court.

Marius et Galba, ayant pour mission de porter les coups décisifs à l'insurrection des Allobroges, avaient évidemment pour objectif le haut plateau de *Lemincum* (la Savoie ac-

tuelle), dont la conquête devait peu coûter d'efforts en l'absence de Catugnat, retenu avec son armée sur la basse Isère par la démonstration de Lentinus.

Ils prirent donc la direction du Nord-Nord-Est, pour éviter, d'une part, la grande forêt qui couvrait tout le pays entre La Côte-Saint-André et Bourgoin, et de l'autre, les vastes étangs de l'Ile d'Abeau. Après avoir ravagé la grande plaine d'Heyrieux sans rencontrer de résistance, tirant à l'Est, ils passèrent la Bourbre au pied des balmes viennoises; puis s'avançant par le territoire de Crémieu pour gagner Morestel et Saint-Genix où ils devaient traverser le Guiers, ils rencontrèrent sur leur chemin le village actuel de SALAGNON, dont le nom (qu'on prononce *Salanion* dans le pays), rappelle du moins beaucoup mieux celui de *Solonion*, que tous ceux qui ont été proposés jusqu'ici : La Sône, Sonnay, Salaise, Roussillon, Solaise, Saillans, Seillonnas et Soyons.

Hâtons-nous de dire que cette ressemblance de noms n'est pas la seule présomption que nous ayons à faire valoir en faveur de notre opinion, bien que toutefois cette ressemblance ait à nos yeux une certaine importance; on doit, en effet, tenir quelque compte d'une analogie aussi frappante lorsqu'il s'agit de dénominations peu répandues.

La position topographique de Salagnon favorise, d'une part, l'adoption de notre hypothèse.

Si l'on jette les yeux sur la carte de l'Etat-major (feuille 109, intitulée Belley), on voit, en partant de Bourgoin, qui se trouve dans la vallée de la Bourbre, et en remontant au Nord-Est par la grande route de Sault par Lancin, se développer, à gauche de cette route, l'immense étendue des anciens marais de Bourgoin. A droite de la route, vient aboutir la chaîne de collines qui borne au nord la vallée de la Bourbre; puis on trouve la vallée de Saint-Savin, qui s'étend dans la direction de l'Est; cette vallée est elle-même bordée au Nord par une seconde chaîne de col-

lines assez élevées, qui se termine brusquement, à l'Ouest, au bord du marais, toujours à droite de la route ; au delà s'ouvre la vallée de Saint-Chef, dans la même direction que la vallée de Saint-Savin, et bordée elle aussi, au Nord, par une troisième chaîne de collines élevées et aux pentes rapides, parallèle aux deux autres chaînes et plongeant brusquement comme elles, à l'Ouest, dans le grand marais.

C'est sur le versant Nord de cette chaîne de collines que s'élève le village de Salagnon, simple section de la vaste commune de Saint-Chef; il est bâti sur un replat, à mi-coteau, dominant, à l'Ouest et au Nord, les anciens marais et une vaste plaine, qui s'étend à plusieurs lieues dans cette dernière direction.

Par ce simple exposé, on voit déjà que la position convenait à l'établissement d'un oppidum celtique, alors que la contrée était coupée de marais et couverte de bois (1).

D'autre part, et c'est une circonstance importante à noter, Salagnon, bâti comme nous l'avons dit, à mi-coteau et sur un replat, est dominé par une colline, le *mont de Chamont*, qu'on aperçoit de loin quand on est dans le marais, et qui répond parfaitement à l'idée de cette hauteur dont parle Dion, et sur laquelle se trouvait un « lieu fortifié (2). »

(1) Ce qui rendait cette position plus forte encore, c'est qu'indépendamment du grand marais qui s'étend à l'Ouest et au Nord, elle était défendue au Sud par les vallées de Saint-Savin et de Saint-Chef, qui étaient des marécages impraticables.

(2) Nous sommes en mesure d'ajouter à cet exposé topographique une description détaillée des lieux, que nous devons à l'obligeance de M. Fochier, de Bourgoin, dont nous avons déjà eu l'occasion, dans le cours de ce travail, de citer le nom avec éloge. M. Fochier a eu la complaisance de visiter lui-même, à notre intention, les environs de Salagnon, et de nous adresser, en même temps que l'intéressante relation qu'on va lire, les plans et reliefs que nous publierons avec les cartes qui doivent accompagner ce mémoire. Nous nous faisons un devoir de reconnaître ici tout ce que nous devons à sa bienveillante collaboration, et nous le prions d'agréer nos sincères remerciements. (Ce qui suit est extrait d'une lettre que nous adressait M. Fochier, le 13 avril dernier.)

« Hier, seulement, j'ai pu me rendre à Salagnon pour faire l'examen des lieux et surtout des sommités du Mont-Chamont, qui domine le village de Salagnon. Ma vérification n'a fait que confirmer la plupart des données que contenait ma

Si l'on nous objecte que nous n'avons retrouvé à Salagnon aucune trace certaine d'un établissement celtique,

première lettre... Je suis monté sur la colline, accompagné de M. le docteur Guillaud, de Bourgoin... Gravissant les pentes de cette hauteur, en partant de Salagnon et en traversant la vaste propriété de M. le conseiller Michoud, nous sommes arrivés sur le plateau qui couronne la colline. Le plateau, depuis son extrémité *Ouest* jusqu'à l'endroit désigné sur mon *plan par terre* par des hachures au crayon bleu(*), peut contenir approximativement 200 hectares ; il va en montant, surtout dans la partie Sud, en allant à l'Ouest, jusqu'au point indiqué par le mot *sommet*, point où l'on a planté un jeune sapin et où la carte de l'État-major présente ces mots : *arbre isolé*, et une altitude de 392 mètres.

« La nature avait tout disposé pour faire de ce plateau une position très-forte, à cause des pentes rapides qui le bordent, surtout au Sud et à l'Ouest, et, pour peu qu'on eût ouvert une tranchée et élevé des terrassements vers le point du plan désigné par des hachures bleues (*), en prolongement du ravin profond qui va jusqu'à *Salagnon*, on aurait eu un camp retranché très-fort et pouvant contenir une armée nombreuse. Cette tranchée et ces fortifications en terre ont-elles existé ? Rien ne le prouve. Tout le plateau et la crête des collines, à l'Est, sont labourés et cultivés depuis des siècles, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ces labours prolongés eussent effacé à la longue les vestiges des retranchements. Je fais seulement remarquer que la place d'une tranchée transversale dans cet endroit était toute indiquée. Cette tranchée n'aurait fait que prolonger au travers du plateau le ravin qui descend au Nord, et, vers ce point, le terrain offre une dépression générale assez prononcée.

« En fait de traces de travaux à mains d'homme, nous n'avons pu remarquer qu'une chose, c'est qu'au centre des bois, qui couvrent la *pente Nord*, il y a une esplanade assez longue et dont la largeur varie de 10 à 15 mètres. Cette largeur a été manifestement amoindrie, dans beaucoup d'endroits, par les éboulements successifs des terrains supérieurs, mais il est certain que c'est la main de l'homme qui a créé cette vaste esplanade, dont l'existence et le but ne peuvent s'expliquer dans l'endroit éloigné de toute habitation et de toute circulation, où elle se trouve.

« Quand on arrive sur le plateau, on aperçoit, vers l'extrémité Nord-Ouest, un mamelon qui semble offrir, au premier abord, tous les caractères d'un *tumulus* élevé à main d'homme. Sa forme est très-régulière ; on l'a toujours nommé le *Molard rond*. Il peut avoir, à sa base, de 25 à 30 mètres de diamètre. Des doutes viennent à l'esprit sur les causes de sa formation, quand on l'examine de près ; on voit, en effet, du côté Sud, sur plusieurs mètres d'étendue, des masses de poudding et de molasse affleurer le sol. Cette circonstance semblerait indiquer que la charpente osseuse de ce mamelon se compose d'une pointe de ces roches laissée debout par les courants diluviens. Toutefois, il pourrait se faire que des quartiers de roche, en même temps que d'énormes quantités de cailloux, eussent été transportés pour élever là un *tumulus*, ou plutôt un

(*) Indiquées sur notre plan par les lettres R R.

notre réponse sera bien simple : il serait nécessaire de faire des fouilles sous le *molard rond* et dans l'esplanade à mi-côte, « faite de main d'homme, » signalée par M. Fochier, afin de savoir au juste quel est leur caractère et à qui l'on doit attribuer leur existence ; il serait également nécessaire, soit de retrouver les ossements déjà découverts, soit d'en rechercher d'autres, pour en étudier la conformation et savoir si ce sont les restes de guerriers tués dans une bataille et à quelle race ils appartiennent.

Quant à des vestiges de l'ancien oppidum, encore visibles à la surface du sol, nous n'espérons pas qu'il soit possible d'en retrouver, par la raison fort simple qu'une culture incessante a dû, depuis 2000 ans, enfouir ou faire disparaître toute trace de constructions dans lesquelles la pierre n'entrait que pour une très-faible part. Nous ne sommes pas ici, en effet, en présence de lieux déserts et incultes, sur des hauteurs d'un accès difficile, au milieu des bois et des bruyères ; la charrue et la herse ont nivelé l'aire de l'oppidum ; le champ de bataille est devenu une terre fertile où le paysan dauphinois, insoucieux du passé, et d'ailleurs affranchi de son long servage, trace son sillon et sème son blé, sans se douter qu'au même endroit, son ancêtre l'Allobroge (1) a versé son sang et perdu sa liberté.

vaste *cairn*. Pour résoudre la question, il serait indispensable de faire des fouilles profondes.

« Les souvenirs des gens du pays ne peuvent rien apprendre : aucune tradition n'existe. Personne n'a pu nous dire qu'on eût trouvé sur cette hauteur des armes ou traces de construction. La seule chose qui nous ait été dite par plusieurs personnes, c'est qu'à des époques rapprochées de nous, *on a trouvé de grandes quantités d'ossements humains*, soit sur certains points du plateau, soit à l'endroit de la pente nord, où j'ai tracé sur le plan des hachures à l'encre rouge (*). A ce sujet, je n'ai encore obtenu aucun renseignement plus précis. »

(1) Cette filiation entre les Allobroges et les Dauphinois nous remet en mémoire un fait assez curieux, que nous signalait dernièrement M. Fochier ; nous croyons devoir reproduire les termes mêmes de notre honorable correspondant :

« Quelque insignifiante que soit une circonstance locale, qui est, selon toute

(*) Remplacées sur notre plan par des hachures noires et les lettres O O.

§ 5.

Il ne saurait nous suffire d'avoir montré que, par sa situation, Salagnon a pu convenir à un établissement celtique.

Le lecteur est en droit de nous demander sur quelle apparence de vérité, autre qu'une ressemblance de noms, peut-être fortuite et trop souvent illusoire, nous avons été amené à voir dans ce modeste village l'ancien Solonion des Allobroges.

A défaut de preuves, cachées ou détruites, nous ne pouvons qu'invoquer la vraisemblance historique. C'est encore à Dion Cassius que nous aurons recours. Il est évident, en effet, que si nous parvenons à démontrer que la situation de Salagnon répond à l'idée qu'on peut se faire de la situation de Solonion, d'après le récit du siége de cette ville que nous a laissé l'historien grec, nous aurons quelque motif de présenter notre opinion comme ayant une certaine valeur; à plus forte raison en devra-t-on tenir compte, si nous établissons qu'il n'est pas un seul incident de ce siége, qui ne trouve sur les hauteurs de Chamont son explication toute naturelle.

Il est une circonstance dans le récit de l'historien grec qui paraît, au premier abord, assez obscure; c'est le départ précipité de Catugnat après sa victoire inachevée de l'Isère. Chorier et ses imitateurs ne se sont pas donné la peine de

probabilité, le résultat du hasard et non d'une ancienne tradition, je crois devoir vous faire savoir que dans la commune de Saint-Savin, non loin de Chamont et de Salagnon, il existe depuis un temps immémorial une famille de paysans aisés, qui a toujours porté le nom de VERGER-CATIGNAT. Quelle est l'origine de ce nom? Je l'ignore, mais il y a là un rapprochement assez singulier qui s'offre à l'esprit. » Ce rapprochement, le lecteur l'a déjà fait; nous, nous espérons mieux, et nous comptons bien découvrir si c'est le hasard seul qui fait retrouver une famille *Catignat* dans le pays même où, selon nous, succomba le héros allobroge *Catugnat*.

chercher quels si puissants motifs avaient pu décider le chef allobroge, alors qu'il devait lui être facile, avec une armée dont le patriotisme était surexcité par un récent succès, d'avoir raison définitivement des troupes démoralisées de Lentinus, à se dérober tout à coup à son adversaire, lui laissant par là le temps et les moyens de se remettre de son échec, lui abandonnant même l'entrée de l'Allobrogie, la ligne de l'Isére, Ventia, dont la défense avait coûté tant de sang aux Gaulois. Les écrivains qui nous ont précédé font partir Catugnat pour une folle expédition dans le Midi, sur les terres de Marseille et de Narbonne ; en vérité, c'est faire trop bon marché de la vraisemblance. Catugnat, sans doute, n'était point un grand général dans l'acception ordinaire du mot, mais est-ce à dire qu'il manquât des plus simples notions de la stratégie (1) ? Ce n'est pas ce que prétend Chorier, qui en fait un héros.

On ne peut, d'autre part, faire concorder « cette campagne dans le Midi » avec le retour de Catugnat à Solonion, qu'en supposant à la guerre une durée de plusieurs années. Nous avons démontré l'invraisemblance de cette allégation.

Mais si l'on tient compte de la simultanéité dans les deux attaques des Romains, sous Lentinus par l'Isère, et sous Marius et Galba par le Rhône, simultanéité que nous avons établie au début de cette étude, toute obscurité dans l'interprétation de Dion disparaît.

L'explication est des plus simples. Au moment où Catu-

(1) Depuis la conquête de l'Allobrogie, la jeunesse de ce pays apprenait l'art de la guerre à l'excellente école de Rome, dans les troupes auxiliaires de la République ; il est plus que probable que Catugnat, à l'exemple de la plupart de ses compatriotes, avait fait ses premières armes, soit sous Sylla, soit sous Sertorius ; mais n'eût-il jamais servi sous ces grands capitaines, la victoire qu'il venait de remporter sur Lentinus dénote assez en lui un chef éprouvé ; on est obligé de reconnaître, en effet, que ce n'est point un stratagème ordinaire que celui qu'il avait imaginé pour attirer l'armée romaine hors de ses lignes, quand on voit que, pour le préparer, il a dû traverser une rivière comme l'Isère à l'insu d'un ennemi sur ses gardes.

gnat s'apprête à achever sa victoire interrompue par la tempête qui a dérobé l'armée de Lentinus à ses coups, il reçoit la nouvelle qu'une autre armée romaine remonte le Rhône par la rive droite. Devinant aussitôt le plan du préteur, il laisse là Lentinus et son armée, qui d'ailleurs à ses yeux ne doivent plus être redoutables, et s'éloigne à marches forcées pour rejoindre les deux autres lieutenants de Pomptinus. Mais ceux-ci ont plusieurs jours d'avance sur lui; déjà, sans doute, ils sont entrés dans la ville de Vienne, quand il ne fait que repasser l'Isère; de cette rivière à Vienne, Strabon compte 320 stades (12 de nos anciennes lieues environ); en deux jours de marche, trois au plus, Catugnat dut arriver dans le voisinage de cette ville. Là, ses éclaireurs lui apprennent que l'armée romaine se dirige, par le Nord, vers le haut plateau de Lemincum. Il songe à l'arrêter au passage, et tandis que les Romains font un détour par le Nord pour éviter les marais de Bourgoin, il court, à travers les bois de Bonnevaux, se saisir des approches du Guiers.

Cependant Marius et Galba attaquent *Solonion*. Instruits de la marche de Catugnat, ils ont hâte d'emporter la place, dans la crainte de se trouver pris entre la ville assiégée et l'armée de secours. Ils donnent aussitôt l'assaut à une hauteur fortifiée qui domine Solonion. Comme Ventia, cette ville n'avait sans doute pour tous défenseurs que ses seuls habitants; ils résistèrent énergiquement. La forteresse est emportée par les Romains; sans se laisser décourager par ce premiers revers, les Soloniens font une vigoureuse sortie pour chasser l'ennemi de cette position. Mais que peut tout leur courage, décuplé même par le patriotisme, contre la discipline et sans doute aussi le nombre des Romains? Ils sont repoussés, et l'ennemi les serre de si près, qu'il pénètre à leur suite dans la ville, et y met le feu. C'en est fait de Solonion, quand tout à coup l'armée de Catugnat paraît à l'horizon; les cris de désespoir des assiégés se chan-

gent en clameurs de joie. Les Romains s'arrêtent dans leur poursuite; mais avant que les centurions aient rallié tous leurs soldats, les Gaulois de Catugnat ont pris l'offensive, et le combat recommence plus acharné, pour se terminer, cette fois, au désavantage des assaillants, qui sont repoussés à leur tour.

Le même jour, Marius et Galba adressent un exprès à Pomptinus pour le prévenir de ce qui se passe. Cet exprès dut arriver à Vienne dans la nuit. Le lendemain, à la première heure, le préteur lève son camp et se dirige, à marches forcées, sur Solonion; persuadé que de la célérité de ses mouvements dépend en grande partie la réussite de son plan de campagne, il se rend donc en ligne droite de Vienne à Bourgoin, et arrive dans la soirée en vue de Solonion.

Pendant ce temps, que faisait Catugnat? Pourquoi ne recommençait-il pas la bataille de la veille? Assurément la victoire aurait encore couronné ses efforts; mais les Romains, restés maitres sans doute de la hauteur qui domine Solonion, s'y étaient fortifiés, et les Gaulois ne s'entendaient pas encore à l'attaque d'un camp retranché. D'autre part, ses soldats, harassés de la longue marche qu'ils venaient de faire et du combat du jour précédent, avaient besoin de repos. Catugnat ne fit aucun mouvement, et cette inertie excusable, forcée même, fut cependant une faute, une faute irréparable, car elle laissa le temps à Pomptinus d'opérer sa jonction avec ses lieutenants.

Quelle fut la stupeur des Gaulois en apercevant, le lendemain matin, toute la colline qui s'élève au sud de la ville et la vaste plaine qui s'étend au nord, couvertes de soldats romains : l'investissement de Solonion était complet.

Dion Cassius ne dit pas qu'un combat ait précédé la reddition de Solonion; « Pomptinus, suivant lui, enveloppa les Barbares et les fit tous prisonniers, à l'exception de Catugnat. »

Il est permis de croire cependant que la résistance des

Gaulois se prolongea quelque temps; quoi qu'il en soit, ce qui ressort aussi bien du récit de l'historien grec que de la mention laconique de Tive-Live, la prise de l'oppidum eut un résultat décisif; dès ce moment, toute résistance cessa : l'Allobrogie était soumise.

§ 6.

Nous croyons être parvenu à démontrer par cet exposé, que les moindres circonstances du récit de Dion Cassius trouvent à Salagnon une explication à la fois simple, naturelle et vraisemblable; nous ne voulons pas insister davantage pour le moment; aussi bien le lecteur pourrait-il croire que nous cherchons à nous illusionner nous-même sur la valeur des probabilités que nous sommes réduit à lui offrir, en attendant que des fouilles, que nous nous proposons de solliciter, nous mettent à même de lui fournir des preuves plus solides. Jusque-là, nous le répétons, bien que ce soit notre intime conviction, « qu'il ne faut pas chercher *Solonion* ailleurs qu'à *Salagnon*, » nous n'avons pas prétendu imposer comme un fait démontré ce qui, de notre part, n'est encore qu'à l'état de simple conjecture; peut-être plus tard serons-nous plus affirmatif.

VI

Après la prise de Solonion, que devint Catugnat? Lui seul, au dire de Dion Cassius, ne fut pas fait prisonnier. S'était-il échappé? Pomptinus lui laissa-t-il la liberté? Cette dernière hypothèse paraît bien invraisemblable. Les généraux romains n'étaient pas d'ordinaire si généreux, et Catugnat était homme à bien figurer derrière le char d'un triomphateur. Les historiens ont, en général, adopté la première ver-

sion. Suivant eux, Catugnat serait sorti de Solonion avant la reddition de la place.

Cet homme manquait-il donc de courage? Les faits démentent une pareille supposition; c'est que, sans doute, aux yeux des Allobroges, il était en quelque sorte la personnification de la patrie : la chute de Solonion n'était qu'un incident malheureux de la guerre; avec Catugnat, c'en eût été fait de l'indépendance du pays (1).

Catugnat, échappé au désastre de Solonion, dut périr peu de temps après, les armes à la main, sans cela nous verrions figurer son nom parmi ceux des ennemis de Rome, dans les *Commentaires* de César. Il est tombé, sans doute, obscurément, dans quelque rencontre désespérée, avec ces « *restes des Allobroges* » (Καὶ τὰ λοιπὰ) dont Pomptinus vint facilement à bout.

Nous ne possédons malheureusement aucune histoire des Gaulois écrite par un Gaulois, et quelque impartialité que nous soyons disposé à accorder aux historiens romains, nous savons, par la manière dont Cicéron lui-même a parlé de nos ancêtres, quel cas il faut faire de leurs jugements.

VII

Ainsi succombèrent les Allobroges; la lutte n'avait duré, il est vrai, que quelques semaines, quelques mois, si l'on

(1) Chorier dit à ce propos : « Pour Catugnat, il ne reparut plus; on ne sait ce qu'il devint; il périt sous le poids de son déplaisir ou de sa honte, n'ayant pas assez eu de force pour les supporter, ni de fermeté pour ne pas tomber avec sa patrie. »

On ne saurait s'arrêter à un pareil jugement, plus ridicule encore qu'il n'est odieux. Eh quoi! Chorier nous dit d'abord de Catugnat : « *On ne sait pas ce qu'il devint* »; puis, oubliant immédiatement ce qu'il vient d'écrire, il nous représente ce même Catugnat *mourant sous le poids de sa honte!* Les écrits de Chorier sont pleins de semblables inconséquences.

vent ; mais elle n'en fut pas moins glorieuse pour ce vaillant petit peuple; on lui doit cette justice, en effet, de reconnaître qu'avec une seule armée, sans allié, sans ressources, puisqu'il ne s'était révolté qu'à la dernière extrémité, à la veille de voir ses terres, ses femmes, ses enfants mis à l'encan pour acquitter des impôts qu'il ne pouvait pas payer, il tint tête à la fois à trois corps d'armée, remporta trois victoires et ne céda finalement que sous l'écrasante supériorité de la tactique romaine.

Les généraux romains ne paraissent pas avoir tiré grand honneur de leur succés. Il n'est plus question, après cette campagne, ni de Lentinus, ni de L. Marius; Sergius Galba est surtout connu par son héroïque défense dans le pays des Nantuates, dont César nous a laissé le récit émouvant (1).

Quant à Pomptinus, ce ne fut qu'après sept années de sollicitations et par une surprise de Sergius Galba, devenu préteur, qu'il obtint les honneurs du triomphe.

Voici en quels termes Dion Cassius rapporte le fait :

« A la même époque (an 54 avant Jésus-Christ), Caïus Pomptinus reçut les honneurs du triomphe pour sa victoire sur les Gaulois; comme jusqu'à cette époque, ils ne lui avaient point été accordés, il était resté hors du pomœrium. Il ne les aurait même pas obtenus si Sergius Galba, qui avait pris part, sous ses ordres, à cette expédition contre les Allobroges, alors préteur, n'avait fait voter secrètement quelques citoyens à la pointe du jour, quoique la loi défendit de traiter aucune affaire publique avant la première heure. Aussi plusieurs tribuns du peuple qui n'avaient pas assisté au vote, cherchèrent-ils à s'opposer par la force à la célébration du triomphe. Il y eut, à cette occasion, du sang de versé; plusieurs personnes même furent tuées. »

Il est à regretter que Dion Cassius n'ait pas jugé à propos de nous dire quels motifs avait eus le peuple romain de tenir

(1) Comment., *de Bello Gall.*, lib. III.

rigueur à Pomptinus. Quelques écrivains modernes ont essayé de combler cette lacune. Chorier et ses successeurs attribuent le mécontentement du Peuple-Roi à la « durée de la guerre. » Nous savons ce qu'il faut penser de cette « durée ». D'autres ont cru que le sénat avait blâmé « l'excès de rigueur déployé par Pomptinus, » comme il fit pour César après sa campagne contre les Ubiens. Nulle part il n'est dit que Pomptinus se soit montré cruel à plaisir envers nos ancêtres.

Nous serions plutôt tenté nous-même de chercher dans les circonstances politiques seules la cause des obstacles qui empêchèrent si longtemps Pomptinus d'obtenir des honneurs que, suivant nous, il méritait à bon droit.

Pomptinus avait été l'ami, le confident, mieux encore, le collaborateur de Cicéron dans la répression sanglante de la conspiration de Catilina ; les hommes qui, comme César entre autres, avaient trempé plus ou moins ouvertement dans le complot, ne devaient pas lui pardonner la mort de leurs complices. D'autre part, César avait obtenu le proconsulat des Gaules une année après la sortie de charge de Pomptinus, et déjà il avait ses projets sur ce malheureux pays. Qu'on juge dès lors s'il devait être facile à un de ses prédécesseurs, et surtout à un ami de Cicéron, quand on tient compte de l'influence déjà toute puissante dans le Sénat du futur dictateur, d'obtenir de triompher de ces Gaulois que lui-même se promettait de mener derrière son char de triomphe, en attendant qu'il y attachât les Romains à leur tour.

Nous voici arrivé au terme de notre étude. Nous aurions voulu y ajouter un éloge de l'héroïque chef des Allobroges, mais si, moins malheureux que Vercingétorix, il ne servit pas d'ornement au triomphe de son vainqueur, Catugnat, par contre, n'a pas eu cette bonne fortune de son rival

en gloire, de trouver un historien dans son adversaire. Les *Commentaires*, de César, ont rendu à jamais impérissable le nom du défenseur de Gergovie et d'Alesia. Catugnat, de qui Dion Cassius seul nous a conservé la mémoire, Catugnat n'est qu'un héros légendaire, et cependant le peu que nous savons de lui suffit pour que, en notre qualité d'écrivain dauphinois, nous inscrivions son nom à côté de ceux de Bayard et de Lesdiguières. On a élevé des statues à ces derniers ; aucun monument, que nous sachions, ne rappelle le souvenir de Catugnat. Nous n'irons pas jusqu'à solliciter pour le défenseur de VENTIA et le vaincu de SOLONION, une statue colossale, comme celle qu'on a élevée récemment, à Alise-Saint-Reine, au héros d'ALESIA ; Vercingétorix avait tenté de sauver la Gaule, et la France toute entière lui devait ce témoignage de reconnaissance. Catugnat ne combattit que pour l'Allobrogie : que son nom, inscrit sur une plaque de marbre, apprenne donc au moins aux visiteurs des musées de Grenoble et de Chambéry, et les victoires et le malheur de la plus ancienne illustration du Dauphiné et de la Savoie.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les Cartes, Plans, Reliefs, Croquis et Dessins à joindre à notre mémoire.

Typ. Charles de Mourgues frères, rue J.-J. Rousseau, 58. — [illegible]







